LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

Écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la C. de J.

XXXIII. RECUEIL.

Par M. l'Abbé PATOUILLET.

Se vend
À PARIS;
Chez CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire, rue S. Victor.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Permission.

AVANT-PROPOS.

Plusieurs personnes ont craint que l'extinction de la Société ne privât le Public des lettres des Missionnaires, dont la lecture satisfaisoit également & ceux qui aiment les sciences, & ceux qui ont du zele pour la propagation de la foi.

J'étois alors chargé de l'édition de ces Lettres aussi curieuses qu'édifiantes; mais après les Tomes XXVII. & XXVIII. que j'avois mis au jour, je restois dans l'inaction. La difficulté des circons-

tances, le changement forcé & fréquent de domicile, sembloient suspendre mon empressement à continuer un ouvrage si utile. Dans cet intervalle, un homme animé du même zele, & qui avoit entre les mains quelques lettres d'ouvriers évangéliques, a fait imprimer un vingt-neuvieme Tome & un trentieme. Dès que j'en fus informé, je lui envoyai le volume que j'avois préparé, afin qu'il le publiât sous le titre du tome trente-unieme. Il l'a fait, & y a encore ajouté un trente-deuxieme volume.

Maintenant que je suis plus

tranquille, je reprens mon ancien emploi, & ſuivant mes propres traces, je me charge de donner dans la ſuite tout ce que je pourrai recueillir qui ſoit propre à ſoutenir la réputation de cette collection importante. Ce tome-ci eſt le trente-troiſieme, & ſera bientôt ſuivi du trente-quatrieme.

Les trois premieres Lettres du préſent Recueil contiennent une rélation détaillée & intéreſſante de la maniere dont deux nouveaux Miſſionnaires, un Frere & un Prêtre, furent préſentés à l'Empereur de la Chine, l'un comme Peintre & l'autre comme Horloger.

On trouve dans cette rélation une notice de l'intérieur du Palais de l'Empereur, dont on n'avoit aucune connoiſſance. On a auſſi la ſatisfaction d'y voir le caractere de ce Prince, quand il eſt en ſon domeſtique, & de remarquer dans ſes entretiens ſon goût pour les ſciences, un deſir louable de connoître ce qui ſe paſſe dans l'univers, enfin un caractere de bonté qui tempere, pour ainſi dire, l'éclat de ſa puiſſance.

La quatrieme piece de ce Recueil tranſportera les Lecteurs de la Chine au Canada.

Ainsi, après s'être quelque temps occupés des peuples civilisés de ce grand Empire, ils auront sous les yeux de sauvages Nations, dont le Christianisme n'a pu encore détruire toute la barbarie. La France étoit alors en guerre avec les Anglois; & ses Généraux, après avoir assiégé le Fort George, avoient signé la capitulation par laquelle la garnison ennemie s'étoit rendue prisonniere de-guerre. Le droit des Gens exigeoit que cette capitulation fût religieusement observée. Les Sauvages, alliés des François, mais peu sensibles à ce que

dicte l'équité, malgré les remontrances & les efforts de leurs alliés, attaquerent & mirent à mort plusieurs de ces prisonniers. L'Europe fut indignée de cette infraction, & en accusoit la Nation françoise. Mais le récit fidele que fait le Pere Roubeau de ce qui se passa dans cette circonstance, dont il étoit témoin, lavera la nation & en éloignera toute espece de reproche.

La cinquieme piece nous conduira chez des Peuples non moins sauvages de l'Amérique méridionale. On y trouvera le

récit des travaux & de la ſainte mort d'un Miſſionnaire diſtingué, qui méritoit bien d'être connu, & qui néanmoins eſt reſté juſqu'à préſent dans l'oubli. Par un heureux changement, la Nation qui l'a martyriſé eſt devenue depuis une de ces Nations fameuſes qui nous ont rétracé l'image de la primitive Egliſe.

La ſixieme Piece nous ramene à la Chine. C'eſt la rélation de divers traits de piété, & d'un événement heureux qui donne occaſion d'établir une Miſſion dans la Tartarie. En effet, on ira bientôt à cent

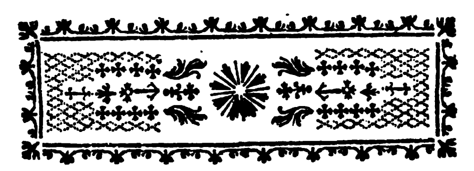
lieues au delà de la grande muraille y jetter les premieres ſemences de l'Evangile. C'eſt ainſi que le miracle de la propagation de la Foi & de la converſion d'un monde idolâtre ſe renouvelle tous les jours. Heureux ceux que le Seigneur a choiſis pour y être employés. Heureux auſſi les vrais fideles qui, dans l'ardeur de leur zele, redoublent leurs prieres à Dieu, pour que la connoiſſance de J. C. ſe répande dans les lieux de la terre les plus reculés.

La ſeptieme Piece eſt la Lettre d'un Miſſionnaire à un homme du monde, qui de Pa-

ris étoit venu à la Chine, qu'il avoit vu à Canton, & avec qui il s'étoit lié d'amitié. Ce Laïc zélé étant de retour à Paris, y entendit beaucoup de discours contre les Missionnaires de Pékin. Il en fut ébranlé, & les écrivit à son ami, pour savoir de lui comment il devoit répondre aux objections qu'on lui avoit faites. Le Missionnaire lui fait là-dessus une réponse très-instructive, pleine de raison & de sagesse, & qui nous apprend en même tems plusieurs traits de zele que nous ignorions. Nous ne voyons pas ce qu'on a pu lui répliquer. Du moins cette Let-

tre servira-t-elle à faire taire les personnes peu instruites. Elles y verront dans son véritable jour la conduite courageuse & irréprochable des Missionnaires françois à la Chine. Leur unique desir, leur unique but est en effet de convertir cette Nation célebre, pour le salut de laquelle saint François-Xavier avoit un zele si ardent, & qui a été cultivée depuis si long-tems & avec tant de soin par ses freres & successeurs.

PREMIERE



PREMIERE LETTRE DU P. BENOIT,

Missionnaire à Pékin,

A MONSIEUR ***.

VOUS savez, Monsieur, que les nouveaux Missionnaires qui viennent à Pékin par ordre de l'Empereur, doivent être présentés à Sa Majesté, peu de temps après leur arrivée : mais vous ignorez peut-être qu'en même tems qu'ils paroissent devant Elle, l'usage exige qu'ils lui fassent

quelques présens. Deux nouveaux Missionnaires étant donc arrivés à notre maison le 12 Janvier de cette année 1773, le P. Mericourt, sous le titre d'Horloger, & le Frere Pansi, en qualité de Peintre, notre Pere Supérieur me chargea de tout ce qui regardoit cette présentation. La lettre que j'ai aujourd'hui l'honneur de vous écrire aura pour objet le succès de cette commission assez embarrassante, & dont je me suis acquitté le mieux qu'il m'a été possible. Vous y verrez quelque détail, peu connu en Europe, de l'intérieur du Palais, des mœurs de cette Cour & de la maniere de vivre d'un si puissant Empereur.

Parmi les divers présens que devoient offrir ces nouveaux venus, il y avoit un magnifique Télescope de nouvelle invention, que M. Bertin nous avoit envoyé l'année précédente. Ce Ministre d'Etat, dans les circonstances actuelles, où tant de personnes qui paroissoient autrefois attachées à nos intérêts, semblent rougir d'avoir quelque commerce avec nous, daigne cependant nous ménager les bontés de notre glorieux & bien-aimé Monarque. Il y avoit aussi un tableau peint par le F. Pansi, & une Machine pneumatique que notre Supérieur général (le P. Le Fevre) nous avoit envoyée de Canton. C'étoient là les plus distingués des pré-

sens destinés à l'Empereur.

La question étoit de faire en sorte que S. M. pût connoître le prix du Télescope & l'usage de la Machine pneumatique : car il arrive souvent que des pieces curieuses, présentées à l'Empereur, ou en sont refusées, ou bien s'il les reçoit, elles sont envoyées dans ses magasins, où elles restent sans usage & dans l'oubli. Quant à la Machine pneumatique, j'avois travaillé depuis quelques mois à la mettre en état : j'avois fait en chinois une explication tant de sa théorie que de ses usages, entre lesquels j'en avois choisi une vingtaine des plus curieux, & j'avois fait dessiner à l'encre de la Chine des planches qui les expli-

quoient. Cette explication, qui formoit un petit volume, devoit être présentée à l'Empereur avant que la Machine lui parvînt.

Nous étions déja avancés dans la 12e. lune chinoise: alors les Sceaux sont fermés, & les Tribunaux sont en vacance jusqu'au 21 de la premiere lune de l'année suivante. Pendant ce tems de vacance, on ne traite que des affaires qui doivent être promptement expédiées: ainsi l'Empereur est moins accablé d'affaires que dans les autres tems de l'année; mais aussi il est plus occupé à des cérémonies de religion ou à des spectacles dans l'intérieur de son Palais. Il falloit donc se presser de présenter les

deux nouveaux Missionnaires. Je pris langue avec les Officiers du Palais que ces sortes d'affaires regardent. Ils assignerent le 18 Janvier, 26 de la 12e. lune. Dès la veille de ce jour, je fis porter les présens; & comme le placet de présentation doit entrer dans l'intérieur bien avant jour, dans la crainte que nous ne fussions pas à tems, je confiai ce placet, le catalogue des présens & l'explication de la Machine pneumatique, à ceux qui sont chargés de faire parvenir ces sortes de choses à l'Empereur. J'y avois joint un billet séparé, pour être aussi présenté à S. M. dans lequel j'avertissois que, quoique le Frere Pansi fût au fait des différen-

tes especes de peinture, son talent particulier étoit pour les portraits. J'avertissois aussi, par rapport à la Machine pneumatique, que, pour en faire usage, il falloit qu'elle fût placée dans un lieu tempéré & à l'abri du violent froid qu'il faisoit alors.

Le lendemain 18 Janvier, notre Pere Supérieur avec quelques autres de notre Eglise & moi, nous accompagnâmes les deux nouveaux venus. Le placet de présentation & les autres écrits étoient déja entrés. Ici il faut, hyver & été, être matineux. Vers les 9 heures, on nous avertit que l'Empereur avoit lu le billet de présentation, & l'on fit entrer les présens dans l'intérieur, afin que S. M. pût

les voir lorſqu'elle en auroit le loiſir & choiſir ceux qui lui agréeroient. Après midi, on rapporta ceux des préſens que l'Empereur n'avoit pas reçu, & l'on nous ſignifia ſes ordres; ſavoir, que les deux nouveaux entreroient tout de ſuite au Palais pour y exercer chacun ſon art; que le Frere Panſi partageroit avec les Peres Damaſcene & Poirol l'ouvrage de ſix tableaux que S. M. leur avoit donné à faire; que le P. de Mericourt travailleroit à l'horlogerie avec les PP. Archange & de Vantavon; que la Machine pneumatique ſeroit portée à *Jou y Koan*, (c'eſt le lieu où travaillent les Européens Artiſtes) & qu'au printems, lorſque le

tems seroit plus doux, le P. Sighelbare & moi, nous la ferions jouer devant S. M. & la lui expliquerions. Ce furent là les premiers ordres de l'Empereur, dont la plupart furent changés dans la suite. Les présens dont l'Empereur gratifia les nouveaux Missionnaires furent à l'ordinaire six petites pieces de soie pour chacun.

L'Empereur n'avoit pas encore positivement reçu le Telescope. Il voulut auparavant savoir ce que c'étoit, & quel en étoit l'usage. Je fus appellé pour l'expliquer, & conduit aux appartemens où étoit alors l'Empereur. Un des Eunuques de sa présence étant sorti de la chambre où étoit S. M. je pointai le Te-

lescope sur le faîte d'un des toîts du Palais, le plus éloigné de tous ceux qu'on pouvoit appercevoir. Comme le temps étoit fort clair & sans vapeur sensible, l'Eunuque apperçut le faîte de ce toît si distinctement & si rapproché, que tout surpris il alla aussi-tôt avertir l'Empereur qui étoit alors à souper, quoiqu'il ne fût que deux heures après midi ; l'usage de S. M. étant de souper à cette heure, de dîner à 8 heures du matin, & de n'employer à ses repas jamais plus d'un quart d'heure. J'aurai occasion de parler plus amplement de ce qui regarde les repas de l'Empereur.

Tous les Eunuques de sa présence & les autres Offi-

ciers ayant été ſatisfaits du Teleſcope, on apporta une table ſous le portail de l'appartement de S. M. afin que je le diſpoſaſſe moi-même, & le pointaſſe à quelque objet. Cela étant fait, comme l'Empereur avoit déja fini de ſouper, les Eunuques l'inviterent à venir l'éprouver. S. M. ſentit bientôt la ſupériorité de cet inſtrument ſur tous ceux qu'elle avoit vus juſqu'alors. Elle commit deux Eunuques pour le porter continuellement à ſa ſuite par-tout où elle iroit, & me donna la commiſſion de les inſtruire de la maniere de s'en ſervir & de le gouverner. Et pour témoigner davantage ſa ſatisfaction, outre les ſoies dont elle avoit déja gratifié

les nouveaux Missionnaires ; elle me fit donner pour eux & pour moi trois grandes pieces de soie, dont une seule valoit cinq ou six des précédentes. Je fis les remercîmens d'usage, & ensuite j'eus ordre de conduire le lendemain le F. Pansi au Palais pour y faire ce que S. M. lui prescriroit. En conséquence le 19 Janvier je conduisis ce Peintre au *Ki siang Kong* (c'est le lieu dans l'intérieur du Palais où travaillent les Peintres chinois pendant les trois mois de l'année que l'Empereur demeure à Pékin). Là nous apprîmes que l'Empereur vouloit que le F. Pansi fît un portrait. Tandis que j'attendois que tout fût prêt pour commencer ce travail,

les Eunuques chargés du Telescope me l'apporterent afin que je continuasse à leur en montrer l'usage. Ils me dirent que l'Empereur étoit monté sur une tour, au dessus de laquelle il y a une plate-forme d'où on avoit pointé le Telescope à des objets éloignés : mais qu'y ayant alors des vapeurs, on avoit eu peine à découvrir les objets. Je leur dis qu'il ne falloit pas en être surpris, parce que la lunette, en augmentant considérablement les objets, augmentoit aussi les vapeurs.

Le lendemain, 20 Janvier, nous étant rendus de grand matin au Palais, on nous mena dans une chambre à côté de l'appartement où étoit

alors l'Empereur. Peu après, on fit venir un page de 27 à 28 ans, dont S. M. vouloit faire faire le portrait. A peine le F. Pansi eut-il crayonné la premiere esquisse que l'Empereur se l'étant fait apporter, fit dire en la renvoyant, qu'il reconnoissoit déja les traits du jeune homme. Cette premiere ébauche étant finie, à mesure que le F. Pansi y appliquoit les couleurs, S. M. l'envoyoit chercher, & en la renvoyant témoignoit toujours un nouveau contentement & faisoit savoir ses intentions; sur-tout par rapport aux ombres, qu'on veut à la Chine plus claires qu'on ne les fait en Europe, parce qu'on ne les admet qu'autant qu'il faut pour relever les objets.

Cependant l'ouvrage avançoit, & de tems en tems il falloit par ordre de l'Empereur le lui apporter. Car ici au moindre signal d'une volonté du Prince, on observe rigoureusement la regle qui prescrit en Europe à certains Religieux de quitter tout ouvrage au moindre signal que leur donne l'obéissance. Le F. Pansi, qui n'étoit pas accoutumé à travailler d'une maniere si interrompue, étoit très-inquiet : il craignoit que l'Empereur en voyant de tems en tems des traits qui n'étoient pas encore finis, ne regardât sa peinture comme un barbouillage. Je le rassurai en lui disant que cela ne paroîtroit point tel à S. M. accoutumée qu'elle est à voir

les progrès des tableaux qu'Elle fait faire : qu'elle en agiſſoit ainſi à l'égard des Freres Caſtiglioni, Attiret, & autres dont pluſieurs ouvrages ne ſeroient point déſavoués des plus habiles Peintres de l'Europe.

Nous revînmes au Palais, ſelon nos ordres, le 26 Janvier 1773. Nous y trouvâmes les Peintres chinois & les Mandarins de peinture, avec leſquels on nous mena tous enſemble au *Ki ſiang Kong*. Il faut obſerver que dans tout ce qui eſt de l'intérieur du Palais, qui que ce ſoit, fût-il Prince du ſang, Miniſtre d'Etat, &c. perſonne, en un mot, ne peut y pénétrer, qu'il ne ſoit accompagné par des Eunuques ; & lorſ-

qu'on est un certain nombre, comme nous étions alors, Mandarins, Peintres, domestiques, Européens, on les compte tous sans distinction, & un à un en entrant & en sortant.

Nous nous rendîmes ensuite au même lieu où le F. Pansi avoit commencé à peindre le jeune Page. Il en continuoit le portrait, lorsque l'Empereur, qui étoit de plus en plus content de son habileté, nous envoya dire qu'il falloit surseoir le portrait commencé, pour le venir peindre lui-même. Nous entrâmes aussi-tôt, le F. Pansi & moi, dans l'appartement de S. M. à qui nous fîmes d'abord notre cérémonie, qu'elle ne nous permit pas

d'achever ; mais nous faiſant auſſi-tôt relever, Elle s'informa de l'âge & du pays du F. Panſi, de l'Egliſe où il demeuroit, &c. Elle expliqua enſuite comment Elle vouloit être peinte. En effet, le goût de la Chine veut les portraits en face, & non un peu de biais comme on les fait en Europe. Il faut que les parties ſemblables des deux côtés du viſage paroiſſent également dans le portrait, & qu'il n'y ait entr'elles d'autre différence que celle que forment les ombres, ſelon l'endroit d'où vient le jour, de ſorte que le portrait doit toujours regarder le ſpectateur : d'où il arrive qu'il eſt ici plus difficile qu'ailleurs de réuſſir dans ce genre de peinture.

Cependant l'Empereur ayant fait réflexion que par la multitude de ses occupations il lui seroit difficile de nous retenir en sa présence tout le tems qui seroit nécessaire pour l'exécution de son dessein, il dit que le F. Pansi n'auroit qu'à le peindre en particulier sur un de ses anciens portraits, & qu'ensuite il feroit en sa présence les changemens que le tems écoulé auroit apporté aux traits de son visage. J'en parlai au F. Pansi, & de concert avec lui, je dis au premier Eunuque de la présence, que l'Empereur en faisant l'honneur au F. Pansi de lui faire faire son portrait, il s'attendoit qu'on le peignit tel qu'il est actuellement; que quelque

ressemblans, qu'on supposât les autres portraits, ils représentoient les traits de S. M. tels qu'ils étoient alors; mais que l'âge & les circonstances occasionnent toujours quelque changement dans les traits du visage; & que si, en consultant un portrait déja fait, on faisoit aujourd'hui le portrait de l'Empereur, il ressembleroit à S. M. telle qu'Elle étoit dans ce tems-là, mais non pas telle qu'Elle est actuellement. Que quelques corrections qu'on fît dans la suite en présence de l'Empereur, & en consultant les traits actuels de son visage, malgré ces corrections, le portrait n'auroit pas une certaine perfection qui dépend de l'ébauche primitive,

où l'on a eu soin de prévoir les différens traits d'où dépend cette perfection. Je priai l'Eunuque de faire à S. M. ces représentations, que suggéroit au F. Pansi la crainte de ne pas réussir comme il le desiroit.

L'Eunuque s'acquitta parfaitement de la commission, & l'Empereur nous ayant fait entrer, il nous dit que les réflexions qu'on venoit de lui communiquer étoient justes. *Je suis*, dit-il, *actuellement tout différent de ce que j'étois lorsque tu es arrivé ici : combien y a-t-il de tems ?* Sire, il y a, répondis-je, 28 ans que je suis à Pékin, & 26 que j'ai eu l'honneur de parler pour la premiere fois à V. M. lorsqu'Elle me

chargea de la direction des eaux dont elle vouloit décorer ses Palais, soit ici, soit à *Yven ming yven*, sa maison de plaisance. *Eh bien*, reprit l'Empereur, tu dois te rappeller combien j'étois alors maigre & fluet: *& n'est-il pas vrai que, si depuis ce tems-là tu ne m'avois point vu, tu ne pourrois me reconnoître, vû l'embonpoint où je suis.* C'est, lui dis-je, le fréquent exercice que se donne V. M. & le régime qu'elle observe qui contribuent à cet embonpoint. Ordinairement à mesure qu'on approche de l'âge avancé, on sent ses forces & sa santé diminuer: au contraire, les forces & la santé de V. M. semblent s'accroître avec son âge. C'est

un bienfait de Dieu qui veut la conserver à ses Peuples.... *Quoique je me sente fort & robuste*, reprit l'Empereur, *je m'apperçois que mes traits changent d'une année à l'autre, & que je suis tout différent de ce que j'étois lorsqu'on a fait mes anciens portraits. Ainsi PAN TING CHANG* (nom chinois du F. Pansi) *a raison. Qu'il me peigne donc ici, & se mette dans la situation qu'il croira la plus commode pour réussir.*

L'Empereur ayant ensuite demandé combien à peu-près il faudroit de tems pour le peindre, & s'il pourroit pendant ce tems-là s'occuper à la lecture, à écrire, &c. Après avoir interrogé le F. Pansi, je lui répondis que

pour la premiere ébauche on emploieroit 2 ou 3 heures ; qu'après quelques jours , lorſque les couleurs ſeroient ſeches , le Peintre poſeroit une ſeconde couche de couleurs , à laquelle il emploieroit plus ou moins de tems , ſelon que la premiere ébauche auroit plus ou moins réuſſi. Au reſte , que dès que S. M. le ſouhaiteroit , Elle n'auroit qu'à faire ceſſer l'ouvrage , qu'on reprendroit enſuite quand il lui plairoit , ſans que cela portât aucun préjudice : & que tandis qu'on ſeroit occupé à la peindre , Elle pourroit lire , écrire & faire ce qu'elle jugeroit à propos , pourvû que ſon viſage fût toujours dans une telle ſituation que le Peintre

en pût découvrir les différens traits, & que lorſque l'ouvrage exigeroit une certaine ſituation, on prendroit la liberté d'en avertir S. M. Ne manque donc pas, me dit l'Empereur, de m'avertir lorſqu'il aura beſoin que je change de ſituation.

L'appartement où étoit alors l'Empereur eſt dans le goût de preſque tous ſes autres appartemens, ou plutôt dans le goût de tous ceux des perſonnes de Pékin qui ſont un peu à leur aiſe; n'y ayant de différence que celle qui eſt du grand au petit, du commun au magnifique.

A cauſe des tremblemens de terre qui ſont ici aſſez fréquens, les poutres & les toîts des édifices chinois ne ſont

point appuyés ſur les murailles ; mais ſur des colonnes de bois poſées ſur des baſes de pierre ; de ſorte que ſouvent le toît d'un bâtiment eſt fini avant qu'on ait élevé les murailles. De-là il arrive que dans les tremblemens de terre, les murailles ſont quelquefois renverſées, ſans que le toît ou même l'intérieur des bâtimens en ſouffrent. Ces murailles ſont ordinairement de briques travaillées en dehors très-proprement ; quelquefois même ornées de différens deſſeins en ſculpture, & recouvertes en dedans, ou d'un enduit, ou des planches dans les appartemens qu'on veut coller en papier ; & dans d'autres appartemens

elles sont recouvertes de menuiserie.

L'appartement de l'Empereur, qui est construit dans ce goût, est composé d'un grand corps de logis, est & ouest dans sa longueur, & dont la face qui regarde le midi est flanquée à ses deux extrêmités de deux autres bâtimens paralleles. Ce corps de logis qui a en dedans à peu-près 90 pieds de long sur 25 à 26 de large, est divisé en trois parties, dont celle du milieu est une salle du trône. Au milieu de chacune des faces de cette salle qui regardent le nord & le sud, est une porte à deux battans de dix pieds de haut. Dans le contour de ces battans regne un cadre de me-

nuiſerie, dont le bas à la hauteur d'environ 3 pieds n'eſt point évuidé. La boiſerie qui remplit le reſte du cadre eſt toute à jour, & forme des fleurs, des caracteres & différens autres deſſeins. Elle eſt unie en dedans de la ſalle & recouverte de papier pour éclairer la ſalle; elle eſt en dehors ornée de ſculpture, dorures & vernis de différentes couleurs. Ces deux portes, à moins qu'il ne faſſe un grand vent, reſtent preſque toujours ouvertes; parce qu'en hyver on y ſuſpend une couverture piquée de damas ou autre étoffe; & en été, un treillis fait de bambous, fendus & réduits à la groſſeur d'un gros fil d'archal. Ces fils de bambous, unis

comme s'ils avoient passé à la filiere, sont colorés en vernis & joints en forme de treillis par des fils de soie colorée qui forment sur ce treillis des desseins agréables à la vue. Il garantit des mouches & autres insectes, & laisse à l'air un libre passage. Ce treillis en été & la couverture en hyver se roulent jusqu'au dessus de la porte, quand on veut donner de l'air à la salle. Aux deux côtés de la porte, il y en a encore d'autres qui donnent du jour à la salle & dont les battans n'ont ni couvertures en hyver, ni treillis en été. On les ouvre dans l'occasion, & c'est par ces portes de côté qu'entrent ceux qui ont continuellement affaire à la salle.

Dans toute la longueur de cette salle, il y a en dehors un perron couvert, de quinze pieds de profondeur, formé par deux rangs de colonnes. Les lambris tant de la salle que du perron sont ornés de différens ouvrages en sculpture, qui sont partie dorés, partie peints de différentes couleurs & couverts de vernis. Les colonnes sont toujours vernissées en rouge. Des escaliers de pierre regnent dans la longueur des deux perrons élevés de quatre pieds au dessus du niveau de la cour & de plein-pied avec le pavé de la salle au milieu de laquelle est placé le trône de S. M. élevé de quelques degrés. Ce trône est accompagné de diffé-

rens ornemens riches & de bon goût, dont la plupart ont été faits en Europe. Entre les ornemens qui y étoient alors, ceux qui me frapperent le plus étoient deux horloges d'une moyenne grandeur, dont les supports ou d'or ou d'argent doré étoient travaillés en forme de branchages avec leurs feuilles entrelassées. Sur le support de l'une un éléphant y fait différens mouvemens avec sa trompe. Sur les branches de l'autre rampe, un dragon d'une maniere si naturelle qu'on croiroit ces animaux vivans. Au lambris des plafonds, suivant l'usage chinois, sont suspendues des lanternes de différentes especes & d'autres ornemens

avec leurs pendeloques de ſoieries de différente couleur.

Cette ſalle & les autres ſalles du trône que l'Empereur a dans la plupart de ſes appartemens, ne ſervent que pour les Audiences ordinaires. Il y a dans l'enceinte du Palais, pour les Audiences de cérémonie, une ſalle particuliere dont la grandeur & la magnificence annoncent la grandeur & la majeſté du Souverain à qui on y rend ſes hommages.

Aux deux côtés, eſt & oueſt, de la ſalle du trône ſont deux chambres dont les dimenſions ſont les mêmes que celles de la ſalle. La face de ces deux chambres qui regarde le midi, depuis la hauteur de trois pieds & de-

mi au dessus du pavé, jusqu'à deux pieds au dessous du plafond, est toute en fenêtres couvertes de papier. Quoique l'Empereur ait des glaces de toute espece & en quantité, il préfere pour l'usage ordinaire le papier qui est presque toujours du papier de Corée. Dans quelques-uns de ses Palais les fenêtres sont toutes en glace, mais ces Palais sont uniquement pour s'y promener, & non pour y habiter.

Au dehors des deux chambres du côté du midi est une galerie couverte qui forme un avant-toît, souvent contign avec le toît du corps de logis. L'usage de cet avant-toît est de garantir les fenêtres soit des pluies, soit des

ardeurs du ſoleil. La porte de chacune de ces chambres eſt ſituée ſur la ſalle du milieu. Outre cette porte & la face qui regarde le midi, laquelle, comme je l'ai dit, eſt toute en fenêtres; il n'y a dans ces deux chambres aucune autre ouverture. L'Empereur eſt logé dans la chambre ſituée à l'Orient. Chez les particuliers la chambre ſituée à l'Occident feroit deſtinée à l'épouſe, aux femmes qui la ſervent & aux petits enfans. Mais chez l'Empereur, comme l'Impératrice, les Reines, les Dames d'honneur & tout le ſexe qui les ſert, ont leur appartement ſéparé, & que, ſuivant l'uſage du pays, jamais pendant le jour on ne voit

l'Empereur avec aucune personne du sexe, cette chambre située à l'Occident est une chambre ordinaire qui n'a aucun usage déterminé.

Dans la chambre où est logé l'Empereur, à la distance d'un quart de la chambre du côté du Nord, est une alcove fermée par différentes arcades de menuiserie. Ces arcades soutiennent un plafond élévé d'environ 8 à 9 pieds au dessus du pavé de la chambre. Au dessus de cette alcove sont posés différens vases précieux & des pots de fleurs naturelles ou artificielles qu'on peut appercevoir du bas de la chambre. Sous l'alcove sont disposées différentes tablettes par étages; en vernis du Ja-

pon, garnies de vaſes précieux & de toute ſorte de bijoux. Il y a auſſi & ſous l'alcove & dans le reſte de la chambre des vaſes de différentes eſpeces de fleurs naturelles. Car ici, pendant tout l'hyver, même pendant les froids les plus rigoureux, on a le ſecret de faire fleurir des plantes & des arbres de toutes les eſpeces avec beaucoup moins de frais qu'en France. J'ai vu des pêchers & des grenadiers nous donner des fleurs doubles en Janvier, & de ces fleurs doubles ſe former enſuite des pêches & des grenades qui devenoient très-groſſes, & que j'aurois eu de la peine à me perſuáder qu'elles vinſſent de ces fleurs doubles, ſi pluſieurs fois je n'a-

vois vu de mes propres yeux les progrès de ces différens arbres dont on m'avoit fait présent.

Au fond de cette chambre à l'Orient, il y a une estrade de deux pieds d'élévation & d'environ 6 pieds de profondeur, qui occupe la largeur de la chambre jusqu'à la fenêtre. C'est sur cette estrade que s'assied l'Empereur. Et l'estrade & le reste du pavé étoient alors couverts d'un tapis de soie à fond jaune, parsemé de différens desseins de couleur rouge. Quelquefois ces tapis sont d'écarlate ou autres draps fins, de velours ou autres étoffes d'Europe. Pour les garantir de l'humidité on a l'usage de mettre entre le tapis & le pa-

vé, de cette eſpece de feutre qu'on place ſur toutes les eſtrades ſur leſquelles on s'aſſied. Le pavé de cette chambre & de tous les appartemens de l'Empereur eſt fait de briques qu'on appelle ici *Kin tchouen*, briques de métal, parce que lorſqu'on les travaille, elles réſonnent comme ſi elles étoient de cuivre ou autre métal ſonore. Elles ont deux pieds en quarré & ſe font dans les Provinces méridionales. L'eſpece de ſable qu'on emploie pour les faire ſe prépare comme l'emeri fin qu'on veut employer à polir des ouvrages de métal; c'eſt-à-dire, qu'ayant délayé ce ſable avec de l'eau dans quelque vaſe, on laiſſe repoſer l'eau pen-

dant quelque tems , afin qu'elle dépoſe au fond du vaſe les particules les plus groſſieres : on la verſe enſuite dans d'autres vaſes , où on la laiſſe encore repoſer aſſez long-tems , pour qu'elle y dépoſe les particules les plus fines dont elle eſt impregnée. C'eſt ce dépôt dont eſt formée cette eſpece de briques dont le grain eſt ſi fin qu'on en recherche les fragmens pour aiguiſer les raſoirs & pour polir les différens ouvrages de métal. Chacune de ces briques revient à 40 onces d'argent , ce qui fait 100 écus de notre monnoie de France. En pavant on unit les briques enſemble avec un maſtic compoſé de vernis ; & lorſqu'elles ſont poſées ,

on les enduit d'un vernis qui rend leur ſuperficie brillante & ſi dure qu'en marchant deſſus elles ne s'uſent pas plus que ſi c'étoit un pavé de marbre.

L'Empereur étoit ſur le milieu de ſon eſtrade ; le dos tourné à l'Orient ; aſſis à la tartare, les jambes croiſées, ſur un couſſin de damas à fond jaune : un autre couſſin de même étoffe étoit contre la muraille pour lui ſervir de doſſier. A ſes côtés il avoit des petites tables de 8 à 10 pouces de haut ſur leſquelles étoient des pinceaux, de l'encre rouge & de la noire, des écritoires, différens papiers écrits & quelques volumes de livres. Sa robe étoit doublée d'une fourrure pré-

cieuse & extrêmement chaude, dont le prix surpasse neuf où dix fois celui des plus précieuses zibelines. Comme on étoit dans les cérémonies de la nouvelle année, l'étoffe qui recouvroit cette fourrure étoit un damas à fond jaune chamarré de dragons à cinq ongles. Ces dragons à cinq ongles sont pour les Empereurs de la Chine ce que les fleurs de lys sont pour nos Rois. Si d'autres que l'Empereur emploient quelque fois ces dragons en broderie, en peinture ou en relief; alors ces dragons ne doivent avoir que quatre ongles. L'habit de dessus étoit à fond violet & descendoit tout autour du corps jusques sur l'estrade, & couvroit

toute la robe. Le bonnet qu'il portoit étoit de fourrure noire avec une perle au fommet. Cette perle que j'ai vue de près & maniée, a de longueur 14 lignes. La bafe eft un peu ovale & forme au fommet deux efpeces de pointes émouffées.

Une obfervation que nous avons faite avec quelque furprife, le F. Panfi & moi, à l'occafion de la fituation où je viens de dire qu'étoit l'Empereur, c'eft que pendant les différentes féances, quelquefois fort longues, qu'on a employé à le peindre, il étoit à quelque diftance du couffin qui lui fervoit de doffier; & jamais nous ne l'avons vu s'appuyer ou s'accouder. Souvent lorfqu'il s'animoit en

parlant, ou bien lorsqu'il prenoit à côté de lui des choses dont il avoit besoin, il faisoit différens mouvemens de la tête, des bras & du buste; mais jamais nous ne lui avons vu faire le moindre mouvement des jambes, ni changer tant soit peu de situation. Ce trait ne paroîtra & n'est en lui-même qu'une bagatelle : il peut néanmoins servir à confirmer ce que j'aurai peut-être occasion de dire dans la suite, combien l'Empereur donne à ses Tartares l'exemple d'éviter tout ce qui ressent l'amour de ses aises. Cet exemple l'autorise à punir ou même à disgracier qui que ce soit qu'il sauroit vivre dans la mollesse, & rechercher avec trop de

ſoin ſes commodités, quand même il auroit d'ailleurs quelque talent.

Dans les chambres de S. M. il n'y a jamais ni chaiſes, ni tabouret, parce que ſi Elle fait à quelqu'un la grace de le faire aſſeoir, il ne s'aſſied jamais que ſur le pavé qui eſt toujours couvert d'un tapis. Si quelquefois Elle veut diſtinguer d'une maniere particuliere un Prince du Sang, un Général d'Armée, ou quelqu'autre perſonne en qui Elle reconnoîtra un mérite éminent, alors Elle la fait aſſeoir ſur la même eſtrade où elle eſt aſſiſe.

Comme le froid étoit alors exceſſif, il y avoit au milieu de la chambre ſur un piedeſtal un grand vaſe de bronze,

rempli de braise bien allumée, mais couverte de cendre, pour entretenir un air tempéré. Outre ces sortes de braziers, on sait qu'à la Chine on fait usage d'une sorte d'étuve formée par des canaux qui circulent par dessous les pavés de la chambre & y portent la chaleur d'un fourneau auquel ils aboutissent. Ce fourneau est enfoncé en terre hors de la chambre, ordinairement du côté opposé aux fenêtres. La chaleur de ce fourneau lorsqu'il est allumé, en circulant dans les canaux, échauffe tout le pavé, & par conséquent la chambre d'une maniere uniforme, sans y causer ni fumée, ni mauvaise odeur. Mais l'Empereur

qui ne craint point le froid, le fait rarement allumer. *

Voici à-peu-près en quoi consistent les ornemens de la chambre de l'Empereur. Plusieurs tables de vernis artistement ouvragées & couvertes de toute sorte de précieux bijoux, étoient disposées dans différens endroits de la chambre. Des lanternes & autres ornemens suspendus au plafond de même que dans la salle du trône. Quelques petits portraits des anciens Sages du pays faits à l'encre & posés sur la boiserie de l'alcove. Au lieu de

* Les personnes un peu à leur aise ont ordinairement dans leur chambre de ces sortes d'étuves. On en a envoyé en France une description exacte & détaillée.

tapisseries, un beau papier blanc collé sur les murailles & sur le plafond rend la chambre extrêmement claire, sans fatiguer la vue. L'Empereur a cependant des tapisseries dans plusieurs de ses Palais où il va de tems en tems se promener & se reposer. Ces mêmes Palais sont aussi ornés de glaces, de peintures, de pendules, de lustres & de toute sorte d'autres ornemens les plus précieux que nous ayions en Europe. Les Mandarins des Provinces lui en offrent de toutes les especes. Ce que le seul Tsongtou de Canton lui offrit l'année derniere à la 12e. lune revenoit à plus de 30 *ouan*, c'est-à-dire, à trois cent vingt-cinq mille livres.

Mais de ces précieux ornemens l'Empereur fait peu d'usage dans les lieux où il demeure habituellement.

La magnificence du toît de ce corps de logis annonce celui qui y loge. Les tuiles qui sont vernissées en jaune répandent un tel éclat, que lorsque le soleil y donne, on les croiroit dorées. La crête & les arrêtes de ce toît sont garnies de différens ouvrages en sculpture de la même matiere que les tuiles & vernissées comme elles. Au reste on vernit ces tuiles en diverses couleurs, en bleu, en verd, en violet, en couleur de chair, &c. & la plupart de ces couleurs sont belles & très-vives : on ne s'en sert gueres que chez

l'Empereur ou dans les temples : mais pour les appartemens où doit loger l'Empereur on emploie ordinairement les jaunes.

Ce grand corps de logis, du côté du midi, est, comme je l'ai déja dit, accompagné, est & ouest, de deux aîles de bâtimens beaucoup moins élevés que le corps de logis. Ces deux bâtimens servent de décharge pour les choses qui sont d'un usage continuel pour le service de l'Empereur. Les Eunuques qui gardent le quartier y sont logés, & ceux qui sont occupés auprès de l'Empereur y mangent, & s'y reposent.

Après cette digression qui, en donnant une idée de l'ap-

partement d'un Empereur de la Chine, donnera aussi idée de la situation dans laquelle étoit S. M. lorsque le F. Pansi fit son portrait, je reviens à ce qui regarde ce même portrait.

L'Empereur, avant que le F. Pansi mît la main à l'œuvre, nous fit approcher de très-près de lui, afin que ce Peintre pût le considérer à son aise; & ayant fait lui-même remarquer quelques-uns de ses traits auxquels il souhaitoit que le Frere apportât une attention particuliere, il me chargea de le lui recommander. Le Frere Pansi, après avoir considéré à son aise les traits de S. M. plaça lui-même le chevalet à 7 à 8 pieds de distance

d'Elle. Je me mis à côté de lui, & il commença à crayonner la premiere esquisse.

Tandis qu'il la crayonnoit, l'Empereur me fit plusieurs questions sur les noms & la distinction de nos Eglises; pourquoi nous les nommions Eglise d'Orient, Eglise d'Occident, &c. Ce que nous faisions en Europe avant que de venir à la Chine: si tous les Européens qui étoient à Pékin étoient Religieux: pourquoi il ne venoit ici que des Religieux: à quel âge on se faisoit Religieux: si c'étoit depuis que nous étions Religieux que nous avions appris les sciences & les arts que nous exerçons ici..... Je tâchai de le satisfaire sur tous ces articles. Je lui dis

que les noms que portoient nos Egliſes, de Méridionale, d'Orientale, d'Occidentale, étoient des noms qu'au Palais même on leur avoit donnés, conſéquemment à leur ſituation par rapport au Palais : que notre Egliſe, par exemple, étant à l'Occident du Palais, on la nommoit au Palais l'Egliſe Occidentale, quoique dans la ville on la nommât quelquefois l'Egliſe boréale, parce qu'elle eſt ſituée dans la partie boréale de Pékin. J'ajoutai enſuite qu'en Europe, avant que de venir ici nous étions Religieux : que c'eſt ordinairement à ſeize ou dix-huit ans qu'on ſe fait Religieux, quelquefois même dans un âge plus avancé :

que cet état proprement, comme le désigne le terme de *si ou tao*, (c'est ainsi qu'on appelle ici les Religieux,) est de travailler à nous perfectionner & à perfectionner les autres. Pour y parvenir, nous enseignons en Europe à la jeunesse la Grammaire, l'éloquence, la Philosophie, les Mathématiques : mais, continuai-je, toutes ces sciences, Sire, comme il a été dit plusieurs fois à V. M. ne sont que notre second objet. Le premier, le principal est d'enseigner la religion, de corriger les vices & de réformer les mœurs. Quant à la peinture, l'horlogerie & les autres arts de cette espece, lorsqu'on en fait quelques-uns avant que

de se faire Religieux, on continue quelquefois de les exercer comme un simple amusement : mais on ne les apprend pas, excepté lorsqu'on pense à venir à Pékin. Comme on sait que V. M. agrée ces différens arts, ceux qui pensent à venir ici, les cultivent & même les apprennent s'ils s'y sentent de la disposition.

Pan ting tchang, dit l'Empereur, a-t-il appris la peinture depuis qu'il est Religieux ? Il y a peu de tems, répondis-je, que *Pan ting tchang* est Religieux. Il étoit Peintre séculier, & avoit déja acquis de la réputation dans son art. Comme il ne vouloit point se marier & qu'il vivoit dans le monde pres-

que comme un Religieux, ceux qui en Europe s'intéressent pour nous, & à qui nous avions fait savoir que nous voudrions un ou deux bons Peintres, lui ont proposé de se faire Religieux pour pouvoir avec nous travailler au service de V. M. & il y a consenti. Est-ce, dit l'Empereur, que s'il ne se fût pas fait Religieux, il n'auroit pu venir ici? Il l'auroit pu, Sire; mais n'étant pas des nôtres, nous n'aurions pu nous intéresser d'une certaine façon pour lui, soit pour le faire embarquer, soit pour le faire proposer à V. M. soit pour avoir ici soin de lui. Mais, dit S. M. si c'est un honnête homme que vous connoissiez,

pourquoi feriez-vous difficulté de vous intéresser pour lui ? Sire, lui dis-je, du tems de *Kang hi*, nous souhaitions d'avoir ici un Peintre ; & n'y en ayant point alors de Religieux, nous invitâmes un séculier habile dans son art, & qui effectivement eut le bonheur de plaire à Votre Auguste Aïeul pendant plusieurs années qu'il travailla à son service. Mais malgré tous les bienfaits dont S. M. le combla, & malgré tous les efforts que nous fîmes pour le retenir, il voulut absolument s'en retourner dans le sein de sa famille. Comme nous le connoissions pour honnête homme & incapable de se comporter d'une maniere qui pût

nous faire déshonneur, & que d'ailleurs c'étoit nous qui l'avions amené, nous le logions à notre Eglise. Mais si malheureusement il se fût mal comporté ; comme il n'étoit point Religieux, & qu'il n'avoit ni ici, ni en Europe aucun Supérieur dont il dépendit pour les mœurs & la conduite, nous n'aurions pu venir à bout de le mettre à la raison & de le retenir dans les bornes de son devoir. Voilà pourquoi nous ne proposons plus à V. M. que des sujets qui soient Religieux. Ç'a été aussi pour ces raisons que le *Tsong tou* de Canton ayant envoyé ici un séculier pour travailler à la verrerie, Votre Auguste Aïeul, à cause des inconvé-

niens qu'il savoit lui-même, ne nous proposa pas de le loger à notre Eglise, & il le gratifia d'une maison particuliere & d'un revenu suffisant pour s'entretenir. Mais ce Verrier après avoir travaillé pendant quelques années au service de S. M. fit comme le Peintre, & s'en retourna en Europe.

L'Empereur m'avoit dit plusieurs fois de rassurer le F. Pansi, de peur qu'il ne fût trop timide en sa présence : autrement, disoit-il, la crainte de ne pas réussir l'empêchera effectivement de réussir. Qu'il me peigne, ajoutoit-il, avec la même assurance avec laquelle il peindroit un homme ordinaire; qu'il prenne la posture qui

lui sera la plus commode, & qu'il avertisse ingénument de ce qui pourroit nuire ou contribuer à la perfection de son ouvrage. Cette attention que daignoit avoir S. M. d'éloigner tout ce qui pourroit gêner ou détourner le F. Pansi, lui fit encore craindre que, si Elle continuoit à parler, le Frere n'en fût distrait. En causant comme nous faisons, me dit-Elle familiérement, je crains que le Peintre n'en soit troublé : ne vaudroit-il pas mieux que je me tusse? Je répondis à S. M. que tandis qu'Elle conversoit, son visage avoit un air de bonté & de sérénité qui convient parfaitement à un portrait, & qui ne pouvoit être si bien marqué lorsqu'Elle s'appli-

quoit. L'application, d'ailleurs, rend le visage moins ouvert, les traits bien moins marqués, & par conséquent plus difficiles à peindre. Puisque cela est ainsi, dit l'Empereur en posant sur sa table l'écrit qu'il avoit en main, causons donc, & effectivement pendant près de sept heures que le F. Pansi dans différentes séances a employées à peindre S. M. pendant tout ce tems-là Elle m'a fait continuellement des questions sur toutes sortes de matieres; me disant plusieurs fois de m'asseoir, que, vû ma santé foible & mon âge avancé, Elle craignoit que je ne fusse incommodé de rester si long-tems debout; & s'abaissant à parler avec

moi avec toute la bonté & la familiarité qu'un Pere pourroit avoir avec un de ses enfans. Je rapporterai quelques-unes de ses questions, & les réponses que j'y ai faites ; réunissant ensemble celles qui regardent une même matiere, quoique quelquefois elles aient été faites en différentes séances. Mais avant que de rapporter ces questions, je finirai ce qui regarde le portrait de S. M. & les autres que le Frere a faits dans les intervalles que ce portrait lui laissoit de libres.

Vers midi l'Empereur nous envoya dîner, & nous dit de revenir à midi & demi. Nous allâmes au *Ky siang Kong*, lieu de la peinture où notre

dîner nous attendoit. Avant midi & demi étant revenus à la chambre latérale où le F. Pansi avoit peint le matin, S. M. nous envoya au Frere & à moi à chacun une grande piece de soie semblable à celles dont il nous avoit déja gratifiés à l'occasion du Télescope ; & à chacun aussi trois paires de bourses ; nous faisant dire en même tems de nous rendre sur le champ auprès d'Elle, pour que le F. Pansi continuât à la peindre. Dès que nous fûmes en sa présence, nous commençâmes à lui faire la cérémonie de remercîment ; mais nous ayant fait aussi-tôt relever, Elle nous dit avec bonté qu'Elle étoit très-contente. Le Frere se remit à l'attelier & moi

à côté de lui. L'Empereur recommença la conversation qu'il interrompoit de tems en tems pour se faire apporter le portrait & voir en quel état il étoit.

Le sourcil gauche de l'Empereur est un peu interrompu par un espace vuide de la largeur environ d'une ligne, dont le poil qui devroit le remplir est placé sur la convexité du sourcil, au dessus de l'espace vuide. Comme le poil même des sourcils cache cette difformité, on n'y avoit point eu égard : mais l'Empereur nous ayant fait approcher, nous fit voir cette séparation, & me dit de recommander au F. Pansi de la faire paroître : Je lui dis : si V. M. ne nous eût pas pré-

venus, nous ne nous en serions pas apperçus. Eh! bien, dit l'Empereur en souriant, avertis-le de peindre ce défaut de telle sorte qu'on ne s'en apperçoive point, si on n'a pas été prévenu; mais que lorsqu'on aura été prévenu, on puisse s'en appercevoir. C'est mon portrait qu'il peint; il ne faut pas qu'il me flatte. Si j'ai des défauts, il faut qu'il les représente : autrement ce ne seroit pas mon portrait. Il en est de même des rides de mon visage : il faut avertir le Peintre de les faire paroître davantage. Je dis qu'effectivement elles paroissoient très-peu, & que le Peintre avoit de la peine à s'en appercevoir. Elles paroissent

peu, dit l'Empereur; elles ne paroissent pas tant que les tiennes, quoique je sois plus âgé que toi. Aussi-tôt il nous fit approcher, & s'étant fait apporter un petit miroir, il le tenoit d'une main, & de l'autre il indiquoit chacune de ses rides. Qu'est-ce que cela, si ce ne sont pas des rides? Il les faut toutes représenter & ne pas me faire paroître plus jeune que je ne suis. A 60 ans passés, ne seroit-il pas extraordinaire que je fusse sans rides? Il se fit quelque tems après apporter le portrait, & il en fut si content qu'il le crut fini. Lorsqu'on lui dit que ce n'étoit que la premiere ébauche, & qu'après quelques jours, lorsque les couleurs

ſeroient ſeches, il faudroit encore y remettre une ſeconde couche. Quoi, dit-il, je trouve actuellement ce portrait ſi bien fait, que ſera-ce quand on y aura encore travaillé ?

Quelques jours s'écoulerent, pendant leſquels le F. Panſi retoucha dans notre maiſon ſon ouvrage. Lorſque nous rentrâmes dans le Palais, on nous conduiſit à côté de l'appartement de l'Empereur. Ce Prince n'étoit pas dans ſon appartement ordinaire; il étoit dans d'autres Palais, où il aſſiſtoit à des ſpectacles d'uſage dans le tems de la nouvelle année. On lui porta le portrait & on lui dit qu'il étoit cenſé fini pour le préſent. Il nous fit

répondre que son premier dessein n'avoit d'abord été que de faire peindre un buste : mais qu'il falloit l'agrandir, en y collant en haut, en bas & aux deux côtés, du papier préparé, & détermina lui-même les dimensions du tableau. Il faut savoir qu'ici les tableaux ne se font point sur de la toile, mais sur du papier de Corée, aussi fort & plus uni que la toile. On prépare ce papier de même que nos Peintres préparent la toile sur laquelle ils doivent peindre. En collant de ce papier préparé à un tableau, on peut l'agrandir autant qu'on veut, sans qu'il paroisse qu'on y ait rien ajouté.

Le 30 Janvier, dernier jour

de la premiere lune, étoit le jour assigné pour que le F. Pansi continuât le portrait de l'Empereur, & y ajoutât le bonnet & les habits ; il falloit auparavant, que le Frere Pansi commençât le portrait d'un autre jeune homme, & que le tableau fût de la grandeur du précédent. Aussi-tôt on nous conduisit proche de l'appartement de l'Empereur, qui n'étoit point dans son appartement ordinaire, mais au *Thay Kong.* Un jeune homme de 24 ou 25 ans se présenta alors, & le Peintre en ébaucha sur le champ le portrait. Le Page le porta lui-même à l'Empereur qui en fut très-content, & tant l'Empereur que les Eunuques disoient qu'il ne manquoit à

ce portrait que la parole. Ce n'étoit cependant qu'une premiere ébauche. Je vais expliquer ce que c'est que le *Thay Kong.*

Aux deux solstices & à certains autres jours déterminés, l'Empereur va lui-même sacrifier dans les temples du Ciel, de la terre, des anciens Empereurs, &c. Pour se préparer à ces grandes cérémonies, l'Empereur, les grands Mandarins du Palais & des Tribunaux, & tous les Mandarins qui doivent assister ou être employés à ces sacrifices, passent les trois jours qui les précedent dans une espece de récollection qu'on appelle *Tchay Kiay*, que nous nommons jeûne; mais qui à la lettre signifie

abstinence & continence. Ceux qui doivent garder ce jeûne pendant les trois jours qu'il dure, portent à une boutonniere, à-peu-près comme on porte en France une croix de Chevalier, une tablette de deux pouces de long sur laquelle sont écrits les deux caracteres chinois *Tchay Kiay*. L'abstinence qui s'observe ici est rigoureuse, si on la suit à la lettre. Non seulement la viande, mais le poisson & tout ce qui a eu vie, les œufs, le laitage sont interdits. On ne peut manger que du ris, de la pâte & des legumes; ceux qui ont du haut goût, comme l'ail, l'oignon & une espece de porreaux dont les Chinois sont fort friands, sont aussi dé-

fendus. Quelques-uns gardent effectivement ce jeûne lorsqu'il est indiqué ; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Cependant ceux à qui on donne à manger aux frais de l'Empereur ou des Tribunaux, ne peuvent faire autrement que de le garder. L'Empereur, par exemple, en ordonnant dans quelque Temple des prieres pour obtenir de la pluie, de la neige, ou pour quelqu'autre nécessité publique, envoie ordinairement un ou deux Grands de son Palais pour y maintenir le bon ordre. Ces Grands ont leur appartement hors de l'enceinte du Temple, & ils ne peuvent s'en éloigner sans une permission expresse de l'Empereur. Je suis sûr de

l'exactitude avec laquelle on leur fait obſerver le jeûne. Les mets qu'on leur ſert paroiſſent appétiſſans à la vue. Le ris, les pâtes, les legumes ſont teints de différentes couleurs ; quelques-uns dorés ou argentés ; tous arrangés par compartimens & repréſentant différentes figures ; mais n'y ayant ni jus, ni beurre, ni huile pour les aſſaiſonner, l'éclat de la dorure & la vivacité des couleurs dont ils ſont teints, ne ſont pas capables de ſatisfaire le goût.

Le caractere chinois *Tchay* qui exprime cette récollection, ne ſignifie pas ſeulement jeûne, mais ſuivant le Dictionnaire chinois, il ſignifie en général, éloignement

ment de toutes les choses extérieures qui peuvent ternir ou altérer la pureté du cœur. Les Chinois, même infideles, n'ignorent pas combien la continence contribue à entretenir cette pureté : c'est pour cela que tous les Grands de l'Empire & les Mandarins qui doivent être employés au sacrifice, les trois jours qui le précédent, ne peuvent coucher chez eux ; ils sont obligés d'aller coucher dans les Tribunaux auxquels ils sont attachés. L'Empereur même, quoiqu'il soit dans quelques-unes de ses maisons de plaisance autour de Pékin, est exact à se rendre à Pékin pour aller passer ces trois jours dans ce qu'on nomme *le Tchay Kong*. C'est un Pa-

lais qui, quoique dans la même enceinte que ce qu'on appelle l'intérieur du Palais, est néanmoins fort éloigné de ses appartemens ordinaires & encore plus des appartemens des femmes.

Le premier des trois jours qui précedent le sacrifice, l'Empereur va le matin se rendre dans le *Tchay Kong*, & n'en sort que le troisieme jour pour se rendre au lieu du sacrifice. Pendant ces trois jours, les Ministres vont à leur ordinaire le matin rendre compte à S. M. des affaires d'Etat, & pendant le reste du jour on lui porte aussi les placets & les mémoires qui lui doivent être présentés. Le troisieme jour, l'Empereur, après avoir fait avec

ses Ministres les affaires de l'État, vers les 9 heures du matin sort du *Tchay Kong* en triomphe, dans une chaise de parade destinée à ces sortes de cérémonies, & portée par un grand nombre de porteurs habillés de damas rouge à fleur d'or avec des bonnets de cérémonie, qui marchent d'un pas très-grave & très-lent. Une infinité de gens habillés comme eux les précedent, & tiennent en main différens trophées ornés de banderoles, de houppes & de nœuds de soie de diverses couleurs. Précedent aussi plusieurs chœurs de musique, chantant continuellement & jouant de différens instrumens, jusqu'à ce que l'Empereur soit entré dans

l'enclos du Temple, au Palais où il doit passer la nuit pour se rendre de grand matin au Temple où se fait le sacrifice avant le lever du soleil. Le sacrifice fini, S. M. s'en retourne dans le même ordre qu'Elle étoit venue. On a envoyé en France une peinture & une explication du cortege de l'Empereur & de sa marche lorsqu'il va au Temple de la terre pour y faire la cérémonie du labourage. Pour celle des sacrifices, le cortege & la marche sont les mêmes.

C'est donc ce *Tchay Kong*, où, comme je viens de le dire, l'Empereur passe trois jours en solitude, qu'on devoit nous mener; afin que le F. Pansi continuât le Portrait de

S. M. dès les 8 heures du matin nous nous étions rendus au *Ky ſiang Kong* avec une neige abondante qui ne ceſſa pas juſqu'au ſoir. On nous dit qu'il étoit ſurvenu quelques affaires auxquelles l'Empereur étoit actuellement occupé, qui en conſéquence ne pouvoit nous admettre avant midi : mais à onze heures on nous vint chercher de la part de S. M. Il nous fallut ſur le champ partir malgré la neige qui tomboit à gros floccons. Nous traverſâmes des cours, des terraſſes, des galleries, conduits par des Eunuques, qui, lorſque nous paſſions par quelque endroit d'où l'on pouvoit avoir vue ſur les appartemens où pouvoient ſe trouver quelque Princeſſe ou

autre personne du séxe, faisoient des signaux, tant pour avertir les Eunuques qui sont en sentinelle de fermer les portes, les fenêtres des endroits dont on pourroit être apperçu, que pour savoir si quelque Princesse ne seroit pas en chemin pour visiter une autre Princesse, ou pour quelque autre raison. Car, quoique dans l'intérieur même du Palais, les Princesses & toutes les personnes du sexe ne puissent aller d'un appartement à l'autre, quelque proches que soient ces appartemens, que dans des chaises fermées, portées par des Eunuques, & différentes suivant les différens degrés de dignités des dames qui y sont portées : néanmoins, quelque

autre que ce soit que des Eunuques, fût-ce même les fils ou freres de l'Empereur, ne peuvent se rencontrer sur le chemin. Les Eunuques ayant donné le signal, on se détourne aussi-tôt; où si les circonstances empêchent de se détourner il faut tourner le dos à la chaise lorsqu'elle passe. Le F. Parisi étoit fort surpris de toutes ces cérémonies si éloignées des mœurs de l'Europe. Mais ce qui l'embarrassoit encore plus, c'étoit la neige fondue qui rendoit le pavé si glissant, que peu accoutumé à tout l'attirail des habits Chinois que la saison obligeoit de porter, il tomboit à tout moment.

Après un quart d'heure de marche, toute dans l'intérieur

du Palais, nous arrivâmes à une Cour qui est immédiatement avant le *Tchay Kong.* Cette cour est fermée par trois grands corps de logis qui la bornent de trois côtés. Le quatrieme côté regarde le Nord, & la sépare du *Tchay Kong*; il est borné par une gallerie découverte ou terrasse de 8 à 9 pieds de haut, ornée dans toute sa longueur, de distance en distance, de vases & statues de bronze & de différens ornemens en pierre. Au-delà de cette terrasse est situé le *Tchay Kong* où Palais de retraite, dont le goût est précisément le même que celui de l'appartement de l'Empereur, que j'ai déja décrit. Les divisions des chambres y sont aussi à-peu-près

les mêmes : néanmoins la ſtructure des toits, les ornemens des lambris & tous les autres accompagnemens ſont d'un goût ſi varié, ſi noble & ſi magnifique, qu'à chaque fois qu'on les voit, c'eſt toujours avec une nouvelle admiration.

Quoiqu'on fût encore dans le temps des fêtes de la nouvelle année, le cérémonial ne permet pas que pendant ces trois jours de retraite l'Empereur porte ſes habits de cérémonie : il doit porter les habits de petit deuil ; c'eſt-à-dire, la robe ordinaire d'une ſeule couleur, telle qu'on la met tous les jours qui ne ſont pas de cérémonie, & l'habit de deſſus de couleur noire.

Dès que nous fûmes entrés dans l'appartement de S. M.

le F. Pansi continua de la peindre. Vers les deux heures qu'on étoit prêt de servir son souper, elle nous envoya reposer, & ordonna à ses Eunuques de nous servir une collation dans une chambre voisine. Pendant son souper elle nous envoya du thé au lait de sa table. A deux heures un quart nous fûmes rappellés.

J'ai déja dit que le goût Chinois, & en particulier celui de l'Empereur, ne veut dans les tableaux qu'autant d'ombre qu'il en est absolument nécessaire. S. M. vouloit aussi que les poils de sa barbe & de ses sourcils fussent marqués un à un, de telle sorte qu'étant près du tableau on pût les distinguer. Je me

rappelle à cette occasion qu'un jour le Frere Attiret, dont on connoît le talent éminent pour la peinture, les premieres années qu'il étoit ici, avoit peint une fleur, sur laquelle le F. Castiglioni, qui étoit ici depuis bien des années, ayant par hasard jetté un coup d'œil, dit au F. Attiret: il y a trop d'une ou deux feuilles dans le contour de cette fleur; mais dit Attiret, dans la quantité de feuilles qui composent ce contour, qui est-ce qui s'avisera de les compter? Un bon Peintre d'Europe, répondit Castiglioni, trouveroit votre fleur parfaite; mais il n'y a pas ici un apprentif peintre, qui au premier coup d'œil ne vous dise aussi-tôt que votre fleur

n'a pas dans ſon contour le nombre des feuilles qu'elle doit avoir ; & ſur le champ le F. Attiret s'en convainquit lui-même, en faiſant voir ſa fleur aux Peintres Chinois. J'ai vu arriver la même choſe par rapport aux nombres d'écailles qui doivent ſe trouver dans chaque rang ſur le corps d'un poiſſon. Quoique l'Empereur n'entre pas dans ces ſortes de minuties, il ſouhaiteroit cependant, ſuivant le goût du pays, que ſa barbe & ſes ſourcils fuſſent peints de telle ſorte qu'au moins un grand nombre de poils fuſſent diſtingués les uns des autres par un trait fin du pinceau pour chacun : mais comme ce travail exige un temps conſidérable,

je lui dis que dans la suite le F. Pansi feroit cela à loisir dans son particulier & qu'il n'étoit pas nécessaire que ce fût en présence de S. M.

» Il me vient une autre » idée, dit alors l'Empereur; » je t'ai déja dit que mon pre- » mier dessein étoit de ne fai- » re faire mon portrait qu'en » buste : mais il vaut mieux, » qu'il me peigne en grand. » On collera du papier pré- » paré, tout au tour de ce » portrait comme on a fait » à l'autre pour l'agrandir: « de telle sorte qu'il ait sept » pieds de haut sur quatre & » demi de large. On me re- » présentera assis comme je » suis, une table devant moi, » un pinceau à la main. Je » serai en *long-pao* d'hyver,

(*long-pao*, robe avec des dragons. C'eſt la robe de cérémonie à fond jaune, chamarrée de dragons, dont j'ai parlé ci-deſſus.) Et pour que le F. Panſi pût travailler au deſſein de la robe, l'Empereur ne fit pas difficulté de permettre qu'un Eunuque, à-peu-près de ſa taille, vêtit ſa robe de cérémonie. Pendant deux heures que le F. Panſi employa à ce deſſein, l'Eunuque ne changea pas plus la ſituation où on l'avoit mis, que ſi c'eût été une ſtatue. Les Peintres Chinois reconnurent dans la répréſentation de cette robe une main très-habile, néanmoins ils s'apperçurent qu'il y manquoit beaucoup de ces minuties dont un habile Pein-

tre d'Europe ne fait aucun cas, mais qu'un peintre Chinois se feroit un scrupule de ne pas marquer dans la plus grande exactitude; par exemple de ne pas mettre un certain nombre déterminé d'écailles sur telle partie du corps du dragon, au lieu de s'appliquer à bien faire une draperie, &c. En conséquence, l'Empereur faisant réflexion que le F. Pansi, étranger, & nouvellement venu, ne pouvoit pas savoir tout ce qui étoit nécessaire pour un habillement de cérémonie, & voulant lui faciliter une besogne qui devoit être si embarrassante pour lui, ordonna qu'un tel peintre Chinois fît le dessein de tout le tableau, que le F. Pansi

n'auroit qu'à le calquer & y mettre ensuite les couleurs. Je fis goûter cette nouvelle disposition an F. Pansi, & je lui dis que, quelque estimé qu'il fût de Sa Majesté, il devoit s'attendre très-souvent à de pareils changemens, tels qu'en avoit éprouvés le feu F. Castiglioni, que l'Empereur estimoit beaucoup, & qu'il aimoit bien plus qu'un Prince n'aime ordinairement : que, quelque habile qu'il fût, il se seroit probablement employé sans succès à faire un dessein qu'un Peintre Chinois fera comme en se jouant, parce qu'il le fait tout par cœur. Par exemple, ajoutai-je, vous ne pouvez pas savoir comment ici on doit tenir le pinceau pour le tenir

avec grace ; dans quelle situation doit être l'Empereur pour être d'une maniere décente ; la maniere de tenir son bras, ses jambes, où telle autre attitude qui seroit décente en Europe, paroîtra peut-être indécente ici. Par de pareilles réflexions je fis agréer au F. Pansi le nouvel arrangement qui auroit pu l'inquiéter : car quelque bon Religieux qu'il soit, & quelque douceur de caractere dont il soit doué, un Peintre a toujours de la peine à se désister du plan qu'il s'est formé, & qu'il croit bon.

Quelques jours après, toute la Cour se rendit à la maison de plaisance, *yven ming yven*. J'y accompagnai le F. Pansi pour lui servir d'Inter-

prete. D'ailleurs, j'avois eu ordre d'y aller dès que le froid seroit un peu adouci, pour instruire quatre Eunuques de la maniere de se servir de la Machine pneumatique que les deux nouveaux Missionnaires avoient offerte, & en expliquer à l'Empereur les effets & les différentes expériences, à mesure que les Eunuques qu'il avoit désignés, les feroient devant lui. Ainsi, c'est actuellement à *yven ming yven* qu'est transportée la scene.

Je réserve, Monsieur, pour une autre lettre qui suivra de près celle-ci, le détail de ce qui se passa dans cette maison de plaisance, & que je croirai pouvoir vous intéresser.

Je suis, &c.

A Pékin, le 28 Oct. 1773.





SECONDE

LETTRE

DU P. BENOIT.

MONSIEUR,

Avant que de vous faire le récit de ce qui s'eſt paſſé à la maiſon de plaiſance de l'Empereur, je reprens les différentes queſtions que me fit Sa Majeſté dans les ſéances fréquentes que le Frere Panſi employa à la peindre.

Lorſque j'ai interrompu ces queſtions, l'Empereur venoit de me demander la maniere dont nous venons ici.

D. Eſt-ce votre Roi qui vous envoie, me dit-il, ou bien eſt-ce vous-même qui de votre propre mouvement venez à la Chine ?

Réponſe. Sous le regne de *Kang hi*, lorſque ce Prince eut gratifié les François de l'Egliſe où nous demeurons actuellement dans l'enceinte même du Palais, notre Roi, dès qu'il fut informé de ce bienfait, donna ordre aux Supérieurs de notre Compagnie de choiſir parmi nous des Mathématiciens & différens Artiſtes, qu'il envoya ici, après les avoir fournis

des instrumens & des autres choses qui pouvoient les mettre en état de remplir les objets pour lesquels ce grand Empereur nous avoit fait don d'une Eglise.

Actuellement, nos Supérieurs d'Europe, que nous avons soin, à toutes les mousssons d'informer des sujets qui nous manquent ici & de ceux dont nous aurions besoin, tâchent d'y pourvoir, & de nous les envoyer.

D. Lorsque vos Supérieurs vous ont choisis pour vous envoyer ici, est-il besoin d'en avertir votre Roi?

R. C'est par ordre de notre Roi & à ses frais que nous nous embarquons sur nos vaisseaux qui viennent à Canton.

D. Vos vaisseaux viennent donc à Canton ?

R. Ils y viennent, & ce sont eux qui ont apporté les estampes & les planches des victoires que V. M. avoit donné ordre de graver.

D. Apparemment c'est dans votre Royaume que sont les plus habiles Graveurs ?

R. Il y a aussi dans quelques autres Royaumes d'Europe des Graveurs très-habiles : mais le *Tsong tou* de Canton nous a fait l'honneur de préférer notre Royaume ; & a confié aux Chefs de nos vaisseaux l'exécution de cet ouvrage.

D. N'est-ce pas vous autres qui d'ici avez indiqué votre Royaume, & avez écrit pour cela ?

R. Nous, qui sommes Religieux, & qui n'avons dans le monde aucune autorité, n'aurions garde de prendre sur nous une affaire de si grande conséquence, qui regarde V. M. Il est vrai que par son ordre les Européens d'ici ont fait des mémoires qui ont été envoyés en même tems que les premiers desseins: mais dans ces mémoires les Européens avertissoient seulement le Graveur, quel qu'il fût, de la conformité totale que V. M. souhaitoit qu'eussent ces planches avec les desseins envoyés, de la quantité d'estampes que vous souhaitiez qu'on tirât, & des autres circonstances que V. M. avoit Elle-même indiquées. Ces mémoires ayant

été envoyés au *Tsong tou* de Canton avec les ordres de V. M. Le *Tsong tou* a donné aux Chefs des François qui sont à Canton la commission de faire exécuter dans notre Royaume les ordres de V. M. par rapport à ces gravures.

D. N'y a-t-il pas plus de quatre ou cinq ans que les desseins de ces gravures ont été envoyés ?

R. Il y a à peu-près ce tems-là. Dès que les premiers desseins eurent été envoyés, notre Cour en ayant été informée, le Ministre qui a le département de ces sortes d'ouvrages, voulut que ces gravures fussent exécutées d'une maniere digne, autant qu'il se pourroit, du grand Prince

Prince qui les souhaitoit, & chargea de cette exécution le chef des Graveurs de notre Roi, lui recommandant de n'employer que ce qu'il y avoit de plus habile. Les premieres planches ayant été exécutées, le Ministre jugea que, quelque délicat que fût le burin, l'espece de gravure qu'on avoit employée, ne seroit peut-être pas du goût de la Chine; il aima mieux sacrifier ces premieres planches, & les faire recommencer dans un goût qu'il désigna lui-même, parce qu'il jugea que ce goût plairoit davantage à V. M. Cet incident a été la cause que les planches n'ont pas été exécutées aussi ponctuellement que nous aurions désiré.

D. Comme le ſujet de ces eſtampes touche peu en Europe, on ne doit pas s'intéreſſer beaucoup à ce qui ſe paſſe dans des pays ſi éloignés.

R. On s'intéreſſé en Europe à toutes les belles actions dans quelque pays qu'elles ſe faſſent. Avant même que les deſſeins des victoires y fuſſent parvenus, on admiroit déja les glorieux exploits de V. M. dans les vaſtes pays qu'Elle a ſoumis à ſon Empire; & ces deſſeins n'ont fait que mettre ſous les yeux la réalité & le détail de ce que la rénommée y avoit déja publié.

D. Parmi vos eſtampes d'Europe, il en eſt pluſieurs qui repréſentent les victoires

de vos Souverains : contre qui remportent-ils ces victoires, & quels ennemis ont-ils à combattre ?

R. Ils ont à combattre pour l'intérêt de leurs propres Etats, contre d'autres Etats qui y donnent atteinte.

D. Parmi vos Souverains d'Europe, n'y en a-t-il pas un qui soit à la tête des autres, & qui par son autorité termine les différens qui pourroient être entr'eux, de même qu'autrefois lorsque cet Empire de la Chine a été gouverné par plusieurs Princes particuliers, il y en avoit un parmi eux qui étoit à leur tête & qui conservoit le titre d'Empereur ?

R. L'Allemagne est composée de plusieurs Etats dont

les Souverains en ont un à leur tête qui a le titre d'Empereur : mais malgré ce titre, il n'est Souverain que de ses Etats particuliers, & il arrive quelquefois qu'il a à soutenir la guerre contre d'autres Etats qui la lui font.

D. Vos Royaumes n'ayant pas tous une égale puissance & une égale force, n'arrive-t-il pas quelquefois qu'un Royaume plus fort, après avoir envahi quelques-uns des plus foibles, & avoir par-là augmenté ses forces, peu-à-peu envahisse d'autres plus grands Etats, & se rende insensiblement maître de toute l'Europe ?

R. Depuis que tous les Royaumes d'Europe ont embrassé le Christianisme, on

ne doit pas s'attendre à une pareille révolution. La Religion chrétienne recommande trop la soumission des sujets à leur Prince, & le respect mutuel que les têtes couronnées doivent avoir les unes pour les autres. Un Souverain perdra quelques villes, quelques pays, quelques Provinces même : mais s'il y avoit danger qu'il perdît ses Etats, alors les autres Souverains se joindroient à lui & l'aideroient à les conserver.

D. Comment se fait la succession de vos Rois ?

R. Dans notre Royaume c'est le fils aîné qui succede ou bien ses descendans, s'il en a. S'il est mort sans postérité, c'est le second fils ou ses enfans.

D. En Moscovie les femmes succedent à la Couronne, cela se fait-il aussi dans quelques-uns de vos Royaumes ?

R. Il y a quelques-uns de nos Royaumes où les femmes succedent à la Couronne : mais dans le nôtre, il est une loi établie depuis le commencement de la Monarchie qui les exclut du trône.

D. Si votre Souverain mouroit sans enfans, qui est-ce qui succéderoit à la Couronne ?

R. Depuis bien des siecles Dieu a favorisé notre Souverain de descendans suffisans, non seulement pour succéder à son trône, mais encore pour fournir des successeurs à d'autres trônes de l'Europe.

D. Ces Souverains qui sont d'une même famille, seront sans doute toujours unis entr'eux, & ne se feront pas la guerre?

R. Quoique des Souverains soient d'une même famille, cela n'empêche pas qu'ils ne se fassent la guerre, s'il y en a quelque sujet; & ils n'en sont pas moins bons amis. Deux Souverains, tandis même qu'ils se font la guerre, dans tout ce qui ne porte pas atteinte aux intérêts de leur Couronne, se rendent mutuellement les services qu'on peut attendre des meilleurs amis.

L'Empereur m'ayant fait différentes interrogations sur la guerre, je lui ai répondu que par rapport à cet objet,

à la maniere dont on combat, aux différens ſtratagemes qu'on emploie, je ne pouvois, étant Religieux, être au fait ſur cet article. Mais lorſque je lui ai dit le reſpect que nous avions pour les têtes couronnées, même lorſqu'elles ſont du parti ennemi, les reſpects qu'ont pour elles les vainqueurs, lorſqu'elles tombent entre leurs mains, les attentions qu'on a pour les priſonniers qu'on a faits, les ſecours qu'on rend après une action aux bleſſés, même du parti ennemi : voilà, dit l'Empereur, ce qui s'appelle faire la guerre en nation policée : notre hiſtoire nous fournit auſſi des traits de cette généroſité, & il m'en cita quel-

ques-uns : sur quoi je dis à S. M. qu'il y avoit encore de ces sortes de traits bien plus récens, & dont nous avions été témoins : la maniere, par exemple, dont Elle avoit traité les Eleuthes, soit *Ta oua tsi* qui avoit été Souverain d'une partie de ces pays, soit plusieurs autres Princes qu'Elle avoit comblé d'honneurs & de bienfaits après les avoir soumis à sa domination.

L'Empereur s'informa encore du nombre des différents Etats de l'Europe, des Troupes que les différents Souverains peuvent mettre sur pied. Elle s'informa si notre Royaume avoit rélation avec la Moscovie. Quels étoient les peu-

ples avec qui les Moſcovites pouvoient avoir des differens, outre les Mahometans avec leſquels ils étoient actuellement en guerre ; quels étoient les ſuccès des armes ?.. Je répondis que nous ne ſavions fort ſuperficiellement ce qui regarde les Guerres & les différens que les Souverains d'Europe peuvent avoir entr'eux : que d'autres Royaumes étant ſitués entre celui de Moſcovie & le nôtre, ces deux Royaumes n'avoient rien à démêler enſemble ; néanmoins que les ſavans de notre Royaume entretenoient des rélations avec les ſavans de Moſcovie, comme avec les ſavans des autres Royaumes de l'Europe, pour ſe communiquer mutuelle-

ment les nouvelles découvertes qui peuvent contribuer au progrès des Sciences & des Arts : mais que ces sortes de communications sont tellement isolées des affaires d'Etat, que même en tems de Guerre elles n'étoient pas ordinairement interdites..... S. M. demanda aussi comment depuis un certain nombre d'années les Moscovites avoient fait tant de progrès dans les Sciences & les Arts ; en quelle langue ils communiquoient avec les savans des autres Royaumes ; nos Missionnaires, ajouta l'Empereur, qui traduisent ici les dépêches qui viennent de Moscovie, ou bien qu'on y envoie, entendent-ils la langue Moscovite ?.... J'ai répondu à ces

différens articles que les Moscovites avoient attiré chez eux des Savans & des Artistes de différens Royaumes ; avoient érigé des Ecoles & des Académies pour faire fleurir les Sciences & les Arts, & avoient fait de grands avantages à ceux qui y faisoient quelques progrès : que par rapport à la langue dans laquelle on communiquoit avec la Moscovie, les autres Royaumes ne cultivoient gueres la langue Moscovite, mais que les Moscovites cultivoient la langue Françoise qu'on parle même actuellement dans toutes les Cours de l'Europe. Outre la Langue Françoise, dans laquelle on a écrit ou au moins traduit tout ce qui a été dit

jusqu'ici d'important par rapport à l'histoire tant ancienne que nouvelle & par rapport aux Sciences & aux Arts ; il y a encore la Langue Latine, à laquelle on a donné ici le nom de Langue Mandarine d'Europe, parce que les anciens livres de Sciences & d'Histoire ont été la plupart écrit en cette Langue. C'est en cette Langue que sont écrites les Prieres publiques que font dans les Eglises des Chrétiens les Ministres de la Religion Chrétienne; & les Savans de Moscovie aussi bien que de tous les autres Royaumes d'Europe la savent..... La Cour de Moscovie lorsqu'elle envoie des dépêches à la Cour de la Chine, les en-

voie écrites en langue Moscovite, Mongale, Tartare & Latine. C'est cet exemplaire en Langue Latine que nos traducteurs traduisent en Tartare. Les dépêches que la Cour d'ici envoie en Moscovie, étant aussi écrites en différentes Langues, nos mêmes Missionnaires Traducteurs en traduisent du Tartare unexemplaire en Latin qu'on envoie avec les exemplaires traduits en d'autres Langues.

Sa Majesté me demanda en Tartare si je savois la Langue Tartare; s'il y avoit ici plusieurs Européens qui la sussent; si quelqu'un de nous savoit la Langue Moscovite... Je répondis en Tartare à Sa Majesté que j'entendois un

peu cette Langue, soit lorsqu'on la parloit, soit lorsque j'en lisois les Livres; mais que, faute d'exercice, je ne pouvois la parler dans une conversation suivie. J'ajoutai que je ne connoissois dans les autres Eglises personne qui la sut: mais que dans la nôtre, outre quelques nouveaux qui apprenoient cette Langue, nous avions les PP. Amiot & Dollieres que le Tribunal des Ministres faisoit appeller lorsqu'il s'agissoit de traductions par rapport à la Moscovie: que cependant ni l'un ni l'autre, ni aucun Européen d'ici ne savoit la Langue Moscovite.

D. Avez-vous actuellement quelque Savant de votre

Royaume à la Cour de Moscovie ?

R. Je ne puis positivement savoir si nous y en avons actuellement : mais nous y en avons eu il y a peu d'années. Lorsqu'en 1760, je présentai une Mappemonde à Votre Majesté, outre que je rendis compte tant de vive voix que par écrit de la position que je donnois au *Kam Tcha Ka* & de plusieurs nouvelles découvertes que j'avois ajoutées, je citai pour garant de cette position & auteur de ces découvertes, Mr. de l'Isle & quelques autres François que la Cour de Moscovie, au service de laquelle ils étoient alors, avoit envoyés pour déterminer par des observations la position

de différens pays à l'Est de la Moscovie.

D. J'ai oui dire qu'il y avoit des Européens dans les Troupes de Moscovie, aussi bien que dans celles du Roi d'Ava contre lequel j'ai envoyé des Troupes les années précédentes ; & parmi ces Européens, savez-vous s'il y en a de votre Royaume ?

R. parmi les Troupes Moscovites & celles du Roi d'Ava, il se peut faire qu'il y ait des Européens & même des François : mais n'ayant nulle rélation détaillée de ces Troupes, nous ne pouvons savoir au juste ce qui en est.

D. N'avez-vous pas oui dire que le Roi d'Ava a fait plusieurs conquêtes ; qu'il a subjugués plusieurs Royau-

mes ? quels Royaumes a-t-il conquis ?

R. Effectivement nous avons oui dire que le Roi d'Ava avoit subjugué les Royaumes de Siam, de Mien, de Pégou & quelques autres Royaumes voisins ; & qu'il n'y avoit eu que les armées de Votre Majesté, capables non-seulement de mettre des bornes à ses conquêtes ; mais encore de l'obliger à demander la paix, à se réfugier dans ses Etats, & à payer à Votre Majesté le Tribut.

L'Empereur continua ses questions sur les différens pays de l'Univers, sur les mœurs & leurs coûtumes ; sur la maniere dont nous les connoissions & en faisions les Cartes ; sur les possessions

des Européens & leurs établissemens dans des Royaumes étrangers.

Par rapport à Batavia, Sa Majesté parut ne pas ignorer ce qui s'y étoit passé il y a trente ans, lorsque dans une seule nuit le Gouverneur, sous prétexte de révolte, fit massacrer plus de 60 mille Chinois, qui dans des troubles de l'Empire où changemens de Dynastie, s'y étoient réfugiés. Lorsque la nouvelle de ce massacre fut parvenue à Canton, où j'arrivai peu de tems après, on y disoit que le *Tsong-tou* en avoit averti Sa Majesté, qui avoit répondu que ceux qui avoient été massacrés étoient des fugitifs, dont il ne convenoit pas qu'elle prît la cause en main.

Sa Majesté m'ayant demandé quels sont les Européens qui sont à *Ka la pa* (Batavia) & qui la gouvernent ? Je répondis que c'étoient les Hollandois, & conséquemment aux diverses questions qu'elle me fit après avoir expliqué ce que c'est qu'un Gouvernement Républicain, dont ici l'on n'a point d'idée, je parlai du Gouvernement de Hollande, dont les Etats, qui sont Républicains, nommoient les Gouverneurs des différentes Provinces qui en dépendent, élévoient, abaissoient, récompensoient & punissoient avec la même autorité qu'un Souverain dans ses Etats.

D. Dans un pays si éloi-

gné d'Europe ; tel qu'est *Ka la pa*, si celui qui est à la tête vient à abuser de son autorité, comment y apporter remede?

R. On y remédie malgré l'éloignement. Si un Gouverneur se comporte mal, & ne se rend pas aux remontrances de son Conseil, on le rappelle en Europe, & on l'y juge. Lorsque je vins ici, il y a près de trente ans, j'appris que tout recemment un Gouverneur ayant fait à Batavia quelques actes de cruauté, dès qu'en Europe les Etats de Hollande en avoient été informés, quoique ce Gouverneur fît bien d'ailleurs son devoir, ils l'avoient rappellé en Europe, lui avoient fait son

procès & l'avoient jugé.

D. Comment un pays si éloigné est-il en la puissance des Hollandois ?

R. *Ka la pa* est une Isle que les Européens nomment Java, & qu'ici on nomme quelquefois *Kaua oua*. Cette Isle n'a jamais été habitée que par des sauvages errans dans les bois où ils n'ont que très-peu d'habitations. Les Hollandois, il y a plus de cent cinquante ans, étant descendus dans cette Isle, s'y sont établis, & y ont bâti une ville qu'on nomme Batavia, qui actuellement ne le cede pas aux villes les plus florissantes de l'Europe ; & qui est un entrepôt du commerce immense que font les Hollandois dans les quatre par-

ties du monde. Dans cette Isle de Java, il n'y a que la ville de Batavia & les environs qui appartiennent aux Hollandois : les Sauvages habitent le reste de l'Isle comme auparavant.

D. Ce sont aussi des Européens qui sont à Luçon (Manille)? Apparemment ils s'y sont établis de même que les Hollandois à *Ka la pa*.

R. Il y a environ deux cens cinquante ans que des vaisseaux Espagnols bâtirent une ville dans la plus considérable des Isles auxquelles ils avoient abordé, & qui n'étoient alors peuplées que de Sauvages. Cette ville sert d'entrepôt à leurs vaisseaux, lorsqu'ils font le voyage d'Amérique.

D. Effectivement, je vois ſur vos Cartes dans des pays bien éloignés de l'Europe, nouvelle Eſpagne, nouvelle Hollande, nouvelle France: que ſignifient ces termes de nouveaux Royaumes?

R. Les Vaiſſeaux d'Europe ayant abordé dans quelques pays juſqu'alors inconnus, les Européens qui étoient ſur les Vaiſſeaux, y ſont deſcendus, & ayant trouvé le pays ou déſert, ou habité par des Sauvages, quoique pourvu de différentes choſes utiles à la vie, & qui peuvent faire un objet de commerce, ils s'y ſont établis, y ont fondé des habitations qui ſe ſont peu à peu agrandies. Les Sauvages qui habitoient ce pays ſe ſont peu à peu

civilisés, ont bientôt reconnu les avantages qu'ils pouvoient tirer de leurs nouveaux hôtes : ils se sont joints à eux, & les ont aidés. Ces nouvelles habitations s'étant insensiblement accrues, lorsqu'elles ont eu une étendue considérable, on leur a donné le nom du Royaume dont étoient ceux qui y ont fondé les premieres habitations. Ce sont des Espagnols qui ont découvert & commencé des habitations dans ce qu'on appelle la nouvelle Espagne. Il en est ainsi de ce qu'on appelle la nouvelle France, la nouvelle Hollande.

D. Dans vos Mappemondes, vous tracez tous les Royaumes de l'univers : vous n'avez pas été dans tous ces

pays ; comment pouvez-vous en tracer la carte ?

R. Tous les Souverains d'Europe ont chacun fait faire la carte de leur pays, & se la font mutuellement communiquée. Les Mathématiciens font des observations dans différens lieux de l'univers pour fixer la situation de ces lieux & se communiquent mutuellement leurs observations. Quant aux pays qui sont hors de l'Europe, en leur communiquant les cartes de son propre pays, & des pays dont on a déja la description, ils ne font point difficulté de communiquer la carte de leur pays. Ordinairement même, dès que ce sont des peuples policés, & amateurs des sciences, ils

ſont bientôt convaincus de la ſûreté & de la juſteſſe des méthodes que les Européens emploient ; alors ils imitent l'exemple de V. M. & de ſon illuſtre Aïeul, & emploient des Européens à faire la carte de leur pays.

D. On dit communément que l'univers renferme dix mille Royaumes, c'eſt-à-dire, une infinité. Il y a des pays par eux-mêmes inacceſſibles ; qui ne ſont point habités, & par conſéquent où vous n'avez pu pénétrer. Il y en a dans leſquels on ne permet pas que vous entriez, tel que le Japon qui n'eſt pas éloigné d'ici. Il vous manquera au moins la carte de ces pays ?

R. Depuis pluſieurs ſiecles

que les Européens voyagent, & que leurs vaiſſeaux parcourent l'univers, il eſt peu de pays où ils n'aient pénétré. S'il y en a dont ils n'aient pu avoir la carte, ils ont la carte des pays voiſins; ils connoiſſent par conſéquent les bornes, l'étendue, la vraie ſituation de ce pays; les lieux par où entrent & ſortent telles & telles rivieres, & cela ſuffit pour une carte générale. Ils peuvent même y marquer telles ou telles habitations qu'ils ont entendu dire à telle ou telle diſtance de tel endroit déja connu. Si c'eſt un pays entouré de mers, & où les vaiſſeaux n'aient pu aborder, ou dont on ne connoiſſe qu'une petite partie du ri-

vage qui la borne ; on ne marque dans la carte que ce qu'on connoît du rivage, & on y trace, s'il y a moyen, les montagnes considérables & les embouchures de rivieres qu'on y aura remarquées. D'autres vaisseaux qui y abordent ensuite, & y font de nouvelles découvertes, les ajoutent sur la carte ; & ainsi peu-à-peu on parvient à une entiere connoissance de ce pays. Dans la Mappemonde que j'ai présentée à V. M. il y a des pays dont on ne connoît encore que les bornes, & dont je n'ai pu marquer l'intérieur ; il y en a d'autres dont on ne connoît qu'une partie des bornes, & je n'ai marqué que ce qu'on connoissoit. Dans les Mappe-

mondes qu'on fera dans la ſuite, on pourra y ajouter des découvertes qui ſe feront faites depuis que j'ai tracé la mſeme. Par rapport au Japon, nous en traçons la carte, parce que les Européens y ont autrefois pénétré, & en ont eu la carte.

D. Pourquoi n'avez-vous plus d'accès au Japon, & ne vous permet-on pas même d'y aborder?

R. Les Souverains ſont maîtres de leurs graces. Lorſque les Souverains du Japon nous ont admis, nous avons tâché de les ſervir de notre mieux. Lorſqu'ils refuſent nos ſervices, nous ne ſommes pas moins prêts à nous employer pour eux, lorſqu'ils nous feront l'honneur de nous admettre.

D. Ce n'est pas précisément que les Japonois ne veulent point de vous, dit l'Empereur en souriant ; c'est qu'ils ne veulent point de votre religion.

Alors, sans me donner le tems de répondre, il passa tout de suite à d'autres questions sur les cartes hydrographiques, la maniere de naviger, de mesurer le chemin qu'on faisoit sur mer, de reconnoître la situation de l'endroit où l'on étoit ; sur la grandeur de nos vaisseaux & le nombre de l'équipage ; sur ce que nos vaisseaux apportoient à la Chine, & sur ce qu'ils en emportoient ; sur la maniere dont on faisoit les glaces, (par bonheur j'avois vu en France

la manufacture de Saint-Gobin) & une infinité d'autres questions auxquelles je tâchai de satisfaire.

L'Empereur s'informa ensuite combien nous sommes ici d'Européens & de combien de Royaumes. Il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise, lorsque je lui dis que de vingt-cinq Européens qui sont actuellement à sa Cour, nous étions douze dans notre Eglise, dont onze étoient François. En effet, depuis que la Cour de la Chine a fait l'honneur aux Européens de les admettre, il y a toujours eu parmi eux un grand nombre de François: aussi *Kang hi* voyant que les François pouvoient suffire pour faire eux seuls

une réſidence, leur fit don du terrein qui fait préſentement l'Egliſe des François, ſituée dans l'enceinte extérieure du Palais.

Ayant rappellé à S. M. cette époque de ſes bienfaits, Elle me dit :

D. Vous êtes tous François dans votre Egliſe ?

R. Pan ting tchang (Frere Panſi) qui a l'honneur de peindre V. M. eſt Italien. Tous les autres ſont François.

D. L'Italie apparemment eſt alliée avec la France ?

R. La France eſt en paix avec l'Italie : mais indépendamment de la paix qui regne entre ces deux Royaumes, ceux à qui nous nous adreſſons en Europe pour avoir des ſujets, ſachant bien

que lorsque quelque sujet peut agréer à V. M. nous ne nous soucions pas de quel Royaume il soit, nous ont envoyé celui-ci, supposant qu'il pourroit lui plaire.

D. L'Italie a donc de la réputation pour les grands Peintres ?

R. De tout tems on a vu en Italie, & on y a encore des Peintres fameux. Celui que nous amenâmes ici du tems de *Cang hi* (M. Gherardini) qui eut le bonheur de lui plaire, & le Frere Castiglioni que V. M. a comblé de tant de bienfaits, en étoient l'un & l'autre. Actuellement *Ngan tey* (le P. Damascene de la S. C.) qui travaille au *Jou ykoan* sous les yeux de V. M. en est aussi.

D. De combien de Royaumes y a-t-il ici des Européens ?

R. Il y a ici actuellement des Portugais, des Italiens & des Allemands qui sont partagés entre les quatre Eglises.

D. Fou tsolin (le P. d'Arocha) n'est-il pas dans votre Eglise ?

R. Fou tsolin est Portugais. Comme il est *Kien fou*, (Assesseur au Tribunal des Mathématiques) il demeure au *Nan Tang* (Eglise méridionale) avec les deux autres qui y travaillent.

D. Sais-tu que *Fou tsolin* revient ?

R. Votre Majesté me l'apprend.

D. Combien y a-t-il de

cems qu'il est parti ?

R. Il est parti l'année derniere, vers la fin de la 4e. lune.

D. Il n'aura donc pas employé un an dans son voyage : car il est actuellement en chemin pour revenir.

R. V. M. a mis un si bon ordre dans toute la route qui conduit à ses nouvelles conquêtes, qu'à présent on n'y reconnoît plus ces déserts affreux & inhabitables qu'il falloit autrefois traverser, & qu'on y voyage avec autant de sûreté & de commodité que dans le reste de l'Empire.

D. Voilà déja plusieurs fois que *Fou tsolin* va dans les pays du Nord-ouest pour en faire la carte : est-ce lui-même qui la trace sur le pa-

pier, ou bien se sert-il des gens d'ici, qu'il dirige, & à qui il la fait tracer.

R. Fou tsolin a été une fois en Tartarie avec *Lieou song lin* (le P. Hallerstein) pour y faire la carte du pays, où V. M. prend le plaisir de la chasse. Il a encore été deux fois avec *Kao tchin sse* (le P. d'Espignha) au-delà des anciennes bornes de l'Empire au Nord ouest d'ici, pour y faire la carte de ces vastes pays que V. M. y a conquis. Dans ces trois commissions, j'ai vu les cartes qu'il en avoit tracées lui-même : à plus forte raison cette fois-ci, lui-même l'aura tracée. Cependant il se pourroit faire que, pour que l'exemplaire qu'il a présenté fût tracé plus

proprement & d'une maniere plus agréable à la vue, il l'eut fait tracer ou calquer sur l'original que je suis sûr qu'il a fait lui-même.

L'Empereur me fit ensuite plusieurs questions sur les méthodes qu'emploient les Européens pour faire la carte d'un pays & sur la justesse qui en doit résulter pour la position des lieux.

Lieou song lin, me dit-il, a été aussi autrefois faire la carte de *Mouran*, (lieu de la chasse.) N'est-il pas vrai qu'il est habile dans les Mathématiques ?

R. C'est un effet des bontés dont V. M. nous honore, de daigner marquer de la satisfaction de nos foibles services. Il est vrai cependant que

parmi les Européens qui sont ici, V. M. ne pouvoit faire un plus digne choix que de *Lieou song lin* pour remplir la place de Président du Tribunal des Mathématiques dont Elle l'a honoré, & qu'il remplit depuis près de trente ans.

D. Pao yeou koan (le P. Gogais, Allemand, Assesseur au Tribunal des Mathématiques) entend bien aussi les Mathématiques ? il doit être âgé : quel âge a-t-il ?

R. Pao yeou koan, est mort l'année passée, tandis que V. M. étoit à *Géhol* : il étoit alors âgé de 70 ans.

D. Voilà donc une place vacante dans le *kin tien kin* (Tribunal des Mathématiques).

R. La place eſt actuellement remplie par *Kao tchin ſſe* (le P. d'Eſpignha).

D. Je ne me le rappelle pas.

R. C'eſt celui à qui V. M. donna un Bouton (Mandarinat) du 4e. Ordre, lorſqu'il alla avec *Fou tsolin*, faire la Carte des pays nouvellement conquis Au retour du ſecond voyage qu'il y a fait, il s'adreſſa au Miniſtre d'Etat; *Fou heng*, qui avoit alors ſoin de nous; & lui ayant repréſenté que la beſogne pour l'exécution de laquelle V. M. lui avoit donné le Bouton, étant finie, il le pria de faire agréer à V. M. la démiſſion de ſon Mandarinat, qui n'étoit plus que *ad honores* : mais *Fou heng*

refuſa, & lui dit que puiſqu'il étoit déja Mandarin, dès qu'il y auroit au Tribunal une place vacante parmi celles qui ſont aſſignées aux Européens, il y ſuccéderoit; & c'eſt en conſéquence qu'il y a effectivement ſuccédé, & a été préſenté à V. M. avec une foule d'autres Mandarins qui lui furent préſentés à ſon retour de *Ge hol.*

D. Tu ſais les Mathématiques : ſais-tu auſſi la Philoſophie?

R. Je l'ai enſeignée pendant deux ans avant que de quitter l'Europe.

D. Puiſque tu ſais la Philoſophie, comment répondrois-tu à une queſtion que quelquefois on fait ici en badinant à nos Philoſophes :

de l'œuf & de la poule, lequel a été créé le premier.

R. Pour réponse, j'exposerai simplement ce que nos livres Saints nous apprennent de la création du Monde; comment le cinquieme jour, Dieu créa les volatiles & les poissons, à qui il ordonna de se multiplier; & par conséquent, quoique la poule n'ait pû pondre des œufs que lorsque elle existoit déjà, la faculté qu'a la poule de pondre des œufs est aussi ancienne que la poule même.

D. Ce que ces Livres vous apprennent de la création du monde est-il bien sûr?

R. Nos Livres sont très-anciens: on a toujours eu pour eux un respect infini, parce que toujours on les a

crus inspirés de Dieu : ils ont été propagés de générations en générations, sans avoir souffert la moindre altération.

D. Comme dans nos Livres Canoniques il n'est point parlé de la création du Monde, croira-t-on que ce qu'on en trouve dans d'autres Livres soit digne de foi ?

R. Il est probable que les Livres qui parloient de cette création ont été consumés dans l'incendie de *Tsin chi houang*. Ce n'a été que plusieurs années après cet incendie qu'on a recouvré quelques fragmens des anciens Livres, & qu'on s'est mis à écrire de nouveau, il est donc arrivé que ceux qui ont écrit sur l'ancienne Histoire, n'en sa-

chant que ce que leur avoient raconté leurs Peres (qui probablement eux-mêmes n'étoient nés qu'après cet incendie, & ne savoient que ce qu'ils avoient oui raconter) ils ont inséré dans leurs écrits, parmi quelques traits vrais dont on se ressouvenoit encore, plusieurs autres, avec des circonstances, soit ajoutées, soit altérées, d'où il ne résulte que des fables, même aux yeux des Lettrés. Mais parmi ces fables, nous y reconnoissons des traits conformes à la vérité, & à ce que nous lisons dans nos Livres d'Histoires.

A l'occasion de la création des Astres, l'Empereur fit beaucoup d'interrogations sur le mouvement, la gran-

deur, l'éloignement & la multitude des Astres: sur les Eclipses de Soleil & de Lune: sur l'inégalité des jours & des nuits suivant les différens tems de l'année & les différens pays. Je n'avois ni Globe, ni Sphere, qui pût m'aider à expliquer ces divers Phénomenes. Mais comme dans les appartemens il y a des tables garnies de toute sorte de bijoux, je prenois ceux qui étoient propres à représenter ce que j'avois à faire entendre. Malgré le peu de façilité à m'exprimer dans une Langue aussi difficile que la Chinoise, l'Empereur est fait à mon jargon, & d'ailleurs les matieres d'Astronomie ne lui sont point étrangeres.

Il y a douze ans, lorſque je lui préſentai une Mappemonde avec une explication Chinoiſe où j'avois expoſé le ſyſtême du mouvement de la Terre, S. M. après m'avoir fait différentes queſtions ſur la maniere dont nous établiſſions ce ſyſtême, me dit en ſouriant : vous avez en Europe votre maniere d'expliquer les Phénomenes céleſtes ; & nous, nous avons auſſi la nôtre, ſans faire tourner la Terre. Effectivement, le lendemain, après pluſieurs queſtions ſur le même ſujet, il m'expliqua pluſieurs des Phénomenes Céleſtes ordinaires, avec une netteté & une juſteſſe qu'on n'auroit pas dû attendre d'un Prince qui a tant d'occupations. En

ayant témoigné ma surprise à un Eunuque de l'intérieur, je lui demandai si S. M. donnoit encore quelque tems à cette sorte d'étude. Où en trouveroit-elle le loisir, me répondit l'Eunuque. Mais ou elle va se promener à la classe des Princes ses fils, ou elle les fait venir dans son appartement, & par maniere d'examen les interroge sur ces sortes de matieres, pour voir s'ils ont profité.

Il faut savoir que près de l'appartement ordinaire de l'Empereur, soit à Pékin, soit à sa Maison de Plaisance de *Yvem-ming Yvem*, il y a ce qu'on appelle *Chang chou fang*, c'est-à-dire, classe supérieure, parce qu'elle est uniquement pour les Fils de

de S. M. Dès qu'ils ont l'âge de profiter, il faut qu'ils soient en classe du matin jusqu'au soir. L'âge avancé & les emplois ne les en exemptent pas. Il y en a actuellement qui ont trente & plus d'années, & qui sont dans de grands emplois. Les jours même qu'ils vaquent à leur emploi, dès qu'ils ont fini ce qui le regarde, il faut qu'ils se rendent exactement à la classe: autrement, si l'Empereur venoit à savoir qu'ils s'en sont exemptés sans raison, il les puniroit, malgré leur âge avancé & leur dignité. Il y a dans cette classe Professeurs d'Eloquence, d'Histoire, de Mathématiques; Maîtres pour apprendre à tirer de l'Arc, &c. Et chacun de ces maîtres

à son tems déterminé pour donner sa leçon. J'ai connu particuliérement un Mandarin du Tribunal des Mathématiques que l'Empereur choisit pour enseigner les Mathématiques aux fils & petits fils de l'Empereur. Il me racontoit qu'en le chargeant de cette commission S. M. lui avoit dit: aie soin de te faire obéir, & dans tout ce qui regarde ton emploi prend sur tes éleves la même autorité que tous les Maîtres doivent avoir sur leurs écoliers. J'aurai soin de veiller à ce que tu sois obéi. C'est en effet à quoi l'Empereur est extrêmement attentif; que ses enfans aient à l'égard de leur maître la même subordination que les gens ordinai-

res doivent avoir à l'égard du leur. Outre que dans ses momens de loisir il va quelquefois à la classe, assiste aux explications des Maîtres qu'il fait répéter à ses enfans. Il les fait même venir en particulier, & les examine pour voir s'ils profitent. J'ai été témoin qu'à certains jours de réjouissance, l'Empereur, du lieu même du Spectacle auquel il assistoit, faisoit venir un ou deux de ses Fils, qui eux-mêmes avoient déja les leurs en classes; leur donnoit le sujet d'une piece d'éloquence qu'il leur faisoit composer dans une chambre voisine, & ne leur accordoit le plaisir de jouir du Spectacle, qu'après avoir été content de leur compo-

fition. C'est quelque chose d'étonnant que cette subordination des Fils de l'Empereur, quelque avancés qu'ils soient en âge. Il est vrai qu'ils ont en cela l'exemple de l'Empereur leur pere, qui à l'âge de 63 ans, bien loin de se dispenser, à l'égard de l'Impératrice sa mere, âgée de 82 ans, d'aucune des cérémonies gênantes que le cérémonial Chinois prescrit aux enfans envers leurs peres & meres, croiroit manquer au premier devoir de la nature, dont un Prince doit donner l'exemple à ses sujets, s'il ne s'abaissoit pas autant devant sa mere, que le dernier de ses sujets doit s'abaisser devant lui.

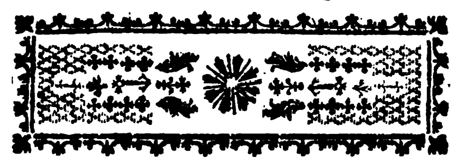
Je me rappelle encore plu-

ſieurs autres queſtions que me fit l'Empereur : mais ce ſera le ſujet d'une troiſieme lettre. J'aurois bien ſouhaité que parmi tant de queſtions, il y en eût eu quelques-unes qui euſſent trait à la Religion, & qui m'euſſent mis à portée de lui expoſer les Myſteres & les Saintes Loix du Chriſtianiſme : mais il paroiſſoit l'éluder. Et quand, à l'occaſion du Japon, j'attendois qu'il s'arrêtât un peu, il continua avec tant de rapidité une ſuite d'autres queſtions, auxquelles il fallut répondre, qu'il ne me fut pas poſſible de toucher cette matiere importante, dans la crainte de perdre tout à coup la confiance pleine de bonté avec laquelle il me parloit, ce

qui eût été nuire à la Religion même, & dans l'espérance de trouver un jour quelques momens plus favorables pour lui dire ce que j'avois dans le cœur, & ce qui étoit l'unique objet de mes désirs.

Je suis, &c.

A Pékin, le 1. Nov. 1773.



TROISIEME

LETTRE

DU P. BENOIT.

En lisant ma seconde lettre, Monsieur, vous avez dû être surpris qu'un Empereur de la Chine, occupé aux affaires d'un si grand & si vaste Empire, qu'il gouverne par lui-même, ait les matieres de Mathématique assez présentes à l'esprit pour en pouvoir raisonner aussi juste qu'il en raisonne. Sa curiosité à cet égard l'engagea

à me faire une infinité de questions sur les phénomenes célestes. Après y avoir répondu, je lui dis que ces différens phénomenes s'expliquoient encore plus aisément, si, comme je l'avois autrefois exposé à S. M. au lieu de faire tourner le soleil, on le plaçoit au centre du monde, & on faisoit tourner autour de lui la terre & les planettes. Je lui fis la comparaison d'un vaisseau qui vogue sur une mer tranquille. Ceux qui sont dans ce vaisseau apperçoivent les montagnes, le rivage & les autres objets, qui leur paroissent s'éloigner, tandis qu'eux-mêmes s'imaginent être en repos. » J'ai fait moi-même » cette remarque, dit l'Em-

» pereur, ſur-tout lorſque
» ſur ma barque j'y ſuis ou
» dans une chambre ou dans
» ma chaiſe à porteur. Cela
» eſt encore bien plus ſenſi-
» ble, ſi, après avoir été
» quelque tems appliqué, je
» jette un coup-d'œil à la
» glace de ma portiere, ou
» à la fenêtre; alors il me
» ſemble que je ſuis immo-
» bile, & que ce ſont les
» différens objets qui s'éloi-
» gnent ou s'approchent de
» moi. » Il me fit cependant d'une maniere très-enjouée pluſieurs queſtions; & quand je lui dis qu'une flêche qu'on tireroit perpendiculairement dans un vaiſſeau qui vogue rapidement, retomberoit dans le vaiſſeau, il dit que lorſqu'il en auroit l'occaſion,

il en vouloit faire lui-même l'expérience.

Sa Majesté s'informa ensuite si en Europe tous les Astronomes suivoient ce systême du mouvement de la terre. Je lui répondis qu'en Europe presque tous les Astronomes l'avoient embrassé.

Ce n'est pas, ajoutai-je, que nous assurions que l'univers soit effectivement arrangé, comme nous le supposons : nous proposons seulement cet arrangement comme celui qui paroît le plus propre & le plus facile pour rendre raison des différens mouvemens des astres & pour les calculer.

A l'occasion de la maniere dont on observoit les astres, l'Empereur me fit plusieurs

questions, & me parla du nouveau Télescope qui lui avoit été présenté par nos deux nouveaux Missionnaires, & en demanda l'explication. Il objecta que le trou qui est dans le miroir du fond, devoit diminuer la quantité de rayons que réfléchissoit ce miroir, & que l'autre petit miroir opposé au trou sembloit devoir cacher une partie de l'objet. Ne pourroit-on pas, dit S. M. donner aux deux miroirs une situation qui levât ces deux inconvéniens? Je répondis qu'effectivement Neuton, un des plus habiles Mathématiciens qu'ait eu l'Europe, avoit fait un Télescope tel que le proposoit S. M. en y plaçant des miroirs de ré-

flexion : mais que, outre qu'il étoit alors difficile de pointer le Télescope à l'objet, il y avoit encore d'autres inconvéniens que j'exposai. L'Empereur comprit aisément que très-peu de chose ajouté à la circonférence du miroir du fond suppléoit abondamment à ce que le vuide du milieu du miroir pouvoit diminuer de la quantité des rayons qui sont réfléchis. J'expliquai aussi comment le petit miroir, quoiqu'opposé à l'objet, ne pouvoit sensiblement cacher rien de l'objet ; moins encore qu'une tête d'épingle, qui seroit à une certaine distance de l'œil, ne pourroit rien cacher d'une montagne qu'on regarderoit dans l'é-

loignement. Les rayons de lumiere partis de l'objet & réfléchis par le miroir du fond sur le petit miroir objectif qui les réfléchit à son tour, pour les porter jusqu'à l'œil, où ils ne parviennent qu'après avoir traversé des oculaires achromatiques, me donnerent occasion d'expliquer cette nouvelle invention. S. M. loua beaucoup le génie inventif des Européens, & en particulier l'invention de ce nouveau Télescope & du méchanisme qui le fait mouvoir avec autant de facilité que de promptitude pour le pointer aux différens objets, & suivre celui auquel on l'aura pointé autant de tems qu'on voudra le considérer. S. M. me demanda s'il avoit

déja paru quelques-uns de ces Télescopes, & si l'on en avoit déja apporté à la Chine. Je lui répondis que l'année précédente un de nos Ministres d'Etat, qui a beaucoup de bonté pour nous, & qui voudroit nous aider un peu à donner à S. M. quelques marques de notre reconnoissance pour tous les bienfaits dont Elle nous comble, nous avoit annoncé cette nouvelle invention, & avoit ajouté qu'il n'avoit encore pu en obtenir un pour nous l'envoyer: mais que vû les ordres qu'il avoit donné, ce nouveau Télescope seroit sûrément fini assez à tems pour que nous pussions le recevoir l'année suivante. Qu'ainsi il n'étoit pas probable que des parti-

culiers eussent pu acquérir & apporter ici ce qu'un Ministre n'avoit pu obtenir.

L'Empereur s'étant apperçu qu'il falloit que j'expliquasse au F. Pansi tout ce qu'il disoit en Chinois, qui avoit rapport à lui, me demanda s'il ne savoit pas au moins quelques mots de la langue chinoise, je répondis qu'il en savoit très-peu.

D. Ces nouveaux Européens qui viennent de Canton ici, ne sachant pas encore la langue, doivent être bien embarrassés dans le voyage ?

R. Ils ont un Interprete qui les accompagne de Canton jusqu'ici.

D. Mais pour les choses dont ils peuvent avoir un

besoin continuel, selon vos usages, comment peuvent-ils se faire entendre de ceux qui les servent ?

R. Nous leur envoyons ordinairement des gens de notre Eglise, qui sont au fait de nos usages, pour les accompagner de Canton jusqu'ici.

D. Les gens de votre Eglise n'apprennent-ils pas votre langue ?

R. Ils ne l'apprennent pas, & ce n'est que très-rarement qu'il y en a qui la savent un peu.

D. Mais ne savent-ils pas votre loi, & ne sont-ils pas de votre Religion ?

R. Ils professent notre Religion, sans qu'ils aient besoin de savoir notre langue.

Tout ce qui regarde notre Religion a été traduit en Chinois & expliqué dans des livres lesquels, la seconde année de *yong tching*, furent présentés à S. M. qui nous les fit rendre après les avoir donnés à examiner.

D. Il est probable que vous n'admettriez pas dans vos Eglises des gens qui ne seroient pas de votre Religion.

R. Un Infidele qui est honnête homme & qui passe pour tel, nous ne faisons aucune difficulté de l'admettre dans nos maisons. Mais cet Infidele, après avoir demeuré quelque tems à notre Eglise, & avoir connu ce que c'est que la Religion chrétienne, ne manquera pas de l'embrasser ; & actuellement

nous n'avons dans notre Eglise aucun de nos gens qui ne soit Chrétien.

D. Malgré cela, il vous sera difficile de les conduire, vû le caractere des gens de ce pays-ci, & ils ne manquent pas de vous causer bien des tracasseries.

R. Ils ne nous en causent aucunes, parce que nous ne les maltraitons ni d'injures ni de coups. S'ils ne sont pas contens de nous, ils prennent leur congé; si nous ne sommes pas contens d'eux, nous les renvoyons.

D. Moyennant cela, vous devez avoir de bons sujets, puisque dès qu'ils ne font pas leur devoir, vous les renvoyez : ils ne sont donc pas vos esclaves?

R. Nous ne sommes pas dans l'usage de nous servir d'esclaves ou de gens achetés. Nous n'avons que de gens loués qui demeurent chez nous de leur plein gré & que nous sommes libres de renvoyer.

D. Combien leur donnez-vous par mois ?

R. Nous leur donnons par mois un *Tiao* (c'est à peu près 4 livres 10 sols de la monnoie de France)

D. Comment peuvent-ils se tirer d'affaire avec un *Tiao.* Sans doute que vous y ajoutés des *Changs* ? (des récompenses).

R. Outre qu'ils sont nourris dans notre Eglise, qu'ils y vivent retirés, & qu'ils n'ont pas grande dépense à faire

en habits ; ils ſont exempts d'une infinité de dépenſes dont ils ne peuvent ſe diſpenſer quand ils ſervent chez les ſéculiers : d'ailleurs nous leur donnons des récompenſes proportionnées à leur travail & à leurs talens.

D. Ceux parmi vous qui ſont *Tang tchay* (occupés au ſervice de l'Empereur) ont beſoin de montures, de domeſtiques, &c. Quels arrangemens prenez-vous pour cela ?

R. Parce que tous ceux de notre Egliſe ſont *Tang tchai*, ſi-non habituellement, au moins de tems en tems ils ſont appellés pour des traductions, des opérations de Chirurgie, &c. On fournit à chacun une monture ou cha-

rette ſuivant ſon beſoin.

D. Qui eſt-ce qui les fournit?

R. C'eſt l'affaire du * *Tang kia* d'y pourvoir pour ceux qui doivent ſortir.

D. Si quelqu'un veut avoir pluſieurs domeſtiques, lui en donne-t on autant qu'il en veut?

R. Comme ici l'uſage & même l'éloignement des lieux où nous appelle V. M. ne nous permettent pas de ſortir à pied, on a ſoin de nous fournir ou une monture ou une charette. L'uſage exigeant auſſi que nous ne

---

* Le Supérieur & le Procureur ſe nomment ici *Tang Kia*, avec cette différence que quand on veut déſigner le Supérieur on dit, *Tching-Tang-Kia* (*Tang Kia* en chef) & l'on nomme le Procureur *Fou Tang Kia*, aide Tang Kia. Dans notre réſidence d'ici, c'eſt le même qui eſt Supérieur & Procureur.

sortions pas seuls, & que nous ayons quelqu'un qui nous accompagne, le *Tang kia* assigne à chacun un domestique qui l'accompagne lorsqu'il va dehors; & qui l'aide à la maison, par exemple, à broyer des couleurs, à préparer des remedes, &c. Mais comme nous sommes Religieux, & que nous ne devons avoir que ce qu'il seroit indécent de n'avoir pas, on ne permet qu'un domestique à chacun, hors que dans certaines circonstances la nécessité n'exige qu'on lui ajoute des aides.

D. Mais les habits, apparemment chacun se les fera faire selon son goût?

R. C'est aussi le *Tang kia* qui les fournit à chacun se-

lon le besoin. Il n'y a qu'à les lui demander.

D. Ceux qui ont des soieries ou autre chose en présent, qu'en font-ils donc, puisqu'on les fournit d'habits ?

R. Tout ce que chacun reçoit en présent ; soieries, montures, &c. quoique ce soit, on le remet au *Tang kia*, excepté quelques menus effets, comme bourses, sachets d'odeur, pinceaux, &c. que l'usage permet à chacun de garder. Par exemple les soieries dont V. M. nous a derniérement gratifiés, nous les avons aussi-tôt remises entre les mains du *Tang kia*, & nous n'avons gardé que les bourses dont V. M. nous avoit aussi fait présent.

D. N'est-ce pas toi qui es *Tang kia?*

R. Je ne le suis plus depuis près d'un an. C'est *Tchao ching si eou* (le P. Bourgeois) qui l'est actuellement.

D. Il est donc plus ancien que toi ?

R. Il n'y a que quatre ans qu'il est ici : mais il a pour faire cet emploi, du talent, des forces & du loisir que je n'ai pas.

D. Il a du talent, des forces ; à la bonne heure : mais depuis si peu de tems qu'il est ici, est-il assez au fait de la Langue, des mœurs & des usages d'ici pour gouverner une maison ?

R. Quant à la Langue ; comme il s'y est fort appliqué dès son séjour à Canton,

à peine y avoit-il deux ans qu'il étoit ici que je le chargeai du détail de la maiſon, & il s'en acquitta fort bien. Un an après il fut nommé *Tang kia?*

D. Qui eſt-ce qui nomme parmi vous le *Tang kia ?*

R. C'eſt celui qui en Europe eſt à la tête de toute notre Compagnie.

D. Comment de ſi loin peut-il ſavoir celui qui eſt en état de bien s'acquitter de cet emploi ?

R. Outre qu'il connoît déja les ſujets qu'il a envoyés ici, il juge par les informations qu'il reçoit d'ici, quel eſt celui qu'il doit nommer.

D. Tu dis que votre nouveau *Tang kia* ſait déja aſſez la Langue : mais les mœurs

&

& les usages d'ici, comment peut-il les savoir assez pour gouverner?

R. Avant que de venir à la Chine, il a déja gouverné une maison des plus considérables de sa Province. Ainsi il est au fait de gouverner une maison: & comme il a de la prudence, lorsqu'il s'agit de quelque chose qui peut avoir rapport aux mœurs & aux usages de ce pays, avant que d'agir, il consulte sur ce qui convient.

D. Mais pour les affaires du dedans (c'est-à-dire ce qui a rapport au Palais) ce sera apparemment toi qui les feras.

R. Le nouveau *Tang kia* m'a chargé de continuer à régler ce qui regarde le de-

dans, & c'eſt en conſéquence que de concert avec lui, j'ai arrangé tout ce qui regardoit la préſentation des deux nouveaux à V. M.

D. Eſt-ce toi qui n'a pas voulu continuer d'être *Tang kia*, ou bien eſt-ce qu'on n'a pas voulu que tu continuaſſe?

R. C'eſt l'un & l'autre. Je ſuis ſouvent appellé au Palais, & l'emploi de *Tang kia* exige de l'aſſiduité & emporte du temps, ſi on le veut bien faire. Vu mon peu de ſanté, je ne puis m'appliquer à l'une de ces occupations ſans négliger l'autre. Comme ce qui regarde le Palais doit paſſer avant tout, mes obligations de *Tang kia* en ſouffroient: ainſi il convenoit de mettre à ma place, quelqu'un qui

pût bien s'acquitter de cet emploi.

D. Il est vrai que tu as toujours eu une santé foible, & que tu as fait de grandes maladies : mais ce n'étoit que de fatigue, & actuellement tu parois te bien porter.

R. Si j'ai été guéri de mes maladies, c'est un bienfait de V. M. qui a eu la bonté de m'envoyer son premier Médecin. Depuis quelque tems que je parois souvent en présence de V. M. comment pourrois-je être malade ?

D. Vous autres Européens usez-vous du vin d'ici ? un usage modéré peut contribuer à fortifier.

R. Dans mon voyage de Canton ici, on m'en a fait goûter de différentes especes,

que j'ai trouvé agréables au goût : mais comme nous avons tous éprouvé que notre estomach Européen ne s'y faisoit point, nous n'en usons pas dans notre Eglise.

D. Vous faites donc venir du vin d'Europe ?

R. Nous en faisons venir de Canton, dont nous usons à table certains jours de fête.

D. Et les jours ordinaires qu'est-ce que vous buvez ?

R. Nous buvons du vin que nous faisons faire ici.

D. De quoi faites-vous ce vin.

R. Nous le faisons de raisins. C'est de raisins que sont faits tous les vins d'Europe.

D. Le vin de raisins est donc meilleur pour la santé que le vin d'ici qui est fait de grains ?

R. Le vin de raisins, pour une personne qui n'y seroit pas accoutumée, ne seroit peut-être pas aussi sain qu'il l'est pour nous : mais comme en Europe on use dans tous les repas d'un peu de vin de raisins, & que notre estomac y a été accoutumé de bonne heure, quelque disgracieux que soit au goût le vin que nous faisons ici, nous nous trouvons bien d'un *Tchong tse* (petit gobelet à boire les liqueurs) qu'on nous donne à chacun à table, & que nous buvons, après y avoir mêlé une quantité d'eau plus ou moins grande, suivant que chacun le souhaite.

D. Quoi! vous mêlez de l'eau avec votre vin?

R. La nature des vins d'Eu-

rope, est différente de celle des vins d'ici : le vin d'ici doit se boire chaud, & ne seroit pas potable si on y mettoit de l'eau : au lieu que le vin d'Europe se boit froid, & dans le Royaume d'où je suis, on est dans l'usage de le boire avec de l'eau, que chacun avant que de le boire, y met plus ou moins selon son gré.

L'Empereur me fit encore un grand nombre de questions dans le goût des précédentes, sur nos repas, nos jeûnes, nos prieres, nos occupations à la maison lorsque nous n'allions pas au Palais & sur toute notre maniere de vivre. Je lui détaillai comment nous faisions la priere; nous prenions ensem-

ble nos repas à des heures réglées & au ſignal qu'on nous en donnoit. Il s'informa ce que c'étoit que l'heure d'oraiſon que nous faiſions le matin ; comment nous faiſions l'examen de conſcience avant le dîner & avant que de nous coucher ; comment nous prions avant & après le repas ; quel étoit l'objet de nos prieres vocales...... Mais, me dit alors S. M. pour tous ces différens exercices que vos regles vous preſcrivent à certains tems déterminés, comment faites-vous donc lorſque vous êtes ſupérieur, ou que vous êtes au Palais ? vous êtes alors obligé de les omettre.

R. Le matin, nous nous acquittons à l'ordinaire de nos

devoirs de réligion ; &, s'il est néceſſaire, nous nous levons aſſez matin pour avoir, avant que de ſortir, le tems d'y ſatisfaire. Lorſque pendant la journée, dans l'endroit où nous ſommes occupés, nous pouvons nous mettre un peu à l'écart pour nous recueillir, nous le faiſons : ſi nous ne le pouvons pas, nous penſons que Dieu qui eſt par-tout, eſt témoin de ce que nous faiſons ; nous le prions de nous aider, & nous redoublons nos efforts pour réuſſir ; perſuadés que c'eſt lui plaire que de nous acquitter avec ſoin & de notre mieux des devoirs de notre emploi. En penſant ainſi à notre Dieu, nous ſuppléons aux prieres que nous ne pouvons faire

alors : & d'ailleurs nous y suppléons encore le soir lorsque nous sommes de retour à la Maison....

Ce détail, sur lequel nos prétendus esprits forts badineroient sans doute, pour ne rien dire de plus, étoit du goût de S. M. La multitude des questions qu'elle me faisoit sur ces différens objets, & l'air ouvert avec lequel elle parloit, faisoit voir qu'elle prenoit plaisir à entendre mes réponses.

Après le récit de ces entretiens, je vais vous informer de ce qui se passa à *yven ming yven* où l'Empereur avec toute sa suite étoit allé demeurer.

Pendant tout le cours de l'année, l'Empereur ne de-

meure à Pékin qu'environ trois mois. Il s'y rend ordinairement quelque tems avant le solstice d'hyver, qui doit toujours se trouver dans la 11e. lune de l'année chinoise. L'équinoxe du printems est toujours dans la seconde lune de l'année suivante. Le premier degré de *pisces* se trouve dans la premiere lune, & avant le quinze de cette lune l'Empereur avec toute sa suite va demeurer à sa maison de plaisance de *yven ming yven*, qui est située, Nord ouest, à deux lieues de Pékin. Pendant ces trois mois de l'année que l'Empereur passe à Pékin, il y est occupé à une multitude de cérémonies qui y exigent sa présence. Tout le reste de l'année, excepté

le tems qu'il eſt à la chaſſe en Tartarie, il le paſſe à *yven ming yven*, d'où il ſe rend à Pékin toutes les fois que quelque cérémonie l'y appelle ; la cérémonie finie, il retourne auſſi-tôt à *yven ming yven.* C'eſt cette maiſon de plaiſance dont le F. Attiret envoya autrefois en France une deſcription exacte & détaillée qu'on a lue avec plaiſir dans le vingt-ſeptieme tome des *Lettres édifiantes*, & à laquelle on pourroit ajouter actuellement les embelliſſemens qu'on a fait aux anciens Palais, & grand nombre d'autres Palais, tous plus magnifiques les uns que les autres, que S. M. y a fait conſtruire, & dont elle a agrandi l'enceinte qui aujour-

d'hui n'a pas moins de deux lieues de circuit.

On peut dire de cette maison de plaisance, que c'est un bourg, ou plutôt un amas de bourgs entre lesquels elle est située, & qui contient plus d'un million d'ames. Elle a différens noms. La partie de ce bourg, dans laquelle notre Maison françoise a une petite résidence, pour y loger ceux des nôtres qui sont occupés à travailler dans le Palais de S. M. se nomme *Hai tien.* La maison de plaisance de l'Empereur se nomme *yven ming yven* (jardin d'une clarté parfaite.) La maison de plaisance de l'Impératrice mere, tout proche celle de S. M., s'appelle *Tchang tchun yven*, (jardin

où regne un agréable printems.) Une autre maison de plaisance peu éloignée de celle-ci se nomme *ouan cheou chan*, (montagne de longue vie.) Une autre à quelque distance de là a nom, *tsing ming yven*, (jardin d'une brillante tranquillité.) Au milieu de la maison de plaisance de l'Empereur est une montagne appellée *yu tsiven chan*, (montagne d'une précieuse source.) Effectivement cette source fournit de l'eau à toutes les maisons de plaisance dont je viens de parler, & cette eau forme ensuite un canal jusqu'à Pékin. Mais depuis que l'Empereur regnant a fait couvrir toute cette montagne de magnifiques édifices, cette

ſource, quoiqu'encore abondante, ne fournit pas la moitié de l'eau qu'elle fourniſſoit auparavant.

Dans cette maiſon de plaiſance, à l'entrée des jardins eſt placé le *Tou y Koan*, qui eſt le lieu où travaillent les Peintres Chinois & Européens; les Horlogers Européens qui y ſont occupés à faire des automates ou différentes autres machines, & des Ouvriers en pierres précieuſes & en yvoire. Outre ce laboratoire intérieur où l'Empereur va de tems en tems voir les différens ouvrages qu'on y fait, il y a autour du Palais un grand nombre de laboratoires de toutes eſpeces, où beaucoup d'Ouvriers ſont continuelle-

ment occupés à toute ſorte d'ouvrages pour l'ornement des Palais de S. M.

Le 8 Février, 17 de la premiere lune, étoit le jour auquel rentroient au *jou y Koan* les divers Artiſtes qui y travaillent. Le F. Panſi s'y rendit, & par ordre de l'Empereur, il fut conduit dans un de ſes Palais pour y retoucher le portrait du ſecond jeune homme qu'il avoit peint. Le Pere de Ventavon lui ſervit d'Interprete, en attendant que j'y arrivaſſe ; ce que je fis bientôt après par un ordre exprès de S. M. je n'y reſtai pas long-tems. Il fallut retourner à Pékin.

Vers le commencement de la ſeconde lune, l'Empereur devoit aller offrir lui-même

un grand ſacrifice dans le Temple du Ciel. Il y vint donc pour y paſſer en retraite dans ſon *Tchay Kong* les trois jours qui précédoient ce ſacrifice. Pour moi, j'étois depuis quelques jours appellé au Palais, dès que je ſerois libre. C'étoit pour y diriger les épreuves des planches des victoires qui, par ordre de l'Empereur, avoient été gravées en France. Long-tems auparavant, S. M. avoit fait faire de tout ſon Empire & des pays contigus de nouvelles cartes & de différentes grandeurs ; d'un pouce entre chaque degré de latitude, de deux pouces & de deux pouces & demi. Je fus chargé de diriger cet ouvrage. Dès qu'il fut fini, S. M. fit gra-

ver en bois deux de ces exemplaires ; & le plus grand, c'eſt-à-dire, celui qui avoit deux pouces & demi de diſtance entre chaque degré de latitude, elle ordonna qu'il fût gravé en cuivre. Les Chinois gravent en bois très-délicatement, & ſur cette eſpece de gravure ils n'avoient pas beſoin de conſulter les Européens : mais par rapport à la gravure en cuivre ; quoiqu'autrefois il y eut eu ici des Européens qui euſſent exercé & enſeigné cette eſpece de gravure & la maniere de l'imprimer ; quoiqu'on eut dans ce tems-là gravé en cuivre & imprimé la carte générale que nos anciens Miſſionnaires avoient faite de tout l'Empire ; néanmoins comme on n'avoit de-

puis fait aucun usage de cette espece de gravure, on ne put trouver aucun Chinois qui en fût tant soit peu au fait, ni même aucun Européen. On me pressa donc vivement d'en prendre la direction. J'eus beau protester que je n'y entendois absolument rien : il fallut enfin consentir à communiquer, tant de vive voix que par écrit, ce que je trouverois sur ce sujet dans nos livres qui en traitent.

L'exemplaire qu'il s'agissoit de graver contenoit 104 planches, dont chacune devoit avoir deux pieds deux pouces en largeur, & comme chaque carte comprenoit cinq degrés de latitude, cela donnoit pour la hauteur de

chacune douze pouces & demi, c'est-à-dire, un pied, deux pouces & demi, mesure chinoise. On choisit ce qu'il y avoit de plus habiles Graveurs pour graver ces 104 planches. J'aurois souhaité qu'on ne leur donnât que l'épaisseur qu'on leur donne ordinairement en Europe, afin qu'elles pussent prêter un peu lorsqu'on les imprime : mais ils voulurent, disoient-ils, faire un ouvrage solide, & l'on y employa bien cinq ou six fois autant de cuivre qu'on y en auroit employé en Europe. Au reste, elles étoient très-nettement gravées. Pour pouvoir les imprimer, je donnai le modele de la presse dont nous nous servons, la maniere de faire

le vernis, de préparer le papier & de tout ce qui eſt néceſſaire pour opérer. Après pluſieurs eſſais & quelque tems d'exercice, on parvint à en imprimer un exemplaire, c'eſt-à-dire, 104 feuilles qu'on préſenta à S. M. qui fut ſatisfaite, & donna ordre d'en tirer 100 exemplaires, c'eſt-à-dire, dix mille quarante feuilles.

Ce fut tandis qu'on étoit occupé à tirer ces exemplaires que Meſſieurs du Conſeil françois de Canton m'adreſſerent un mémoire dans lequel M. Cochin expoſoit les difficultés qu'on auroit à imprimer ici les planches des victoires, tant à cauſe de la délicateſſe de la gravure, que pour les autres raiſons qu'il

détailloit. En conséquence, il proposoit d'en tirer en France un nombre d'exemplaires plus grand que celui que l'Empereur avoit demandé : qu'ensuite avec les planches & les estampes qu'on auroit tirées, on enverroit ici du papier d'Europe, les matériaux nécessaires pour la composition du vernis, & un mémoire détaillé de tout ce qui est nécessaire pour réussir dans l'impression de ces gravures. Sur le champ je traduisis en Chinois ce mémoire, & le portai au Palais de *yven ming yven*, pour le faire parvenir à S. M. qui étoit arrivée de Tartarie, où, suivant sa coutume, elle avoit été jouir du plaisir de la chasse. Mais, comme je m'y étois

bien attendu, les Mandarins & les Eunuques ne jugerent point à propos de présenter le mémoire & le placet que j'y avois joint. Ils me dirent qu'il falloit que j'écrivisse à Messieurs de Canton, de s'adresser au *Tsong tou* ou au Directeur des Douanes, parce que l'un & l'autre ayant reçu de l'Empereur la commission de ces gravures, il n'y avoit qu'eux qui pussent proposer à S. M. les raisons de M. Cochin. Et effectivement les François, sans attendre ma réponse, s'y étoient adressés. C'est ce qui fit que le Tribunal des Ministres nous appella, le P. Amiot & moi, pour traduire les dépêches arrivées de Canton. La réponse de l'Empereur fut

qu'on imprimât deux cens exemplaires de chacune de ces gravures, & qu'à mesure qu'elles seroient imprimées, on les envoyât promptement ici avec les planches; qu'il n'étoit pas besoin d'envoyer d'Europe, ni du papier, ni les ingrédiens dont est composé le vernis; & ordre à nous de traduire en notre langue ces intentions de l'Empereur.

Cette réponse de l'Empereur, avec la traduction que nous en avions faite, détaillée suivant ce qu'on nous avoit dit dans le Tribunal des Ministres, partirent aussi-tôt pour Canton par un courier extraordinaire, qui arriva en douze jours à Canton. Deux ans après, c'est-à-dire,

au commencement de Décembre 1772 arriverent ici ſept de ces planches avec le nombre d'eſtampes demandé par S. M. qui les ayant vues, & en ayant été très-ſatisfaite, ordonna de tirer ici des épreuves de ces ſept planches. Sur le champ on m'envoya ſignifier de la part de S. M. de me rendre au Palais pour y conſulter ſur les moyens qu'il convenoit de prendre pour tâcher de réuſſir dans un ouvrage ſi délicat & ſi difficile. L'impreſſion des cartes avoit eu un heureux ſuccès : mais le burin de cet ouvrage étoit bien groſſier, en comparaiſon de la délicateſſe du burin des ſept planches qu'avoit dirigé un artiſte auſſi habile que Mr. Cochin. Pour pouvoir eſpérer

perer de réussir, il falloit prendre bien d'autres précautions que celles qu'on avoit prises pour imprimer les cartes. Je fis là-dessus un Mémoire dans lequel j'exposois les difficultés qu'il y avoit d'imprimer des gravures aussi délicates que le sont celles des victoires; les précautions qu'il falloit y apporter; qu'autrement on s'exposeroit à les gâter & à les rendre inutiles; que la rigueur du froid qu'il faisoit empêchoit qu'on pût actuellement mettre la main à l'œuvre; qu'il falloit attendre que les froids fussent radoucis: qu'en attendant on prépareroit la nouvelle presse & les autres choses qui devoient être employées. Dès que ce mémoire fut fini, les

Mandarins le firent sur le champ parvenir à S. M. qui consentit que tout ce qui y étoit contenu, fût exécuté. L'Empereur, aussi-tôt après la cérémonie du sacrifice, étant retourné à *Yven ming yven*, j'y retournai aussi à sa suite.

Les quatre Eunuques que l'Empereur avoit nommés pour apprendre l'usage de la Machine pneumatique, avoient déja un peu appris la maniere de la faire jouer. Les trois Missionnaires qui travaillent à l'horlogerie; le P. Archange, Carme déchaussé, Missionnaire de la S. C. le Pere Ventavon, Jésuite & le P. Mericour, aussi Jésuite, avoient étalé toutes les différentes pieces de cette

Machine. Les Eunuques qui m'attendoient avec quelques autres qu'ils avoient amenés pour les aider, me dirent que l'Empereur étant fort empressé de voir les différentes expériences, viendroit le 10 Mars au *Jou y Koan.* Je m'y rendis ce jour-là de bon matin, & je fis faire aux Eunuques des expériences sur la compression, la dilatation & les autres propriétés de l'air. S. M. y vint l'après midi, & me demanda l'explication de chacune. Elle voulut savoir le jeu intérieur de la Machine. Je tâchai de le lui expliquer par le moyen des planches que j'avois fait dessiner pour représenter toutes les pieces qu'on ne peut voir que la Machine ne soit démontée.

Elle ordonna de préparer encore le lendemain des expériences & de garder le même ordre que j'avois gardé dans l'écrit que je lui avois présenté. Dès que l'Empereur fut de retour dans son appartement, il envoya ordre aux Eunuques de lui apporter la Machine pneumatique, & leur fit répéter toutes les expériences qu'on lui avoit faites au *Jou y koan.*

Le lendemain onze Mars, lorsque j'arrivai au *Jou y koan*, les Eunuques me raconterent ce qui s'étoit passé la veille dans l'appartement de l'Empereur, & me parlerent de plusieurs questions que S. M. leur avoit faites à ce sujet, auxquelles ils n'a-

voient pas été en état de ré-
pondre. Comme S. M. avoit
donné ordre de préparer de
nouvelles expériences, je ju-
geai à propos, pour bien des
raisons, de leur faire démon-
ter la Machine; après quoi
l'ayant fait remonter & l'ayant
essayée, je vis qu'elle étoit
en bon état. Effectivement,
lorsque S. M. vint l'après
midi, je lui expliquai le jeu
des différentes soupapes, des
pistons, des robinets, &c. Et
elle comprit bientôt com-
ment en élévant le piston,
la soupape supérieure pressoit
contre le piston, & empêchoit
l'air extérieur d'entrer dans
le corps de la pompe: au con-
traire l'air qui étoit dans le
récipient & se dilatant pour
en sortir, faisoit ouvrir la

soupape inférieure & se dilatoit dans le vuide que l'élévation du piston causoit dans le corps de la pompe : de même comment en abaissant le piston, la soupape supérieure se soulevoit pour laisser sortir l'air qui du récipient étoit entré dans le corps de la pompe, & au contraire la soupape inférieure empêchoit que l'air ne pût rentrer dans le récipient. Après que l'Empereur se fut informé de l'usage de toutes les pieces dont la Machine est composée, il demanda si on pouvoit la mettre en état de faire des expériences. Je répondis qu'il n'y avoit qu'à placer la pompe que j'avois fait détacher, uniquement pour que S. M. en pût voir

tout l'intérieur : que néanmoins il y avoit quelques précautions à prendre, qui ne laisseroient pas d'emporter quelque temps. N'importe, dit S. M. j'attendrai ; & tandis qu'on mettoit la main à l'œuvre, elle se promena dans la salle, s'amusant à voir peindre, & faisant, à son ordinaire, mille questions.

Dès que la Machine fut en état, on commença les expériences. Dans l'écrit que j'avois présenté à l'Empereur j'expliquai vingt-une expériences que j'avois choisies dans le grand nombre qu'on peut faire avec la Machine pneumatique. Les six premieres étoient pour prouver la pression de l'air : nous les fîmes toutes les unes après les

autres; & dès que S. M. avoit entendu l'explication des premieres, elle s'amusoit à expliquer les suivantes. J'avois apporté dans la salle un Barometre & un Termometre. l'Empereur me fit plusieurs demandes sur la maniere dont le poids de l'air soutient le vif argent dans le Barometre, fait élever l'eau dans les pompes aspirantes, & sur les causes du changement du poids de l'air, qu'on connoît dans le Barometre par les différentes hauteurs de la colomne du mercure. Je donnai les raisons qu'on donne ordinairement de ce changement; j'avouai pourtant que quoique l'expérience prouvât ce changement du poids de l'air suivant le beau & le

mauvais temps qu'il devoit faire, les raisons qu'on en donnoit n'étoient pas satisfaisantes. Nous vînmes ensuite aux expériences qui prouvent l'élasticité & la dilatation de l'air. Cette suite d'expériences plut beaucoup à l'Empereur, qui, après une très-longue séance pendant laquelle il fut toujours débout, tout proche de la Machine, retourna dans son appartement, & donna ordre qu'on y portât la Machine.

J'avois donné à cette Machine le nom de *Nien ki tung*, qui signifie mot à mot, pompe à faire des expériences sur l'air. Mais le lendemain, lorsque j'arrivai au *Jou y koan*, j'y trouvai un ordre par lequel S. M. changeoit le nom

que j'avois donné en celui de *Heou ky tung*. L'Empereur jugea que le caractere de *Heou* qu'il substituoit à celui de *Nien* que j'avois employé, étoit plus noble, étant consacré par les anciens livres classiques, à exprimer tant les observations célestes que les autres observations pour déterminer les différens ouvrages de l'Agriculture suivant la différence des saisons. Ainsi actuellement la Machine pneumatique a en Chinois un nom sûr, puisque c'est S. M. elle-même qui l'a donné.

L'Empereur avoit fait la grace aux Reines & aux autres Dames de sa Cour de leur faire voir les expériences. Il fallut encore les recommencer, parce que S. M.

continuoit d'y prendre plaisir, m'en faisant toujours donner l'explication en détail. Enfin m'ayant demandé s'il y avoit encore d'autres expériences à faire, je lui répondis qu'on en pouvoit faire beaucoup d'autres ; mais que pour ne pas abuser de la patience de S. M. j'avois choisi celles que j'avois cru devoir lui faire plus de plaisir, & que les autres s'expliqueroient par les mêmes principes par lesquels on avoit expliqué celles qui avoient été faites. Sur quoi l'Empereur fit encore porter la Machine dans son appartement, & ensuite dans un des Palais Européens, pour l'y conserver avec quantité de curiosités d'Europe qui y sont ressem-

blées. Le lendemain, S. M. pour témoigner ſa ſatisfaction de cette Machine pneumatique qui étoit la premiere qu'elle avoit vue, donna encore trois grandes pieces de ſoie pour le P. Mericour & le F. Panſi, ſous le nom deſquels elle avoit été préſentée; à chacun une, & la troiſieme pour moi.

Je m'apperçois, Monſieur, que je ne vous ai encore rien dit ſur les repas de l'Empereur, dont je vous ai promis dans ma premiere lettre que je vous parlerois. S. M. mange toujours ſeule, & perſonne n'aſſiſte jamais à ſes repas que les Eunuques qui l'y ſervent. L'heure de ſon dîner eſt réglée à huit heures du matin & celle de ſon ſou-

per à deux heures après midi. Hors de ces deux repas, elle ne prend jamais rien pendant la journée ; sinon quelques boissons dont elle fait usage, & vers le soir quelque leger rafraîchissement. Elle n'avoit jamais usé de vin ni d'autre liqueur qui puisse enivrer. Mais depuis quelques années, du conseil des Médecins, Elle use d'une espece de vin très-vieux, ou plutôt de bierre, comme sont tous les vins chinois, dont Elle prend chaud un verre vers le midi & un autre vers le soir. Sa boisson ordinaire pendant ses repas consiste en thé, ou simplement infusé avec de l'eau commune, ou bien mêlangé avec du lait, ou composé de différentes especes de thé,

pilées enſemble, fermentées & préparées de différentes façons. Ces boiſſons de thé préparé ſont la plupart très-agréables au goût, & pluſieurs ſont nourriſſantes, ſans charger l'eſtomac.

Malgré la quantité & la magnificence des mets qui ſont ſervis à S. M. Elle n'emploie jamais plus d'un quart d'heure à chacun de ſes repas. C'eſt ce que j'ai eu de la peine à croire, ſi je n'en avois moi-même été témoin une infinité de fois, que j'ai été dans l'anti-chambre de l'appartement où elle faiſoit ſes repas, ou dans d'autres endroits où j'étois à portée de voir entrer & ſortir tout ce qui lui étoit ſervi. Les mets qui doivent ſe manger

chauds sont dans des vases d'or ou d'argent, de telle construction qu'ils servent en même tems de plats & de réchauds. Ces vases ont à peu-près la forme de nos grandes écuelles d'argent, avec deux anneaux mobiles placés & tenant lieu de ce que nous appellons les oreilles de l'écuelle. Le fond de ces écuelles est double, & au fond supérieur est soudé un tuyau d'environ deux pouces de diametre, & plus élevé d'un pouce que les bords du vase. C'est par ce tuyau qu'on introduit entre les deux fonds du charbon allumé à qui ce tuyau sert de soupirail. Le tout a un couvercle proportionné par où passe le tuyau, & les mets s'y conservent

chauds pendant un tems considérable : de sorte que lorsque S. M. se promene dans ses Palais ou dans ses jardins, Elle prend ses repas dans l'endroit où Elle se trouve, quand l'heure du repas est venue. Tous les différens mets qui lui doivent être servis, sont portés par des Eunuques dans de grandes boëtes de vernis dont quelques-unes sont à différens étages. Par-là ils n'ont rien à craindre du vent, de la pluie, ni des autres injures du tems.

Les Grands du Palais n'emploient non plus qu'un quart d'heure à chaque repas. Les mets, lorsqu'on les sert à table, sont déja tout découpés en petits morceaux. On n'est pas ici dans l'usage de

servir plusieurs services ni du dessert. Les fruits, pâtisseries & autres mets de dessert se mangent ou le soir avant que de se coucher, ou quelquefois pendant la journée par maniere de rafraîchissement. On n'use jamais de vin dans les repas qu'on fait au Palais. Ceux à qui il est nécessaire en prennent le soir, lorsqu'ils sont sortis du Palais, & qu'il n'y a plus d'apparence qu'ils paroîtront encore ce jour-là en présence de l'Empereur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MICHEL BENOIST, Jésuite.

A Pékin, le 4. Nov. 1773.



LETTRE DU P. ROUBAUD,

Missionnaire chez les Abnakis.

De St. François, le 21. Octobre 1757.

JE partis le douzieme de Juillet de St. François, principal village de la Mission Abnakise, pour me rendre à Montreal. Le motif de mon voyage étoit uniquement de conduire à M. le Marquis de Vaudreuil une députation de vingt Abnakis destinés à accompagner le P. Virot qui est allé essayer de fonder une

nouvelle Mission chez les Loups *d'Oyo*, ou de la belle riviere. La part que je puis avoir dans cette glorieuse entreprise, les événemens qui l'ont occasionnée, les difficultés qu'il a fallu surmonter pourront fournir dans la suite une matiere intéressante pour une nouvelle Lettre. Mais il faut attendre que les bénédictions répandues aient couronné les efforts que nous avons faits pour porter les lumieres de la Foi chez des peuples qui paroissent si disposés à les recevoir.

Arrivé à Montréal, distant de ma Mission d'une journée & demie, je me comptois au terme de mon voyage : la Providence en ordonna autrement. On méditoit une

expédition contre les ennemis, & ſur les diſpoſitions des Nations ſauvages, on s'attendoit au plus grand ſuccès. Les Abnakis devoient être de la partie, & comme tous les Sauvages chrétiens ſont accompagnés de leurs Miſſionnaires qui s'empreſſent de leur fournir les ſecours propres de leur miniſtere ; les Abnakis pouvoient être ſûrs que je ne les abandonnerois pas dans une circonſtance auſſi critique. Je me diſpoſai donc au départ ; mes équipages furent bientôt prêts ; une Chapelle, les ſaintes Huiles, ce fut tout, me confiant pour le reſte à la Providence qui ne m'a jamais manqué. Je m'embarquai deux jours après ſur le

grand fleuve de S. Laurent, de compagnie avec deux Messieurs de St. Sulpice. L'un étoit M. Picquet, Missionnaire des Iroquois de la Galette, & le second M. Mathavet, Missionnaire des Nipistingues, du lac des deux Montagnes. Mes Abnakis étoient campés à Saint-Jean, un des forts de la Colonie, éloigné d'une journée de chemin de Montréal. Mon arrivée les surprit, ils n'étoient pas prévenus. A peine m'eurent-ils apperçu, qu'ils firent retentir du bruit de mon arrivée les bois & les montagnes voisines; il n'y eut pas jusques aux enfans, (car chez les Sauvages, on est Soldat dès qu'on peut porter le fusil.) Les enfans eux-mêmes me

donnerent des marques de leur satisfaction. *Nemittangoustena, Nemittangoustena*, s'écrierent-ils dans leur langue? *Ourionni eri namihoureg.* C'est-à-dire, notre Pere, notre Pere, que nous te sommes obligés de ce que tu nous procure le plaisir de te voir. Je les remerciai en peu de mots de la bonne volonté qu'ils me témoignoient. Je ne tardai pas à m'acquitter auprès d'eux des devoirs de mon ministere. A peine eus-je fait dresser ma tente, que je me hâtai de les rejoindre. Je les conduisis au pied d'une grande Croix placée sur le bord de la riviere. Je leur fis à haute voix la priere du soir. Je la terminai par une courte exhortation, où je tâchai de

leur retracer les obligations d'un Guerrier que la Religion conduit dans les combats. Je les congédiai après leur avoir annoncé la Messe pour le lendemain. Je comptois que ce seroit le jour de notre départ : le mauvais tems trompa nos espérances. Nous fûmes obligés de camper encore ce jour-là qui fut employé à faire les dispositions propres à assurer notre marche.

Sur le soir la libéralité d'un Officier nous procura un de ces spectacles militaires sauvages, que bien des personnes admirent, comme étant capables de faire naître dans les cœurs des plus lâches, cette ardeur martiale, qui fait les véritables guerriers ;

pour moi, je n'y ai jamais apperçu, qu'une farce comique, capable de faire éclater de rire quiconque ne seroit pas sur ses gardes. Je parle d'un festin de guerre. Figurez-vous, une grande assemblée de Sauvages parés de tous les ornemens les plus capables de défigurer une phisionomie à des yeux Européens. Le vermillon, le blanc, le verd, le jaune, le noir fait avec de la suie ou de la raclure des marmites, un seul visage sauvage réunit toutes ces différentes couleurs méthodiquement appliquées, à l'aide d'un peu de suif, qui sert de pommade. Voilà le fard, qui se met en œuvre dans ces occasions d'appareil, pour embellir

bellir non-seulement le visage, mais encore la tête, presque tout-à-fait rasée, à un petit flocon de cheveux près, réservé sur le sommet pour y attacher des plumes d'oiseaux ou quelques branches de porcelaine, ou quelqu'autre semblable colifichet. Chaque partie de la tête a ses ornemens marqués : le nez a son pendant. Il y en a aussi pour les oreilles, qui fendues dès le bas âge, & tellement allongées par les poids dont elles ont été surchargées, viennent flotter & battre sur les épaules. Le reste de l'équipement répond à cette bizarre décoration. Une chemise barbouillée de vermillon, des colliers de porcelaine, des bracelets d'ar-

gent, un grand couteau ſuſpendu ſur la poitrine, une ceinture de couleurs variées, mais toujours burleſquement aſſorties, des ſouliers de peaux d'orignal, voilà quel eſt l'accoûtrement ſauvage. Les Chefs & les Capitaines ne ſont diſtingués, ceux-ci, que par le hauſſe-col, & ceux-là, que par un médaillon qui repréſente d'un côté le portrait du Roi, & au revers Mars & Bellone qui ſe donnent la main, avec cette deviſe, *virtus & honos*.

Figurez-vous donc une aſſemblée de gens ainſi parés, & rangés en haie. Au milieu ſont placées de grandes chaudieres remplies de viandes cuites & coupées par morceaux, pour être plus à por-

tée d'être distribuées aux spectateurs. Après un respectueux silence, qui annonce la majesté de l'assemblée, quelques Capitaines députés par les différentes nations qui assistent à la fête, se mettent à chanter successivement. Vous vous persuaderez sans peine ce que peut être cette musique sauvage, en comparaison de la délicatesse & du goût de l'Européenne. Ce sont des sons formés, je dirai presqu'au hasard, & qui quelquefois ne ressemblent pas mal à des cris & des hurlemens de loups. Ce n'est pas là l'ouverture de la séance, ce n'en est que l'annonce & le prélude, pour inviter les Sauvages dispersés à se porter au rendez-vous général.

L'assemblée une fois formée, l'Orateur de la Nation prend la parole, & harangue solemnellement les conviés. C'est l'acte le plus raisonnable de la cérémonie. Le panégyrique du Roi, l'éloge de la Nation Françoise, les raisons qui prouvent la légitimité de la guerre, les motifs de gloire & de religion, tous propres à inviter les jeunes gens à marcher avec joie au combat : voilà le fond de ces sortes de discours qui, pour l'ordinaire, ne se ressentent point de la barbarie sauvage ; j'en ai entendu plus d'une fois qui n'auroient pas été désavoués par nos plus beaux esprits de France. Une éloquence puisée toute dans la nature n'y faisoit pas re-

gretter le secours de l'art.

La harangue finie, on procede à la nomination des Capitaines qui doivent commander dans le parti. Dès que quelqu'un est nommé, il se leve de sa place & vient se saisir de la tête d'un des animaux qui doivent faire le fond du festin. Il l'éleve assez haut pour être apperçue de toute l'assemblée, en criant; *voilà la tête de l'ennemi.* Des cris de joie & d'applaudissemens s'élevent alors de toutes parts & annoncent la satisfaction de l'assemblée. Le Capitaine, toujours la tête de l'animal en main, parcourt tous les rangs, en chantant sa chanson de guerre, dans laquelle il s'épuise en fanfaronnades, en défis in-

ſultans pour l'ennemi, & en éloges outrés qu'il ſe prodigue. A les entendre ſe prôner dans ces momens d'un enthouſiaſme militaire, ce ſont tous des Héros à tout emporter, à tout écraſer, à tout vaincre. A meſure qu'il paſſe en revue devant les Sauvages, ceux-ci répondent à ces chants par des cris ſourds, entrecoupés & tirés du fond de l'eſtomac, & accompagnés de mouvemens de corps ſi plaiſans, qu'il faut y être faits pour les voir de ſens froid. Dans le cours de la chanſon, il a ſoin d'inſérer de tems en tems quelque plaiſanterie groteſque. Il s'arrête alors comme pour s'applaudir, ou plutôt pour recevoir les applaudiſ-

ſemens ſauvages que mille cris confus font retentir à ſes oreilles. Il prolonge ſa promenade guerriere, auſſi longtems que le jeu lui plaît, ceſſe-t-il de lui plaire ? il la termine en jettant avec dédain la tête qu'il avoit entre les mains pour déſigner par ce mépris affecté, que c'eſt une viande de toute autre eſpece qu'il lui faut pour contenter ſon appétit militaire. Il vient enſuite reprendre ſa place, où il n'eſt pas plutôt aſſis, qu'on lui coëffe quelquefois la tête d'une marmite de cendres chaudes : mais ce ſont là de ces traits d'amitié, de ces marques de tendreſſe qui ne ſe ſouffrent que de la part d'un ami bien déclaré & bien reconnu ; une pareille fami-

liarité dans un homme ordinaire feroit cenfée une infulte. A ce premier Guerrier en fuccedent d'autres qui font traîner en longueur la féance, fur-tout quand il s'agit de former de gros partis, parce que c'eft dans ces fortes de cérémonies que fe font les enrollemens. Enfin la fête s'acheve par la diftribution & la confommation des viandes.

Tel fut le feftin militaire donné à nos Sauvages, & le cérémonial qui s'y obferva. Les Algonkins, les Abnakis, les Nipiftingues & les Amenecis étoient de cette fête. Cependant des foins plus férieux demandoient ailleurs notre préfence ; il fe faifoit tard, nous nous levâmes, &

chaque Missionnaire suivi de ses Néophites alla mettre fin à la journée par les prieres accoutumées. Une partie de la nuit fut employée à faire les dernieres dispositions pour le départ fixé au lendemain. Le tems pour cette fois nous favorisa. Nous nous embarquâmes après avoir mis notre voyage sous la protection spéciale du Seigneur, par une Messe chantée solemnellement avec plus de méthode & de dévotion qu'on ne sauroit se l'imaginer, les Sauvages se surpassant toujours dans ce spectacle de religion. L'ennui de la marche me fut adouci par l'avantage que j'eus chaque jour de célébrer le saint sacrifice de la Messe, tantôt sur quelques

isles, tantôt sur les rivages des rivieres, mais toujours dans un endroit assez découvert pour favoriser la dévotion de notre petite armée. Ce n'étoit pas une legere consolation pour des Ministres du Seigneur d'entendre chanter ses louanges en autant de langues différentes qu'ils étoient de peuples assemblés. Tous les jours chaque nation se choisissoit un endroit commode où elle campoit séparement. Les exercices de Religion s'y pratiquoient aussi réguliérement que dans leurs villages; de sorte que la consolation des Missionnaires auroit été complette, si tous les jours de cette campagne eussent été aussi innocens que le furent les jours de notre marche.

Nous traversâmes le lac Champlain, où la dextérité des Sauvages à pêcher nous fournit un spectacle fort amusant. Placés sur le devant du Canot, debout & la lance à la main, ils dardoient avec une adresse merveilleuse, & amenoient de gros esturgeons, sans que leurs petites nacelles que le moindre mouvement irregulier pouvoit faire tourner, parussent pencher le moins du monde, ni à droite, ni à gauche, il n'étoit pas nécessaire pour favoriser une pêche si utile qu'on suspendit la marche. Le seul pêcheur cessoit de nager, mais en récompense, il étoit chargé de pourvoir à la subsistance de tous les autres, & il y réussissoit. Enfin après

ſix jours de route, nous nous rendîmes au fort *Vaudreuil*, autrement nommé *Carillon*, où l'on avoit aſſigné le rendez-vous général de nos troupes. A peine commença-t-on à diſtinguer le ſommet des fortifications, que nos Sauvages ſe rangerent en bataille, chaque nation ſous ſon pavillon. Deux cens Canots placés dans ce bel ordre formoient un ſpectacle que MM. les Officiers françois accourus ſur le rivage, ne jugerent pas indigne de leur curioſité.

Dès que j'eus mis pied à terre, je m'empreſſai d'aller rendre mes devoirs à Mr. le Marquis de Montcalm, que j'avois eu l'honneur de connoître à Paris. Les ſentimens, dont il honore les

Compagnie, m'étoient connus. Il me reçut avec cette affabilité, qui annonçoit la bonté & la générosité de son cœur. Les Abnakis, moins pour se conformer au cérémonial, que pour satisfaire à leurs inclinations & à leurs devoirs, ne tarderent pas à se présenter chez leur Général. Leur Orateur le complimenta briévement comme on l'en avoit prié. *Mon pere*, lui dit-il, *n'appréhende pas ; ce ne sont pas des éloges, que je viens te donner ; je connois ton cœur, il les dédaigne, il te suffit de les mériter. Eh bien, tu me rends service ; car je n'etois pas dans un petit embarras de pouvoir te marquer tout ce que je sens. Je me contente donc de t'assurer, que voici tes en-*

sans tous prêts à partager tes périls, bien sûrs, qu'ils ne tarderont pas à en partager la gloire. La tournure de ce compliment ne paroîtra pas venir d'un sauvage; mais on n'auroit là-dessus aucun doute, si l'on connoissoit le caractere d'esprit de celui qui le prononça.

J'appris chez Mr. de Montcalm la belle défense qu'avoit fait quelques jours auparavant un Officier Canadien, nommé Mr. de Saintout, il avoit été envoyé à la découverte sur le Lac S. Sacrement, lui onzieme, dans un seul Canot d'écorce. En doublant une langue de terre, il fut surpris par deux Berges Angloises, qui cachées en embuscade, l'attaquerent

brusquement. La partie n'étoit pas égale. Une seule décharge faite à propos sur le canot auroit décidé de la victoire ou de la vie des François. M. de Saintout, en homme sage, gagna à la hâte une Isle, que formoit dans le Lac un rocher escarpé. Il fut vivement poursuivi par les ennemis. Mais il suspendit bientôt leur ardeur par une décharge, qu'il fit faire sur eux avec autant de prudence, que de bonheur. Les ennemis déconcertés pour quelques momens, revinrent bientôt à la charge, mais ils furent de nouveau si bien reçus, qu'ils prirent le parti de débarquer sur la grêve, qui étoit à la portée du fusil. Le combat recommença

avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, mais avec un succès toujours égal pour nous. Mr. de Saintout s'appercevant, que les ennemis n'étoient pas d'humeur à venir l'attaquer dans son poste, & qu'il ne pouvoit aller à eux sans risquer de voir son canot couler bas, pensa à la retraite. Il la fit en homme d'esprit, comme il s'étoit défendu en homme de cœur. Il s'embarqua en présence des Anglois, qui n'osant le poursuivre, se contenterent de faire sur lui un feu continuel. Nous eûmes dans cette rencontre trois blessés, mais légerement, dont Mr. de Saintout étoit un, & Mr. de Grosbois, Cadet dans les troupes de la Colonie, tué sur la

place. Les ennemis de leur aveu étoient sortis de leur fort trente-sept ; dix-sept seulement y rentrerent. De pareils coups surprennent en Europe, mais ici la valeur des Canadiens, les a si souvent multipliés, qu'on seroit étonné de ne les voir pas renouvellés plus d'une fois dans le cours d'une Campagne ; la suite de cette lettre en fournira la preuve.

Après avoir pris congé de Mr. de Moncalm, je me rendis au quartier des Abnakis. Je fis avertir l'Orateur d'assembler incessamment ses compatriotes, & de les avertir, que devant aller dans quelques jours à l'attaque du Fort Anglois, j'attendois de leur religion, qu'ils se pré-

pareroient à cette périlleuſe expédition par toutes les démarches propres à en aſſurer le ſuccès devant Dieu : je leur fis ſavoir en même-tems, que ma tente ſeroit ouverte en tout tems & à tout le monde, & que je ſerois toujours prêt, au péril même de ma vie, de leur fournir les ſecours qu'exigeoit mon miniſtere. Mes offres furent acceptées. Une partie me donna la conſolation de les voir s'approcher du Tribunal de la Pénitence. J'en diſpoſai quelques-uns à la reception de l'Auguſte Sacrement de nos Autels. Ce fut le Dimanche ſuivant, vingt-quatrieme de Juillet, qu'ils jouirent de ce bonheur. Je n'oubliai rien pour donner à cette action,

le plus d'éclat qu'il m'étoit possible. Je chantai solemnellement la Messe, pendant laquelle je leur fis la premiere exhortation Abnakise, que j'aie faite dans les formes. Elle roula sur l'obligation où ils étoient de faire honneur à leur religion par leur conduite, en présence de tant de Nations Idolâtres, qui, ou ne la connoissoient pas, ou la blasphémoient ; & qui avoient les yeux attachés sur eux. Les motifs les plus propres à faire impression, je tâchai de les présenter sous des couleurs frappantes, je n'oubliai pas de leur rappeller les périls inséparables de la guerre que leur courage & leur valeur ne servoit qu'à multiplier. Si l'attention de

l'auditeur & un maintien modeste décidoit du fruit d'un discours, j'aurois eu tout lieu de me féliciter de mes foibles efforts. Ces exercices nous menerent bien avant dans la matinée, mais le Sauvage ne compte pas les momens qu'il donne à la Religion, il se montre avec décence & avec avidité dans nos Temples. Les libertés que les François s'y permettent, & l'ennui qu'ils portent peint jusques sur leur front ne sont que trop souvent le sujet de leur scandale. Ce sont là d'heureuses dispositions pour en faire un jour de parfaits Chrétiens.

Voilà les occupations auxquelles je me livrai avec bien du plaisir durant notre séjour

aux environs du fort Vaudreuil. Il ne fut pas long ; le troisieme jour expiré, nous reçûmes l'ordre d'aller rejoindre l'armée françoise, campée à une lieue plus haut, vers le Portage, c'est-à-dire, vers l'endroit où une grande chûte d'eau nous obligeoit de transporter par terre dans le lac St. Sacrement les munitions nécessaires pour le siege. On faisoit les dispositions pour le départ, lorsqu'elles furent arrêtées par un spectacle qui fixa tous les yeux.

On vit paroître au loin dans un des bras de la riviere, une petite flotte de Canots sauvages qui par leurs arrangemens & leurs ornemens annonçoient une victoire. C'é-

toit M. Marin, Officier canadien d'un grand mérite, qui revenoit glorieux & triomphant de l'expédition dont on l'avoit chargé. A la tête d'un corps d'environ deux cens Sauvages, il avoit été détaché pour aller en parti vers le Fort Lydis ; il avoit eu le courage avec un petit camp volant d'en attaquer les retranchemens avancés & le bonheur d'en enlever un principal quartier. Les Sauvages n'eurent que le tems d'emporter trente-cinq chevelures de deux cens hommes qu'ils tuerent, ſans que leur victoire fût enſanglantée d'une ſeule goutte de leur ſang & leur coutât un ſeul homme. L'ennemi, au nombre de trois mille hommes,

chercha en vain d'avoir sa révanche, en les poursuivant dans leur retraite, elle fut faite sans la moindre perte. On étoit occupé à compter le nombre des trophées barbares, c'est-à-dire, des chevelures angloises dont les Canots étoient parés, lorsque nous apperçûmes d'un autre côté de la riviere une barque françoise qui nous amenoit cinq Anglois liés & conduits par des *Outaouacs*, dont ils étoient les prisonniers.

La vue de ces malheureux captifs répandit la joie & l'allegresse dans les cœurs des assistans, mais c'étoit dans la plupart une joie féroce & barbare qui se produisit par des cris effroyables & par des démarches bien tristes pour

l'humanité. Un millier de Sauvages tirés des trente-six Nations réunies sous l'étendart françois étoient présens & bordoient le rivage. Dans l'instant, sans qu'il parût qu'ils se fussent concertés, on les vit courir avec la derniere précipitation vers les bois voisins. Je ne savois à quoi devoit aboutir une retraite si brusque & si inopinée. Je fus bientôt au fait. Je vis revenir un moment après ces furieux, armés de bâtons, qui se préparoient à faire à ces infortunés Anglois la plus cruelle des réceptions. Je ne pus retenir mon cœur à la vue de ces cruels préparatifs. Les larmes couloient de mes yeux : ma douleur cependant ne fut point

point oisive. J'allai, sans délibérer, à la rencontre de ces bêtes farouches, dans l'espérance de les adoucir ; mais, hélas! que pouvoit ma foible voix, que pousser quelques sons que le tumulte, la diversité des langues, plus encore la férocité des cœurs rendoient inintelligibles ; du moins les reproches les plus amers ne furent-ils pas épargnés à quelques Abnakis qui se trouverent sur mon chemin ; l'air vif qui animoit mes paroles les amena à des sentimens d'humanité. Confus & honteux, ils se séparerent de la troupe meurtriere, en jettant les cruels instrumens dont ils se disposoient à faire usage. Mais qu'étoit-ce que quelques bras

de moins ſur deux mille déterminés à frapper ſans pitié ? Voyant l'inutilité des mouvemens que je me donnois, je me déterminai à me retirer pour n'être pas témoin de la ſanglante tragédie qui alloit ſe paſſer. Je n'eus pas fait quelques pas, qu'un ſentiment de compaſſion me rappella ſur le rivage d'où je jettai les yeux ſur ces malheureuſes victimes dont on préparoit le ſacrifice. Leur état renouvella ma ſenſibilité. La frayeur qui les avoit ſaiſi leur laiſſoit à peine aſſez de force pour ſe ſoutenir ; leurs viſages conſternés & abattus étoient une vraie image de la mort. C'étoit fait de leur vie, en effet, ils alloient expirer ſous une

grêle de coups, si leur conservation ne fut venue du sein même de la barbarie, & si la sentence de mort n'eût été révoquée par ceux mêmes qui, ce semble, devoient être les premiers à la prononcer. L'Officier françois qui commandoit dans la barque s'étoit apperçu des mouvemens qui s'étoient faits sur le rivage; touché de cette commisération si naturelle à un honnête homme à la vue d'un malheureux, il tâcha de la faire passer dans les cœurs des Outaouacs, maîtres des prisonniers, il mania si adroitement leurs esprits, qu'il vint à bout de les rendre sensibles & de les intéresser en faveur de la cause des misérables. Ils s'y

porterent avec un zele qui ne pouvoit qu'infailliblement réussir. A peine la berge fut-elle assez près du rivage, pour que la voix pût y porter, qu'un Outaouac prenant fiérement la parole, s'écria d'un ton menaçant : *Ces prisonniers sont à moi, je prétends qu'on me respecte, en respectant ce qui m'appartient ; trêve d'un mauvais traitement dont tout l'odieux rejailliroit sur ma tête.* Cent Officiers françois auroient parlé sur ce ton, que leur discours n'auroit abouti qu'à leur attirer à eux des mépris & à leurs captifs des redoublemens de coups ; mais un Sauvage craint son semblable, & ne craint que lui : leurs moindres disputes vont à la mort ;

auſſi n'en viennent-ils gueres-là. Les volontés de l'Outaouac furent donc auſſi-tôt reſpectées que notifiées : les priſonniers furent débarqués ſans tumulte & conduits au fort, ſans même que la moindre huée les y accompagnât. Ils furent d'abord ſéparés, ils ſubirent l'interrogatoire, où il ne fut pas néceſſaire d'uſer d'artifices, pour en tirer les éclairciſſemens qu'on ſouhaitoit. La frayeur dont ils n'étoient pas trop bien revenus leur délioit la langue, & leur prêtoit une volubilité, qui apparemment n'auroit pas eu lieu ſans cela. J'en viſitai un dans un appartement du Fort occupé par un de mes amis. Je lui donnai par ſigne les aſſurances les

plus propres à le tranquilliser ; je lui fis présenter quelques raffraîchissemens qu'il me parut recevoir avec reconnoissance.

Après avoir satisfait ainsi autant à ma compassion qu'aux besoins d'un misérable, je vins hâter l'embarquement de mes gens, il se fit sur l'heure. Le trajet n'étoit pas long. Deux heures suffirent pour nous rendre. La tente de M. le Chevalier de Levi étoit placée à l'entrée du camp. Je pris la liberté de présenter mes respects à ce Seigneur, dont le nom annonce le mérite, & dans qui le nom est ce qu'il y a de moins respectable. La conversation rouloit sur l'action qui avoit décidé du sort

des cinq Anglois dont je viens de détailler la périlleuse aventure ; j'étois bien éloigné d'en savoir les circonstances ; elles auront de quoi surprendre. Les voici.

M. de Corbiese, Officier françois, servant dans les troupes de la Colonie, avoit été commandé la nuit précédente pour aller croiser sur le lac St. Sacrement. Sa troupe se montoit environ à cinquante François, & à un peu plus de trois cens Sauvages. Au premier point du jour, il découvrit un corps de trois cens Anglois détachés aussi en parti dans une quinzaine de Berges. Ces sortes de batteaux hauts de bord, & forts en épaisseur, en concurrence avec de frêles canots, com-

penſoient ſuffiſamment & au delà, la petite ſupériorité que nous pouvions avoir du côté du nombre. Cependant nos gens ne balancerent pas à aller engager l'action; l'ennemi parut d'abord accepter le défi de bonne grace: mais cette réſolution ne ſe ſoutint pas. Les François & les Sauvages qui ne pouvoient raiſonnablement fonder l'eſpérance de la victoire que ſur l'abordage que leur nombre favoriſoit, & qui d'ailleurs riſquoient tout à ſe battre de loin, ſe mirent à ſerrer de près l'ennemi, malgré la vivacité du feu qu'il faiſoit. L'ennemi ne les vit pas plutôt à ſes trouſſes, que la terreur lui fit tomber les armes des mains. Il ne rendit

plus de combat, ce ne fut plus qu'une déroute. De tous les partis le moins honorable sans contredit, mais, qui plus est, le plus dangereux, étoit de gagner la grêve. C'est celui auquel il se détermina. Dans l'instant on le voit tirer avec précipitation vers le rivage: quelques-uns d'entr'eux, pour y arriver plutôt se mettent à la nage, en se flattant de pouvoir se sauver à la faveur des bois; entreprise mal concertée dont ils eurent tout le tems de pleurer la folie. Quelque vîtesse que les efforts redoublés des rameurs pussent donner à des batteaux que l'art & l'habileté de l'Ouvrier en avoient rendu susceptibles, elle n'approchoit pas

à beaucoup près de la célérité d'un canot d'écorce, il vogue, ou plutôt il vole sur l'eau avec la rapidité d'un trait. Aussi les Anglois furent-ils bientôt atteints. Dans la premiere chaleur du combat, tout fut massacré sans miséricorde, tout fut haché en pieces. Ceux qui avoient déja gagné les bois n'eurent pas un meilleur sort. Les bois sont l'élément des Sauvages, ils y coururent avec la légereté des chevreuils. Les ennemis y furent joints & coupés par morceaux. Cependant les Outaouacs voyant qu'ils n'avoient plus à faire à des combattans, mais à des gens qui se laissent égorger sans résistance, penserent à faire des prisonniers.

Le nombre en monta à cent cinquante-sept, celui des morts à cent trente-un; douze seulement furent assez heureux pour échapper à la captivité & à la mort. Les berges, les équipages, les provisions, tout fut pris & pillé. Pour cette fois, Monsieur, vous vous attendez, sans doute, qu'une victoire si incontestable nous coûta cher. Le combat se donna sur l'eau, c'est-à-dire, dans un lieu tout-à-fait découvert; l'ennemi n'y fut pas pris au dépourvu. Il eut tout le tems de faire ses dispositions; il combattoit de plus de haut en bas, pour ainsi dire, du haut de ses berges il déchargeoit la mousqueterie sur de foibles écorces, qu'un peu d'adref-

se, ou plutôt, qu'un peu de sens froid auroit aisément fait submerger avec tous ceux qui les défendoient. Cela est vrai : cependant un succès si complet fut acheté au prix d'un seul Sauvage blessé, dont le poignet fut démis par un coup de feu.

Tel fut le sort du détachement de l'infortuné Mr. Copperelh, qui en étoit le Commendant ; & que le bruit général dit avoir péri sous les eaux. Les ennemis ne s'expriment sur les désastres de cette journée, qu'en des termes, qui marquent également & leur douleur & leur surprise. Ils conviennent ingénûment de la grandeur de leur perte. Il seroit en effet difficile de s'inscrire en faux

contre la moindre particularité : les cadavres des Officiers & de leurs soldats, en partie flottants sur les eaux du Lac S. Sacrement, en partie encore étendus sur le rivage, déposeroient contre ce désaveu. Quant à leurs prisonniers la plus grande partie gémit encore dans les fers de Mr. le Chevalier de Levi. Je les vis défiler par bandes, escortés de leurs vainqueurs, qui occupés en barbares de leurs triomphes, ne paroissoient gueres d'humeur à adoucir leur défaite aux vaincus. Dans l'espace d'une lieue, qu'il me fallut faire pour réjoindre mes Abnakis je fis rencontre de plusieurs petites troupes de ces captifs. Plus d'un sauvage m'arrêta

ſur mon chemin pour faire montre de ſa priſe en ma préſence, & pour jouir en paſſant de mes applaudiſſemens. L'amour de la patrie ne me permettoit pas d'être inſenſible à des ſuccès qui intéreſſoient la nation. Mais le titre de malheureux eſt reſpectable non-ſeulement à la religion, mais à la ſimple nature. Ces priſonniers d'ailleurs s'offroient à moi ſous un appareil ſi triſte, les yeux baignés de larmes, le viſage couvert de ſueurs & même de ſang, la corde au col. A cet aſpect les ſentimens de compaſſion & d'humanité avoient bien droit ſur mon cœur. Le Rum, dont s'étoient gorgés les nouveaux maîtres, avoit échauffés leurs têtes,

& irrité leur férocité naturelle. Je craignois à chaque instant de voir quelque prisonnier, victime & de la cruauté & de l'yvresse, massacré sous mes yeux, tomber mort à mes pieds; de sorte que j'osois à peine lever la tête, de peur de rencontrer les regards de quelqu'un de ces malheureux. Il me fallut bientôt être témoin d'un spectacle tout autrement horrible, que ce que j'avois vû jusques-là.

Ma tente avoient été placée au milieu du camp des Outaouacs. Le premier objet, qui se présenta à mes yeux, en y arrivant, fut un grand feu, & des broches de bois plantées à terre désignoient une festin. C'en étoit

un. Mais ô Ciel ! quel feſtin ? Les reſtes d'un cadavre Anglois écorché & décharné plus de moitié. J'apperçus un moment après, ces inhumains avec une famélique avidité de cette chair humaine ; je les vis puiſer à grandes cuillers leur déteſtable bouillon & ne pouvoir s'en raſſaſier. On y apprit, qu'ils s'étoient diſpoſés à ce régal, en buvant à pleins crânes le ſang humain ; leurs viſages encore barbouillés, & leurs lévres teintes aſſuroient la vérité du rapport. Ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt qu'ils avoient placé tout auprès une dixaine d'Anglois pour être ſpectateurs de leur infâme repas. L'Outouac approche de l'Ab-

nakis, je crus, qu'en faisant à ces monstres d'inhumanité quelque douce représentation, je gagnerois quelque chose sur eux. Je me flattois. Un jeune déterminé prit la parole, & me dit en mauvais François : *Toi avoir le goût François, moi Sauvage, cette viande bonne pour moi.* Il accompagna son discours par l'offre, qu'il me fit d'un morceau de grillade Angloise. Je ne repliquai rien à son raisonnement digne d'un barbare ; quant à ses offres, on s'imagine aisément avec quelle horreur je les rejettai.

Instruit par l'inutilité de cette tentative, que mes secours ne pouvoient qu'être tout-à-fait infructueux pour les morts. Je me tournai du

côté des vivans, dont le ſort me paroiſſoit cent fois plus à plaindre. J'allai aux Anglois: un de la troupe fixa mon attention: aux ornemens militaires dont il étoit encore paré, je reconnus un Officier, ſur le champ mon parti fut pris de l'acheter, & de lui aſſurer ſa liberté avec la vie. Je m'approchai dans cette vûe d'un vieillard Outaouac, perſuadé, que le froid de la vieilleſſe ayant modéré ſa férocité, je le trouverois plus favorable à mon deſſein; je lui tendis la main, en le ſaluant poliment, dans l'eſpérance de me le gagner par ces manieres prévenantes; mais ce n'étoit pas un homme avec qui j'avois à traiter, c'étoit pis qu'une bête féroce, qu'on

adoucit au moins par des caresses. *Non*, me dit-il, d'un ton foudroyant & menaçant, tout propre à remplir de frayeur, si j'avois été dans ce moment susceptible d'autres sentimens que ceux qu'inspirent la compassion & l'horreur. *Non je ne veux point de tes amitiés, retire-toi.* Je ne crus pas devoir attendre qu'il me réitera un compliment de cette espece; je lui obéis.

J'allai me renfermer dans ma tente, & m'y livrer aux réflexions que la religion & l'humanité peuvent suggérer dans ces sortes de circonstances. Je ne pensai point à prendre des mesures pour précautionner mes Abnakis contre des excès si crians. Quoique l'e-

xemple ſoit un écueil redoutable pour tous les hommes en matiere de tempérance & de mœurs, ils étoient incapables de ſe porter à ces extrêmités, on leur doit même cette juſtice, que dans les tems où ils étoient plongés le plus avant dans les ténébres du paganiſme, jamais ils n'ont mérité l'odieux nom d'antropophages. Leur caractere humain & docile ſur cet article les diſtinguoit dès-lors de la plus grande partie des ſauvages de ce continent. Ces conſidérations me conduiſirent bien avant dans la nuit.

Le lendemain, à mon réveil, je comptois qu'il ne reſteroit plus autour de ma tente aucun veſtige du repas de la veille. Je me flattois

que les vapeurs de la boisson dissipées, & l'émotion inséparable d'une action étant appaisée, les esprits seroient devenus plus rassis & les cœurs plus humains. Je ne connoissois pas le génie & le goût Outaouac. C'étoit par choix, par délicatesse, par friandise, qu'ils se nourrissoient de chair humaine. Dès l'aurore ils n'avoient rien eu de si pressé que de recommencer leur exécrable cuisine. Déja ils n'attendoient plus que le moment désiré où ils pussent assouvir leur faim plus que canine, en dévorant les tristes restes du cadavre de leur ennemi. J'ai déja dit que nous étions trois Missionnaires attachés au service des Sauvages. Durant toute la campa-

gne notre logement fut commun, nos délibérations unanimes, nos démarches uniformes & nos volontés parfaitement conformes. Cette intelligence ne servit pas peu à adoucir les travaux inséparables d'une course militaire. Après nous être concertés, nous jugeâmes tous que le respect dû à la Majesté de nos mysteres ne nous permettoit pas de célébrer le sacrifice de l'Agneau sans tâche dans le centre même de la barbarie. D'autant mieux que ces peuples adonnés aux plus bizarres superstitions pouvoient abuser de nos plus respectables cérémonies, pour en faire la matiere ou même la décoration de leurs jongleries. Sur ce fondement, nous

abandonnâmes ce lieu proscrit par tant d'abominations pour nous enfoncer dans les bois. Je ne pûs faire ce mouvement, sans me séparer tant soit peu de mes Abnakis. J'y étois autorisé, ce semble; j'eus presque lieu cependant de regretter mon premier campement, vous en jugerez par les suites. Je ne fus pas plutôt établi dans mon nouveau domicile que je vis se renouveller dans les cœurs de mes Néophites leur ardeur à s'approcher du Tribunal de la Pénitence. La foule en grossit si fort que j'avois peine à suffire à leur empressement. Ces occupations jointes aux autres devoirs de mon ministere, remplirent si bien quelques-unes

de mes journées, qu'elles difparurent prefque fans que je m'en apperçuffe. Heureux fi je n'euffe eu à me prêter qu'à de fi dignes fonctions ; tout mon fang, ce n'auroit pas été trop pour payer ce bonheur : mais les confolations des Miniftres de J. C. ne font pas durables ici bas, parce que les fuccès des travaux entrepris pour la gloire de leur Maître ne le font pas. Trop d'ennemis confpirent à les traverfer, pour ne pas jouir enfin du trifte triomphe d'y réuffir.

Tandis que plufieurs de mes Abnakis ménageoient en Chrétiens leur réconciliation & leur grace auprès du Seigneur, d'autres cherchoient en téméraires à irriter

ter sa colere & à provoquer ses vengeances. La boisson est la passion favorite, le foible universel de toutes les nations sauvages, & par malheur il n'est que trop de mains avides qui la leur versent, en dépit des loix divines & humaines. Il n'est pas douteux que la présence du Missionnaire, par le crédit qu'il tient de son caractere, n'obvie à bien des désordres. Par les raisons que j'ai déduites plus haut, je m'étois un peu éloigné de mes gens, j'en étois séparé par un petit bois. Je ne pouvois m'aviser de le franchir de nuit pour aller observer si le bon ordre regnoit dans leur camp, sans m'exposer à quelque sinistre aventure;

non ſeulement de la part des Iroquois attachés au parti anglois, leſquels, à la porte même du camp, avoient enlevé quelques jours auparavant la chevelure à un de nos Grenadiers, mais encore de la part de nos Idolâtres ſur leſquels l'expérience m'avoit appris qu'on ne pouvoit faire de fonds. Quelques jeunes Abnakis joints à des Sauvages de différentes nations profiterent de mon abſence & des ténebres de la nuit pour aller à la faveur du ſommeil général dérober à la ſourdine de la boiſſon dans les tentes françoiſes. Une fois nantis de leur précieux tréſor, ils ſe hâterent d'en faire uſage, & bientôt les têtes furent dérangées.

L'ivresse sauvage est rarement tranquille, presque toujours bruyante. Celle-ci éclata d'abord par des chansons, par des danses, par du bruit; en un mot, & finit par des coups. A la pointe du jour elle étoit dans le fort de ses extravagances: ce fut la premiere nouvelle dont je fus servi à mon reveil. J'accourus promptement à l'endroit d'où partoit le tumulte. Tout y étoit dans l'allarme & dans l'agitation. C'étoit l'ouvrage des ivrognes. Tout rentra bientôt dans l'ordre par la docilité de mes gens. Je les pris sans façon par la main l'un après l'autre. Je les conduisis sans résistance dans leur tente où je leur ordonnai de reposer.

Le ſcandale paroiſſoit ap-paiſé lorſqu'un Moraïgan na-turaliſé Abnakis & adopté par la nation renouvella la ſcene ſur un ton un peu plus ſérieux ; après s'être pris de paroles avec un Iroquois ſon compagnon de débauches ; ils en vinrent aux mains. Le premier beaucoup plus vi-goureux , après avoir ter-raſſé ſon adverſaire, faiſoit pleuvoir ſur lui une grêle de coups , & qui plus eſt , lui déchiroit les épaules à belles dents. Le combat étoit le plus échauffé , lorſque je les at-teignis : je ne pouvois em-prunter d'autres ſecours que celui de mes bras pour ſépa-rer les combattans , les Sau-vages ſe redoutant trop mu-tuellement pour s'ingérer ja-

mais, à quelque prix que ce soit, dans les disputes des uns & des autres. Mais mes forces ne répondoient point à la grandeur de l'entreprise, & le victorieux étoit trop animé pour relâcher sitôt sa proie. Je fus tenté de laisser ces furieux se punir par leurs mains de leurs excès ; mais je craignois que la scene ne fût ensanglantée par la mort d'un des champions : je redoublai mes efforts. A force de secouer l'Abnakis, il sentit enfin qu'on le secouoit, il tourne alors la tête : ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il me reconnut, il ne se mit pas néanmoins à la raison, il lui fallut quelques momens pour se remettre, après quoi il donna à l'Iro-

quois le champ libre pour s'évader, dont celui-ci profita de bonne grace.

Après avoir pris des mesures pour obvier au renouement de la partie, je me retirai plus fatigué qu'on ne sauroit croire de la course que je venois de faire; mais il me fallut bientôt recommencer; je fus averti qu'une troupe de mes Guerriers assemblés sur le rivage autour des batteaux où étoit le dépôt des poudres, s'y amusoit à faire le coup de fusil, en dépit de la garde, & au mépris même des ordres, ou plutôt des prieres des Officiers; car le Sauvage est son Maître & son Roi, & il porte par-tout avec lui son indépendance. Je n'avois pas pour

cette fois à lutter contre l'ivresse, il ne s'agissoit que de réprimer la jeunesse inconsidérée de quelques étourdis : aussi la décision fut prompte. Imaginez-vous une foule d'écoliers qui redoutent les regards de leurs maîtres. Tels furent à ma présence ces Guerriers si redoutables : ils disparurent à mon approche, au grand étonnement des François. A peine pus-je en joindre un seul à qui je demandai d'un ton d'indignation s'il étoit las de vivre, ou s'il avoit conjuré notre perte ? Il me répondit d'un ton fort radouci : non, mon Pere ; pourquoi donc, ajoutai-je, pourquoi allez-vous vous exposer à sauter en l'air & nous faire sauter nous-mê-

mes par l'embraſement des poudres? Taxe-nous d'ignorance, répliqua-t-il, mais non de malice. Nous ignorions qu'elles fuſſent ſi près. Sans faire tort à ſa probité, on pouvoit ſuſpecter la vérité de ſon excuſe, mais c'étoit beaucoup qu'il voulût deſcendre à une juſtification, & plus encore, qu'il voulût mettre fin à ſon dangereux badinage, ce qu'il exécuta ſur le champ.

L'inaction, à laquelle je voyois condamnés nos ſauvages Chrétiens, jointe à leur mélange avec tant de nations idolâtres, me faiſoit trembler, non pour leur religion, mais pour leur conduite. Je ſoupirois après le jour, où les préparatifs néceſſaires pour

l'expédition une fois conſommés on pourroit ſe mettre en mouvement. L'eſprit occupé, le cœur eſt plus en ſûreté. Il arriva enfin ce moment ſi déſiré. Mr. le chevalier de Lévi, à la tête de trois mille hommes, avoit pris la route par terre, le vendredi, vingt-neuvieme de Juillet, afin d'aller protéger la deſcente de l'armée, qui devoit aller par eau. Sa marche n'eut aucune de ces facilités que fourniſſent en Europe ces grands chemins faits avec une magnificence Royale pour la commodité des troupes. Ce fut d'épaiſſes forêts à percer, des montagnes eſcarpées à franchir, des marais boueux à traverſer. Après une marche forcée de toute une jour-

née, c'étoit beaucoup, si on se trouvoit en avant de trois lieues, de sorte qu'il fallut cinq jours pour en faire un trajet de douze. Sur ces obstacles, qu'on avoit bien prévus, le départ de ce corps avoit précédé de quelques jours. Ce fut le dimanche que nous nous embarquâmes avec les Sauvages seulement, qui pouvoient faire un gros de douze cens hommes alors, les autres étant partis par terre.

Nous n'eûmes pas fait quatre à cinq lieues sur le Lac, que nous apperçûmes des marques sensibles de notre derniere victoire. C'étoient des Berges Angloises abandonnées, qui, après avoir flotté long-tems au gré des eaux & des vents, étoient

enfin allées échouer sur la greve. Mais le spectacle le plus frappant, fut une assez grande quantité de cadavres Anglois, étendus sur le rivage, où épars çà & là dans les bois. Les uns étoient hâchés par morceaux, & presque tous étoient mutilés de la façon la plus affreuse. Que la guerre me parut un fleau terrible! Il auroit été bien consolant pour moi de procurer de ma main les honneurs de la sépulture à ces tristes restes de nos ennemis; mais ce n'étoit que par condescendance qu'on avoit débarqué dans cette anse. Ce fut un devoir & une nécessité pour nous de nous remettre incessamment en route, conformément aux ordres qui nous

pressoient de nous rendre. Nous abordâmes sur le soir au lieu qui nous avoit été assigné pour camper. C'étoit une côte semée de ronces & d'épines, qui étoit le repaire d'une multitude prodigieuse de serpens à sonnettes. Nos sauvages, qui leur donnerent la chasse, en attraperent plusieurs qu'ils m'apporterent.

Ce reptile venimeux, s'il en fut jamais, a une tête dont la petitesse ne répond pas à la grosseur de son corps; sa peau est quelquefois regulièrement tachetée d'un noir foncé, & d'un jaune pâle; d'autre fois elle est entiérement noire. Il n'est armé d'aucun aiguillon, mais ses dents sont extrêmement affilées. Il

a l'œil vif & brillant, il porte ſous la queue pluſieurs petites écailles, qu'il enfle prodigieuſement, & qu'il agite violemment l'une contre l'autre, quand il eſt irrité. Le bruit qui en réſulte, a occaſionné le nom ſous lequel il eſt connu. Son fiel boucanné eſt un ſpécifique contre le mal de dent. Sa chair auſſi boucannée & réduite en poudre, paſſe pour un excellent fébrifuge. Du ſel mâché & appliqué ſur la plaie, eſt un topique aſſuré contre ſes morſures dont le venin eſt ſi prompt qu'il donne la mort dans moins d'une heure.

Le lendemain ſur les quatre heures du ſoir Mr. de Moncalm arriva avec le reſte de l'armée. Il fallut nous re-

mettre en route, malgré un déluge de pluie qui nous inondoit. Nous marchâmes presque toute la nuit, jusqu'à ce que nous distinguâmes le camp de Mr. de Levi, à trois feux placés en triangle sur la croupe d'une montagne. Nous fîmes alte dans cet endroit, où l'on tint un conseil général, après lequel les troupes de terre se mirent de nouveau en marche vers le fort George distant seulement de quatre lieues. Ce ne fut que vers le midi que nous remontâmes en canot. Nous nagions lentement pour donner le tems aux bâteaux chargés de l'artillerie de nous suivre. Il s'en falloit bien, qu'ils le pussent. Sur le soir, nous avions plus d'une grande

lieue d'avance. Cependant comme nous étions arrivés à une baie dont nous ne pouvions doubler la pointe sans nous découvrir entiérement aux ennemis, nous nous déterminâmes, en attendant de nouveaux ordres, d'y passer la nuit. Elle fut marquée par une petite action, qui fut le prélude du siege.

Sur les onze heures, deux berges parties du Fort parurent sur le Lac. Elles naviguoient avec une assurance & une tranquillité dont elles ne tarderent pas à revenir. Un de mes voisins, qui veilloit pour la sûreté générale, les distingua dans un assez grand éloignement. La nouvelle fut portée à tous les

ſauvages, & les préparatifs pour les recevoir, terminés avec une promptitude & un ſilence admirables. Je fus ſommé dans l'inſtant de pourvoir à ma ſûreté, en gagnant la terre, & delà l'intérieur des bois. Ce ne fut point par une bravoure déplacée dans un homme de mon état que je fis la ſourde oreille à l'avis qu'on avoit la bonté de me donner; mais je ne le croyois pas ſérieux, parce que je croyois avoir des titres pour ſuſpecter la vérité de la nouvelle. Quatre cens bâteaux ou canots, qui couvroient depuis deux jours la ſurface des eaux du Lac St. Sacrement formoient un attirail trop conſidérable pour avoir pu échapper aux yeux atten-

tifs & éclairés d'un ennemi. Sur ce principe, j'avois peine à me persuader que deux berges eussent la témérité, je ne dis pas de se mesurer, mais de se présenter devant des forces si supérieures : je raisonnois, & il ne falloit qu'ouvrir les yeux. Un de mes amis, spectateur de tout, m'avertit encore, d'un ton trop sérieux, pour ne pas me rendre, que j'étois déplacé. Il avoit raison. Un bâteau assez vaste réunissoit tous les Missionnaires. On y avoit une tente pour nous mettre un peu à l'abri des injures de l'air, pendant les nuits assez froides dès-lors sous ce climat : ce pavillon ainsi dressé formoit en l'air une espece d'ombrage qu'on

découvroit aifément à la lueur des étoiles. Curieux de s'éclaircir, c'étoit là directement que tendoient les Anglois. Faire une telle route, & courir à la mort, c'étoit à-peu-près la même chofe. Peu en effet l'auroient échappée, fi par bonheur pour eux, une petite aventure ne nous eut trahis de quelques momens trop tôt. Un des moutons de notre armée fe prit à béler, à ce cri, qui décéloit l'embufcade, les ennemis tournerent face, firent route vers le rivage oppofé, & forcerent de rames pour s'y fauver à la faveur des ténébres & des bois. Cette manœuvre auffitôt reconnue, que faire, douze cens fauvages s'ébranlerent, & volerent

à leur poursuite avec des hurlemens aussi effrayans par leur continuité, que par leur nombre. Cependant des deux côtés on sembla d'abord se respecter : pas un seul coup de fusil ne fut lâché. Les aggresseurs n'ayant pas eu le tems de se former, craignoient de se tirer mutuellement, & vouloient d'ailleurs des prisonniers. Les fugitifs employoient plus utilement leurs bras à accélerer leur fuite. Ils touchoient presqu'au terme, lorsque les sauvages, qui s'apperçurent que leur proie échappoit, firent feu. Les Anglois serrés de trop près par quelques canots avant-coureurs, furent obligés d'y répondre. Bientôt un silence sombre succéda à tout ce fra-

cas. Nous étions dans l'attente d'un ſuccès, lorſqu'un faux brave s'aviſa de ſe faire honneur dans l'hiſtoire fabuleuſe du combat, auquel il n'avoit ſûrement pas aſſiſté. Il débuta par aſſurer que l'action avoit été meurtriere pour les Abnakis. C'en fut aſſez pour me mettre en action. Muni des Stes. Huiles, je me jettai avec précipitation dans un canot, pour aller au-devant des combattans. Je priois à chaque inſtant mes guides de faire diligence. Il n'en étoit pas beſoin, du moins pour moi. Je fis rencontre d'un Abnakis, qui mieux inſtruit, parce qu'il avoit été plus brave, m'apprit que cette action ſi meurtriere s'étoit terminée à un Nipiſtingue tué,

& un autre blessé à l'abordage. Je n'attendis pas le reste de son récit, je me pressai d'aller réjoindre nos gens pour ceder ma place à Mr. Mathavet, Missionnaire de la nation Nipistingue. J'arrivois par eau, lorsque M. de Montcalm, qui, au bruit de la mousqueterie, avoit pris terre un peu au-dessous, arriva à travers les bois, il apprit que je venois de la découverte, & s'adressa à moi pour être mieux au fait: mon Abnakis, que je rappellai, lui fit un court récit du combat. L'obscurité de la nuit ne permettoit pas de savoir le nombre des morts ennemis; on s'étoit saisi de leurs berges, & on leur avoit fait trois prisonniers. Le reste erroit à l'aventure dans les bois: M.

de Montcalm charmé de ce détail, se retira pour aller aviser avec sa prudence accoutumée aux opérations du lendemain.

Le jour commençoit à peine à paroître, que la partie idolâtre de la nation Nipistingue procéda à la cérémonie des funerailles de leur frere tué sur la place dans l'action de la nuit précédente, & mort dans les erreurs du paganisme. Ces obséques furent célébrées avec toute la pompe & l'appareil sauvage. Le cadavre avoit été paré de tous les ornemens, ou plutôt surchargé de tous les atours que la plus originale vanité puisse mettre en œuvre dans des conjonctures assez tristes par elles-mêmes. Colliers de porcelaine, bra-

celets d'argent, pendans d'oreilles & de nez, habits magnifiques, tout lui avoit été prodigué. On avoit emprunté le secours du fard & du vermillon pour faire disparoître sous ces couleurs éclatantes la pâleur de la mort, & pour donner à son visage, un air de vie, qu'il n'avoit pas. On n'avoit oublié aucune des décorations d'un militaire sauvage : un hausse-col, lié avec un ruban de feu, pendoit négligemment sur la poitrine. Le fusil appuyé sur son bras, le casse-tête à la ceinture, le calumet à la bouche, la lance à la main, la chaudiere remplie à ses côtés. Sous cette attitude guerriere & animée on l'avoit assis sur une éminence revêtue de ga-

zon, qui lui ſervoit de lit de parade. Les ſauvages rangés en cercle autour de ce cadavre, garderent pendant quelques momens un ſilence ſombre, qui n'imitoit pas mal la douleur. L'orateur le rompit en prononçant l'oraiſon funebre du mort, ſuccéderent les chants & les danſes accompagnées du ſon des tambours de baſque, entourés de grelots. Dans tout cela éclatoit je ne ſais quoi de lugubre, qui répondoit aſſez à une triſte cérémonie. Enfin, le convoi funébre fut terminé par l'inhumation du mort, auprès du quel on eut bien ſoin d'enterrer une bonne proviſion de vivres, de crainte ſans doute, que par le défaut de nourriture, il ne mourut

mourut une seconde fois. Ce n'est point en témoin oculaire que je parle; la présence d'un Missionnaire ne quadreroit gueres avec ces sortes de cérémonies dictées par la superstition, & adoptées par une stupide crédulité, je tiens ce récit des spectateurs.

Cependant la baie dans laquelle nous avions mouillé, retentissoit de toutes parts de bruits de guerre. Tout y étoit en mouvement & en action. Notre artillerie, qui consistoit en 32 pieces de Canons & cinq mortiers, posés sur des plattes-formes, qui étoient assises sur des bateaux amarrés ensemble, défila la premiere. En dépassant la langue de terre qui nous déroboit à la vue de l'ennemi,

on eut soin de saluer le fort par une décharge générale, qui ne fut d'abord que de pure cérémonie, mais qui en annonçoit de plus sérieuses. Le reste de la plus petite flotte suivit, mais lentement. Déja un gros de sauvages avoit assis son camp sur les derrieres du fort George, ou sur le chemin du fort Lydis, pour couper toute communication entre les deux forts Anglois. Le corps de Mr. le Chevalier de Levi occupoit les défilés des montagnes, qui conduisoient au lieu projetté de notre débarquement. A la faveur de ces mesures si sages, notre descente se fit sans opposition, à une bonne demi-lieue au-dessous du fort. Les ennemis avoient trop

affaire chez eux, pour entreprendre d'y venir former des obstacles. Ils ne s'attendoient à rien moins, qu'à un siege. Je ne sais trop de quel principe partoit leur confiance. Les environs de leurs forts étoient occupés par une multitude de tentes encore toutes dressées à notre arrivée, on y remarquoit une quantité de baraques propres à favoriser les assiégeans. Il fallut nettoyer ces déhors, détendre les tentes, brûler les baraques, ces mouvemens ne purent se faire sans essuyer bien des décharges de la part des sauvages, toujours attentifs à profiter des avantages qu'on leur donne. Leur feu auroit été bien plus vif & plus meurtrier, si un autre

objet n'eut amusé une partie de leur attention. Des troupeaux de bœufs & de chevaux, qu'on n'avoit pas eu le tems de mettre à couvert, erroient dans les bas fonds, situés au voisinage du fort. Les Sauvages se firent d'abord une occupation de donner la chasse à ces animaux, cent cinquante bœufs tués ou pris, cinquante chevaux furent d'abord les fruits de cette petite guerre, mais ce n'étoit-là que comme les préliminaires & les dispositifs du siege.

Le fort George étoit un quarré flanqué de quatre bastions, les courtines en étoient fraisées, les fossés creusés à la profondeur de dix-huit à vingt pieds, l'escarpe & la

contrescarpe étoient talutées de sable mouvant, les murs étoient formés de gros pins terrassés & soutenus par des pieux extrêmement massifs, d'où il résultoit un terre-plain de quinze à dix-huit pieds qu'on avoit eu soin de sabler tout-à-fait. Quatre à cinq cens hommes le défendoient à l'aide de dix-neuf canons, dont deux de trente-six, les autres de moindre calibre, & de quatre à cinq mortiers. La place n'étoit protégée par aucun autre ouvrage extérieur que par un rocher fortifié, revêtu de palissades assurées par des monceaux de pierre. La garnison en étoit de dix-sept cens hommes, & rafraîchissoit sans cesse celle du fort. La principale

défenſe de ce retranchement conſiſtoit dans ſon aſſiette qui dominoit tous les environs, & qui n'étoit acceſſible à l'artillerie que du côté de la place, à raiſon des montagnes & des marais qui en bordoient les différentes avenues. Tel étoit le fort George, ſelon les connoiſſances que j'ai priſes ſur les lieux après la reddition de la place, il n'étoit pas poſſible de l'inveſtir & de lui boucher entiérement tous les paſſages. Six mille François ou Canadiens & dix-ſept cens Sauvages qui faiſoient toutes nos forces ne répondoient point à l'immenſité du terrein qu'il auroit fallu embraſſer pour y parvenir. A peine vingt mille hommes auroient-ils pu y ſuf-

fire. Les ennemis jouirent donc toujours d'une porte de derriere pour se glisser dans les bois, ce qui auroit pû leur servir d'une utile ressource, s'ils n'avoient pas eu en tête des Sauvages; mais rarement échappe-t-on de leurs mains par cette voie. Leurs quartiers étoient d'ailleurs placés sur le chemin Lydis, si fort au voisinage des bois, & où ils battoient si souvent l'estrade, que ç'auroit été bien aventurer sa vie que d'y chercher un azile. A peu de distance étoient logés les Canadiens portés sur le sommet des montagnes, & toujours à portée de leur donner la main. Enfin les troupes réglées venues de France à qui proprement apparte-

noient les travaux du siege ; occupoient la lisiere des bois fort près du terrein où devoit s'ouvrir la tranchée, suivoit le camp de reserve, muni de forces suffisantes pour le mettre à couvert de toute insulte.

Ces arrangemens pris, M. le Marquis de Montcalm fit porter à l'ennemi des propositions qui lui auroient épargné bien du sang & bien des larmes, si elles eussent été acceptées. Voici à-peu-près en quels termes étoit conçue la lettre de sommation qui fut adressée à M. Moreau, Commandant de la place au nom de Sa Majesté Britannique. *Monsieur, j'arrive avec des forces suffisantes pour emporter la place*

que vous tenez, & pour couper tous les secours qui pourroient vous venir d'ailleurs; je compte à ma suite une foule de Nations sauvages que la moindre effusion de sang pourroit aigrir au point de les arracher pour toujours à tous sentimens de modération & de clémence. L'amour de l'humanité m'engage à vous sommer de vous rendre dans un tems où il ne me sera pas impossible de les faire condescendre à une composition honorable pour vous & utile pour tous. J'ai signé Montcalm. Le porteur de la lettre fut M. Fontbrane, Aide de camp de M. de Levi. Il fut accueilli par MM. les Officiers Anglois dont plusieurs étoient de sa connoissance avec une politesse &

des égards dont les loix de l'honneur ne dispensent personne, quand il fait la guerre en honnête homme. Mais cette favorable réception ne décida de rien pour la reddition de la place, il y parut par la réponse. La voici : *Monsieur le Général Montcalm, je vous suis obligé en particulier des offres gracieuses que vous me faites ; mais je ne puis les accepter ; je crains peu la barbarie. J'ai d'ailleurs sous mes ordres des Soldats déterminés comme moi à périr ou à vaincre. J'ai signé Moreau.* La fierté de cette réponse fut bientôt publiée au bruit d'une salve générale de l'artillerie ennemie. Il s'en falloit bien que nous fussions en état de riposter sur le

champ, avant que de venir à bout d'établir une batterie; il falloit transporter nos canons l'espace d'une bonne demi-lieue à travers les rochers & les bois. Grace à la voracité des Sauvages, nous ne pouvions emprunter pour cette manœuvre le secours d'aucune de nos bêtes de somme. Ennuyés, disoient-ils, de la viande salée, ils n'avoient point fait difficulté de s'en saisir & de s'en régaler quelques jours auparavant, sans consulter que leur appétit; mais au défaut de ce secours, tant de bras animés par le courage & par le zele envers le Souverain, se prêterent de si bonne grace au travail, que les obstacles bientôt applanis & vaincus,

l'ouvrage fut porté à sa perfection. Durant tous ces mouvemens, j'étois logé auprès de l'Hôpital où j'espérois d'être à portée de donner aux mourans & aux morts les secours de mon ministere. J'y demeurai quelque tems sans avoir la moindre nouvelle de mes Sauvages. Ce silence m'inquiétoit ; j'avois une grande envie de les assembler encore une fois pour profiter des périlleuses conjonctures où ils étoient, & pour les amener tous, s'il étoit possible, à des sentimens avoués par la religion. Sur cela je pris le parti de les aller chercher. Le voyage avoit ses difficultés & ses périls, outre sa longueur ; il me fallut passer au voisinage de

la tranchée, où un Soldat occupé à admirer le prodigieux effet d'un boulet de canon sur un arbre, fut bientôt lui-même, à quelque pas de moi, la victime de son indiscrétion. En faisant ma route, je vous avouerai que je fus frappé de l'air dont se portoient les François & les Canadiens aux travaux pénibles & hasardeux auxquels on les occupoit. A voir la joie avec laquelle ils transportoient à la tranchée les fascines & les gabions, vous les auriez pris pour des gens invulnérables au feu vif & continuel de l'ennemi. Une pareille conduite annonce bien de la bravoure & bien de l'amour pour la patrie; aussi est-ce là le caractere de

la Nation. Je parcourus tous les quartiers, ſans trouver que quelques pelotons d'Abnakis diſperſés çà & là, de ſorte que je fus de retour de ma courſe, ſans avoir autre choſe que le mérite de la bonne volonté. Ainſi éloigné de mes gens, je ne pus guères leur être de grande utilité ; mais mes ſervices y furent du moins de quelque uſage en faveur d'un priſonnier Moraigan dont la Nation eſt dans les intérêts, & preſque totalement ſous la domination de l'Angleterre. C'étoit un homme dont la figure n'avoit aſſurément rien de revenant & de gracieux. Une tête énorme par ſa groſſeur avec de petits yeux, une corpulence épaiſſe

& massive jointe à une taille raccourcie, des jambes grosses & courtes, tous ces traits & bien d'autres lui fournissoient sans contredit de justes titres pour avoir place parmi les hommes difformes; mais pour être disgracié de la nature, il n'en étoit pas moins homme, c'est-à-dire, qu'il n'avoit pas moins droit aux attentions & aux égards de la charité chrétienne; il n'étoit pourtant que trop la victime autant de sa mauvaise mine, que de sa malheureuse fortune. Il étoit lié à un tronc d'arbre, où sa figure grotesque attiroit la curiosité des passans, les huées ne lui furent pas d'abord épargnées, mais les mauvais traitemens vinrent après, jus-

ques-là, que d'un soufflet rudement appliqué, on lui arracha presque un œil de la tête. Ce procédé me révolta; je vins au secours de l'affligé, d'auprès de qui je chassai tous les spectateurs avec un ton d'autorité que je n'aurois sans doute osé jamais prendre si j'avois été moins sensible à son malheur. Je fis sentinelle à ses côtés une partie de la journée; enfin je fis si bien que je vins à bout d'intéresser les Sauvages (ses maîtres) en sa faveur, de sorte qu'il ne fut plus besoin de ma présence pour le dérober à la persécution. Je ne sais s'il fut trop sensible à mes services; du moins un coup d'œil sombre fut tout ce que j'en tirai; mais indépendam-

ment de la religion, j'étois trop payé par le seul plaisir d'avoir sécouru un malheureux. Il ne manquoit pas de gens dont le sort étoit aussi à plaindre. Chaque jour l'activité & la bravoure sauvage multiplioit les prisonniers, c'est-à-dire, les misérables. Il n'étoit pas possible à l'ennemi de faire un pas hors de la place, sans s'exposer, ou à la captivité, ou à la mort, tant les Sauvages étoient alertes. Jugez-en par ce seul récit. Une femme angloise s'avisa d'aller ramasser des herbages dans les jardins potagers presque contigus aux fossés de la place. Sa hardiesse lui coûta cher : un Sauvage caché dans un quarré de choux, l'apperçut, & avec son

fusil, la coucha sur le carreau. Il n'y eut jamais moyen que les ennemis vinssent enlever son cadavre, le vainqueur toujours caché fit sentinelle tout le jour, & lui enleva la chevelure.

Cependant toutes les nations sauvages s'ennuyoient fort du silence de nos gros fusils, c'est ainsi qu'ils désignent nos canons, il leur tardoit de ne plus faire seuls les frais de la guerre, de sorte que pour les contenter, il fallut hâter la tranchée, & y dresser notre premiere batterie. La premiere fois qu'elle joua, ce furent des cris de joie, dont toutes les montagnes retentirent avec fracas. Il ne fut pas nécessaire, durant tous le cours

du siege de se donner grands mouvemens pour être instruit du succès de notre Artillerie. Le cris des sauvages en portoient à tous les momens la nouvelle dans tous les quartiers. Je pensai sérieusement à quitter le mien, l'inaction où j'y étois condamné, à raison de l'éloignement de mes Néophites, m'y détermina ; mais nous eûmes, avant ce changement, une vive allarme à essuyer. Les fréquens voyages que les ennemis avoient faits pendant le jour vers leurs bâteaux, avoient donné à soupçonner qu'ils préparoient quelques grands coups. Le bruit se répandit que leur dessein étoit de venir incendier nos munitions de bouche & de guer-

re. Mr. de Launay, Capitaine des Grénadiers dans un Régiment de France, fut proposé pour veiller à la garde des bâteaux qui en étoient les dépositaires. Les dispositions qu'il avoit faites en homme du métier, firent presque regretter que les ennemis ne se fussent pas montrés. Ces allarmes dissipées, je réjoignis mes Abnakis, pour ne plus nous séparer de tout le cours de la campagne. Il ne se passa aucun événement remarquable durant quelques jours, que la promptitude & la célérité avec laquelle les ouvrages de la tranchée s'avançoient. La seconde batterie fut établie dans deux jours. Ce fut une nouvelle fête, que les

Sauvages célébrerent à la militaire. Ils étoient sans cesse au tour de nos canoniers, dont ils admiroient la dextérité. Mais leur admiration ne fut pas oisive ni stérile. Ils voulurent essayer de tout pour se rendre plus utiles. Ils s'aviserent de devenir canoniers ; un entr'autres se distingua : après avoir pointé lui-même son canon, il donna juste dans un angle rentrant, qu'on lui avoit assigné pour but. Mais il se défendit de réitérer, malgré les sollicitations des François, alléguant pour raison de son refus, qu'ayant atteint dès son essai le degré de perfection auquel il pouvoit aspirer, il ne devoit plus hasarder sa gloire dans une seconde ten-

tative. Mais ce qui fut le sujet de leur principal étonnement, ce fut ces divers boyaux, qui formant les différentes branches d'une tranchée, sont autant de chemins souterrains si utiles pour protéger les assiégeans contre le canon des assiégés. Ils examinerent avec une avide curiosité la maniere dont nos Grénadiers Françoiss'y prenoient pour donner à ces sortes d'ouvrages le degré d'achevement, qu'ils exigent. Instruits par leurs yeux, ils exercerent bientôt leurs bras à la pratique. On les vit armés de pêles & de pioches, tirer un boyau de tranchée vers le rocher fortifié, dont l'attaque leur étoit échue en partage. Ils les pousserent si

avant, qu'ils furent bientôt à la portée du fusil. Mr. de Veillers, frere de Mr. de Jamonville, Officier, dont le nom seul est un éloge, profita de ces avances, pour venir à la tête d'un corps de canadiens, attaquer les retranchemens avancés. L'action fut vive, long-tems disputée & meurtriere pour les ennemis. Ils furent chassés de leurs premiers postes, & il est à présumer que les grands retranchemens auroient été emportés ce jour-là même, si leur prise eût dû décider de la reddition de la place. Chaque jour étoit signalé par quelque coup d'éclat de la part des François, des Canadiens & des Sauvages.

Cependant les ennemis se soutenoient toujours par l'espérance d'un prompt secours. Une petite aventure arrivée dans ces conjonctures dut bien diminuer leur confiance. Nos découvreurs rencontrerent dans les bois trois courriers partis du Fort Lydis, ils tuerent le premier, prirent le second, & le troisiéme se sauva par sa legéreté à la course. On se saisit d'une lettre insérée dans une bâle creusée, si bien cachée sur le corps du défunt, qu'elle auroit échappé aux recherches de tout autre, qu'à celles d'un militaire, qui se connoît à ces sortes de ruses de guerre. La lettre étoit signée du Commandant du Fort Lydis, & adressée à celui du Fort George.

George. Elle contenoit en ſubſtance la dépoſition d'un canadien fait priſonnier la premiere nuit de notre arrivée. Suivant ſa déclaration, notre armée ſe montoit à onze mille hommes, & le corps de nos ſauvages à deux mille ; & notre Artillerie étoit des plus formidables. Il y avoit du méconte dans cette ſupputation. Nos forces y étoient amplifiées bien au-delà du vrai. Cette erreur de calcul ne doit point cependant s'attribuer à la fraude & à la ſupercherie, qui, quoiqu'utiles à la patrie, ne ſauroient ſe juſtifier au Tribunal de l'honnête homme le plus paſſionné & le plus national. Juſqu'à cette guerre les plus nombreuſes ar-

mées du Canada n'avoient gueres passé huit cens hommes, la surprise & l'étonnement grossissoient les objets à des yeux peu accoutumés à en appercevoir de considérables. J'ai été témoin dans le cours de la campagne de méprises bien plus grandes en ce genre. Le Commandant de Lydis concluoit sa lettre par avertir son collegue, que les intérêts du Roi son maître ne lui permettant pas de dégarnir sa place, c'étoit à lui à capituler, & à se ménager les conditions les plus avantageuses.

Mr. de Montcalm ne crut pas pouvoir faire un meilleur usage de cette lettre, que de la faire remettre à son adresse par celui des cour-

riers même, qui étoit tombé vivant entre nos mains. Il en reçut de l'Officier Anglois des remerciemens accompagnés de la modeste priere de vouloir bien lui continuer long-tems les mêmes politesses. Un pareil compliment, ou tenoit du badinage, ou promettoit une longue résistance. L'état actuel de la place ne la présageoit pas. Une partie de ses batteries démontées & hors de service par le succès des nôtres, la frayeur répandue parmi les assiégés, qu'on ne rendoit plus soldats, qu'à force de leur verser du rum, les désertions fréquentes en annonçoient la chûte prochaine. Telle étoit du moins l'opinion génerale des déserteurs, dont la foule au-

roit été tout autrement considérable, qu'elle n'étoit, si les armes sauvages n'avoient multiplié les périls de la désertion.

Parmi ceux qui vinrent se rendre à nous, il en fut un, sujet d'une République voisine, & notre fidelle alliée, qui me procura la douce consolation de lui préparer les voies à sa prochaine réconciliation à l'Eglise. J'allai le visiter à l'Hôpital, où ses blessures le détenoient. Dès l'entrée de la conversation, je compris qu'il n'étoit pas difficile de faire goûter à un bon esprit les dogmes de la véritable Réligion, dès que le cœur étoit dans une situation à ne plus être trop sensible aux trompeuses douceurs

des passions humaines.

J'étois à peine de retour de cette course, qui m'avoit coûté une marche de trois lieues, dont les peines me furent bien adoucies par les motifs qui l'animerent, & par les succès qui la couronnerent, que j'apperçus un mouvement général dans tous les quartiers de notre camp. Chaque corps s'ébranloit, François, Canadiens & Sauvages, tous couroient aux armes, tous se préparoient à combattre: le bruit de l'arrivée du secours tant attendu de l'Ennemi, produisoit cette subite & générale évolution. Dans ces momens d'allarme, Mr. de Montcalm, avec un sens froid, qui décide le Général, pour-

vut à la ſûreté de nos tranchées, au ſervice de nos batteries, & à la défenſe de nos bâteaux. Il partit enſuite pour aller ſe rémettre à la tête de l'armée.

J'étois aſſis tranquillement à la porte de ma tente, d'où je voyois défiler nos troupes, lorſqu'un Abnakis vint me tirer de ma tranquilité. Il me dit ſans façon, *Mon Pere, tu nous a donné parole, qu'au péril de ta vie même, tu ne balancerois pas à nous fournir les ſecours de ton miniſtere, nos bleſſés pourroient-ils venir te chercher ici à travers les montagnes qui te ſéparent du lieu du combat, nous partons & nous attendons l'effet de tes promeſſes.* Une apoſtrophe ſi énergique me fit

oublier mes fatigues. Je doublai le pas, je perçai au-delà des troupes réglées, enfin après une marche forcée, j'arrivai sur un tertre, où mes gens, à la tête de tous les corps, attendoient le combat. Je députai sur le champ quelques-uns d'entr'eux, pour rassembler ceux qui étoient dispersés. Je me préparois à leur suggérer les actes de religion propres de la circonstance & à leur donner une absolution générale à l'approche de l'ennemi; mais il ne parurent point. Mr. de Montcalm, pour ne pas perdre le prix de tant de démarches, s'avisa d'un stratagême qui auroit pû faire naître l'occasion d'une action que nous étions venus

chercher à ſi grands frais : il ſe propoſa d'ordonner aux François & aux Canadiens de ſe livrer mutuellement un combat ſimulé. Les Sauvages cachés dans les bois devoient faire face aux ennemis, qui ne manqueroient pas de faire une vigoureuſe ſortie. L'expédient expoſé à nos iroquois, fut d'une invention admirable ; mais ils ſe retrancherent ſur ce que le jour étoit trop avancé. Le reſte des Sauvages eut beau appeller de ce jugement, l'excuſe fut jugée de miſe & acceptée, ainſi chacun s'en retourna dans ſon poſte ſans avoir vu que l'appareil d'un combat. Enfin le lendemain, veille de la St. Laurent, le ſeptieme jour de notre arrivée, la

tranchée poussée jusqu'aux jardins, on se disposoit à établir notre troisieme & derniere batterie. La proximité du Fort faisoit espérer, que dans trois ou quatre jours on pourroit donner un assaut général, à la faveur d'une brêche raisonnable, mais les ennemis nous en épargnerent la peine & les dangers ; ils arborerent pavillon François, & demanderent à capituler.

Nous touchons à la reddition de la place, & à la sanglante catastrophe qui l'a suivie. Sans doute, que tous les coins de l'Europe ont retenti de cette triste scene, comme d'un attentat dont l'odieux rejaillit peut-être sur la nation, & la flétrit. Votre équité va juger dans le mo-

ment, si une imputation si criante porte sur d'autres principes que sur l'ignorance ou la malignité. Je ne rapporterai que des faits d'une publicité & d'une autenticité si incontestable, que je pourrois sans crainte d'être démenti, les appuyer du témoignage même de Mrs. les Officiers Anglois, qui en ont été les témoins & les victimes. Mr. le Marquis de Montcalm, avant que d'entendre à aucune composition, jugea devoir prendre l'avis de toutes les nations Sauvages; afin de les adoucir par cette condescendance, & de rendre inviolable le traité par leur agrément. Il en fit assembler tous les chefs, à qui il communiqua les conditions de la

capitulation qui accordoient aux ennemis le droit de sortir de la place avec tous les honneurs de la guerre, & leur imposoit, avec l'obligation de ne point servir de dix-huit mois contre sa Majesté très-Chrétienne, celle de rendre la liberté à tous les Canadiens pris dans cette guerre. Tous ces articles furent universellement applaudis : muni du seau de l'approbation générale, le traité fut signé par les Généraux des deux Couronnes. En conséquence l'Armée Françoise, en bataille, s'avança vers la place, pour en prendre possession au nom de Sa Majesté très-Chrétienne. Tandis que les Troupes Angloises rangées en bel ordre, en for-

toient pour aller se renfermer jusqu'au lendemain dans les retranchemens. Leur marche ne fut marquée par aucune contravention au droit des gens. Mais les Sauvages ne tarderent pas à y donner atteinte. Pendant le cérémonial militaire, qui accompagna la prise de possession, ils avoient pénétré en foule dans la place par les embrasures de canons pour procéder au pillage qu'on étoit convenu de leur livrer, mais ils ne s'en tinrent pas à piller : il étoit resté dans les casemates quelques malades, à qui leur état n'avoit pas permis de suivre leurs compatriotes dans l'honorable retraite accordée à leur valeur. Ce furent là les victi-

mes ſur leſquelles ils ſe jetterent impitoyablement, & qu'ils immolerent à leur cruauté. Je fus témoin de ce ſpectacle. Je vis un de ces barbares ſortir des caſemates, où il ne falloit rien moins qu'une inſatiable avidité de ſang pour y entrer, tant l'infection, qui en exhaloit, étoit inſupportable. Il portoit à la main une tête humaine, d'où découloient des ruiſſeaux de ſang, & dont il faiſoit parade comme de la plus belle capture dont il eut pû ſe ſaiſir.

Ce n'étoit-là qu'un bien leger prélude de la cruelle tragédie du lendemain. Dès le grand matin les Sauvages ſe ramaſſerent autour des retranchemens. Ils débuterent

par demander aux Anglois les marchandiſes, proviſions, toutes les richeſſes en un mot que leurs yeux intéreſſés pouvoient appercevoir : mais c'étoit des demandes faites ſur un ton à annoncer un coup de lance pour prix d'un refus. On ſe deſſaiſit, on ſe dépouilla, on ſe réduiſit à rien, pour acheter au moins la vie par ce dépouillement univerſel. Cette condeſcendance devoit adoucir les eſprits, mais le cœur des Sauvages ne ſemble pas fait comme celui des autres hommes : vous diriez qu'il eſt par ſa nature le ſiege de l'inhumanité. Ils n'en furent pas moins diſpoſés à ſe porter aux plus dures extrémités. Le corps de quatre cens hommes de

troupes françoiſes, deſtinés à protéger la retraite des ennemis, arriva & ſe rangea en haie. Les Anglois commencerent à défiler. Malheur à tous ceux qui fermerent la marche, ou aux traîneurs que l'indiſpoſition ou quelqu'autre raiſon ſéparoit tant ſoit peu de la troupe. Ce furent autant de morts dont les cadavres joncherent bientôt la terre, & couvrirent l'enceinte des retranchemens. Cette boucherie qui ne fut d'abord que l'ouvrage de quelques Sauvages, fut le ſignal qui en fit de preſque tous, autant de bêtes féroces. Ils déchargeoient à droit & à gauche de grands coups de hâche à ceux qui leur tomboient ſous la main. Le maſ-

ſacre ne fut cependant pas de durée, ni auſſi conſidérable que tant de furie ſembloit le faire craindre ; il ne monta gueres qu'à quarante à cinquante hommes. La patience des Anglois qui ſe contentoient de plier leur tête ſous le fer de leurs bourreaux l'appaiſa tout d'un coup ; mais elle ne les amena pas à la raiſon & à l'équité. En pouſſant toujours de grands cris, ils ſe mirent à faire des priſonniers.

J'arrivai ſur ces entrefaites : non, je ne crois pas qu'on puiſſe être homme & être inſenſible dans de ſi triſtes conjonctures. Le fils enlevé d'entre les bras du pere, la fille arrachée du ſein de ſa mere, l'époux ſéparé de l'é-

pouſe, des Officiers dépouillés juſqu'à la chemiſe, ſans reſpect pour leur rang & pour la décence, une foule de malheureux qui courent à l'aventure, les uns vers les bois, les autres vers les tentes françoiſes; ceux-ci vers le Fort, ceux-là vers tous les lieux qui ſembloient leur promettre un azile; voilà les pitoyables objets qui ſe préſentoient à mes yeux; cependant les François n'étoient pas ſpectateurs oiſifs & inſenſibles de la cataſtrophe. M. le Chevalier de Levi couroit par-tout où le tumulte paroiſſoit le plus échauffé pour tâcher d'y remédier avec un courage animé par la clémence ſi naturelle à ſon illuſtre ſang. Il affronta mille

res, menaces, promesses; il usa, il essaya de tout, il en vint enfin à la force. Il crut devoir à la naissance & au mérite de M. le Colonel Yonn, d'arracher d'autorité & avec violence son neveu d'entre les mains d'un Sauvage; mais, hélas! sa délivrance coûta la vie à quelques prisonniers que leurs tirans massacrerent sur le champ par la crainte d'un semblable coup de vigueur. Le tumulte cependant croissoit toujours, lorsque quelqu'un s'avisa heureusement de crier aux Anglois qui formoient un corps considérable, de doubler le pas. Cette marche forcée eut son effet; les Sauvages, en partie, par l'inutilité de leurs poursuites,

en partie satisfaits de leurs prises, se retirerent; le peu qui resta fut aisément dissipé. Les Anglois continuerent tranquillement leur route, jusqu'au fort Lydis, où ils n'arriverent que d'abord au nombre de trois ou quatre cens. J'ignore le nombre de ceux qui ayant gagné les bois furent assez heureux pour s'y rendre à la faveur du canon qu'on eut soin de tirer pendant plusieurs jours pour les guider. Le reste de la garnison n'avoit cependant pas péri par le fer, & ne gémissoit pas non plus sous le poids des chaînes. Plusieurs avoient trouvé leur salut dans les tentes françoises ou dans le fort. Ce fut-là où je me rendis, après que le désordre fut une

fois appaisé. Une foule de femmes éplorées vinrent en gémissant m'environner. Elles se jettoient à mes génoux, elles baisoient le bas de ma robbe, en poussant de tems en tems des cris lamentables qui me perçoient le cœur. Il n'étoit pas en moi de tarir la cause de leurs pleurs; elles redemandoient leurs fils, leurs filles, leurs époux, dont elles déploroient l'enlevement. Pouvois-je les leur restituer? L'occasion du moins ne tarda pas à se présenter de diminuer le nombre de ces misérables; je l'embrassai avidement. Un Officier françois m'avertit qu'un Huron actuellement dans son camp étoit en possession d'un enfant de six mois, dont la

mort étoit assurée, si je n'accourois sur le champ à sa délivrance. Je ne balançai point, je courus en hâte à la tente du Sauvage, entre les bras de qui j'apperçus l'innocente victime qui baisoit tendrement les mains de son ravisseur, & qui jouoit avec quelques colliers de porcelaine qui le paroient. Ce coup d'œil donna une nouvelle ardeur à mon zele. Je commençai par flatter le Huron par tous les éloges que la vérité pouvoit me permettre de donner à la valeur de sa Nation. Il me comprit du premier coup : *Tiens*, me dit-il fort civilement, *vois-tu cet enfant, je ne l'ai point volé; je l'ai trouvé délaissé dans une haie; tu le veux, mais tu ne*

l'auras pas. J'eus beau lui remontrer l'inutilité de ſon priſonnier, ſa mort aſſurée par le défaut de nourriture convenable à la délicateſſe de ſon âge, il me produiſit du ſuif pour le régaler, ajoutant qu'après tout il trouveroit en cas de mort un coin de terre pour l'enſevélir, & qu'il me ſeroit libre alors de lui donner ma bénédiction. Je répliquai à ſon diſcours par l'offre que je lui fis de lui remettre une aſſez groſſe ſomme d'argent, s'il vouloit ſe deſſaiſir de ſon petit captif, il perſiſta dans la négative, il ſe relâcha dans la ſuite juſqu'à exiger en échange un autre Anglois. S'il n'eut rien diminué de ſes prétentions, c'étoit fait de la vie de

de l'enfant : je croyois déja son arrêt de mort porté, lorsque je m'apperçus qu'il tenoit conseil en Huron avec ses compagnons : car jusqu'alors la conversation s'étoit tenue en françois qu'il entendoit. Ce pourparler fit luire à mes yeux un rayon d'espérance, elle ne fut pas trompée. Le résultat fut que l'enfant étoit à moi, si je lui délivrois une chevelure ennemie. La proposition ne m'embarrassa point ; *il paroîtra dans peu*, lui répliquai-je en me levant, *si tu es un homme d'honneur*. Je partis en diligence pour le camp d'Abnakis. Je demandai au premier venu, s'il étoit maître de quelque chevelure, & s'il vouloit me faire le plaisir de

m'en gratifier. J'eus tout lieu de me louer de sa complaisance, il délia sõn sac & me donna le choix. Pourvu d'une de ces barbares dépouilles, je la portois en triomphe, suivi d'une foule de François & de Canadiens curieux de savoir l'issue de l'aventure. La joie me prêta des aîles, je fus dans un moment à mon Huron. Voilà, lui dis-je, en abordant, voilà ton paiement, *tu as raison*, me répondit-il, *c'est bien une chevelure angloise, car elle est rouge.* C'est en effet la couleur qui distingue assez ordinairement les Colons anglois de ces contrées; *Eh bien, voilà l'enfant, emporte-le, il t'appartient.* Je ne lui donnai pas le tems de revenir sur le mar-

ché. Je pris ſur le champ entre mes mains le petit malheureux. Comme il étoit preſque nud, je l'enveloppai dans ma robe : il n'étoit pas accoutumé à être porté par des mains auſſi peu habiles que les miennes. Le pauvre enfant pouſſoit des cris qui m'inſtruiſoient autant de ma mal-adreſſe que de ſes ſouffrances ; mais je me conſolai dans l'eſpérance de le calmer bientôt, en le montrant à des mains plus chéries. J'arrive au Fort, aux cris du petit, toutes les femmes accoururent. Chacune ſe flattoit de retrouver l'objet de la tendreſſe maternelle. Elles l'examinerent avidement, mais ni les yeux, ni le cœur d'aucune n'y diſtingua ſon fils.

Elles se retirerent à l'écart, pour donner de nouveau un libre cours à leurs lamentations & à leurs plaintes. Je ne me trouvai pas dans un petit embarras par cette retraite, éloigné de quarante à cinquante lieues de toute habitation françoise; comment nourrir un enfant d'un âge si tendre? J'étois enseveli dans mes réflexions, lorsque je vis passer un Officier anglois qui parloit fort bien la langue françoise. Je lui dis d'un ton ferme: Monsieur, je viens de racheter ce jeune enfant de la servitude, mais il n'échappera pas à la mort, si vous n'ordonnez à quelqu'une de ces femmes de lui tenir lieu de mere & de l'allaiter, en attendant que je

puisse pourvoir à le faire élever d'ailleurs. Les Officiers françois qui étoient présens appuyerent ma demande. Sur cela il parla à ces femmes angloises ; une s'offrit à lui rendre ce service , si je voulois répondre de sa vie & de celle de son mari, me charger de leurs subsistances & les faire conduire à Boston par Montreal. J'acceptai sur le champ la proposition , je priai M. du Bourg la Marque de détacher trois Grenadiers pour escorter mes Anglois jusqu'au camp des Canadiens où je me flattai de trouver des ressources pour remplir mes nouveaux engagemens, ce digne Officier répondit avec bonté à ma requête.

Je me disposois à quitter

le Fort, lorſque le pere de l'enfant ſe retrouva, bleſſé d'un éclat de bombe & dans l'impoſſibilité de ſe ſecourir lui-même, il ne put qu'acquieſcer avec plaiſir aux diſpoſitions que j'avois faites pour la ſûreté de ſon fils. Je partis donc accompagné de mes Anglois, ſous la ſauvegarde de trois Grénadiers. Après deux heures d'une marche pénible, mais heureuſe, nous arrivâmes au quartier, où étoient logés les Canadiens; je n'entreprendrai pas de vous rendre fidélement la nouvelle circonſtance qui couronna mon entrepriſe: il eſt des événemens qu'inutilement ſe flatteroit-on de préſenter au naturel. Nous étions à peine aux premieres ave-

nues du camp, lorsqu'un cri vif & animé vint subitement frapper mes oreilles; étoit-ce de la douleur? étoit-ce de la joie? C'étoit tout cela & plus encore; car c'étoit la mere, qui de fort loin avoit distingué son fils, tant les yeux de la tendresse maternelle sont éclairés. Elle accourut avec une précipitation qui dénotoit ce qu'elle étoit à cet enfant. Elle l'arracha des mains de l'Angloise avec un empressement qui sembloit désigner la crainte qu'elle avoit qu'on ne le lui enlevât une seconde fois. Il est aisé de s'imaginer à quels transports de joie elle s'abandonna, sur-tout lorsqu'elle fut assurée & de la vie & de la liberté de son mari, à qui

elle croyoit avoir fait les derniers adieux, il ne manquoit à leur bonheur que leur réunion. Je crus la devoir à la perfection de mon ouvrage.

Je repris la route du Fort. Mes forces suffirent à peine pour m'y rendre : il étoit plus d'une heure après midi, sans que j'eusse pris aucune nourriture. Aussi je tombai presqu'en défaillance en y arrivant. La politesse & la charité de Mrs. les Officiers François m'eut bientôt mis en état de continuer la bonne œuvre. Je fis chercher l'Anglois en question, mais les recherches furent pendant plusieurs heures sans succès. Les douleurs de sa blessure l'avoient obligé de se retirer dans le lieu le plus solitaire

du Fort, pour y prendre du repos ; on le trouva enfin. Je me diſpoſois à l'emmener, lorſque ſon épouſe & ſon fils reparurent. Les ordres avoient été donnés de ramaſſer tous les Anglois diſperſés dans les différens quartiers, au nombre de près de cinq cens, & de les conduire au Fort, afin qu'on pût pourvoir plus ſûrement à leur ſubſiſtance, en attendant qu'on pût les faire conduire à Orange. Ce qui fut heureuſement exécuté quelques jours après. Les démonſtrations de joie furent renouvellées avec encore plus d'épanchement qu'auparavant. Les remerciemens ne me furent pas épargnés, non-ſeulement de la part des inté-

reſſés, mais encore de Mrs. les Officiers Anglois, qui eurent la bonté de me les réitérer plus d'une fois. Quant à leurs offres de ſervice, elles ne m'ont flatté que par les ſentimens d'où elles partoient. Un homme de mon état n'a aucune récompenſe à attendre que de Dieu ſeul.

Je ne dois pas paſſer ici ſous ſilence le prix qu'a eu de ſa charité l'autre femme Angloiſe qui s'étoit obligée à ſervir de mere à l'enfant en l'abſence de la vraie mere, la Providence lui ménagea par l'entrémiſe de Mr. Picquet le recouvrement du fils qui lui avoit été injuſtement ravi. Je reſtai encore quelques jours aux environs du Fort, où mon miniſtere ne

fut pas infructueux, soit envers quelques prisonniers, dont je fus assez heureux pour briser les fers, soit envers quelques Officiers François dont l'ivresse Sauvage ménaça les jours, & que je vins à bout de mettre à couvert.

Telles ont été les circonstances de la malheureuse expédition qui a déshonoré la valeur que les Sauvages avoient fait éclater durant tout le cours du siége, & qui nous a rendus onéreux jusqu'à leurs services. Ils prétendent la justifier. Les Abnakis en particulier par le droit de représailles, allégant, que plus d'une fois dans le sein même de la paix, ou dans des pourparlers, tels

que l'hiver paſſé, leurs guerriers avoient trouvé leurs tombeaux ſous les coups de la trahiſon dans les Forts Anglois de l'Acadie. Je n'ai ni les lumieres, ni les connoiſſances, pour juger une nation, qui pour être notre ennemie, n'en eſt pas moins reſpectable par bien des titres. Je ne ſache pas au reſte, que dans le tiſſu de cette rélation, il me ſoit échappé une ſeule particularité dont on puiſſe avec juſtice infirmer la certitude, encore moins pourrois-je me perſuader que la malignité puiſſe découvrir un ſeul trait qui l'autoriſe à rejetter ſur la nation Françoiſe l'indignité de cet événement.

On avoit fait agréer aux

Sauvages le traité de la capitulation, pouvoit-on prévenir plus sûrement l'infraction ?

On avoit assigné aux ennemis, pour assurer leur retraite, une escorte de quatre cens hommes, dont quelques-uns même ont été la victime d'un zele trop vif à réprimer le désordre; pouvoit-on plus efficacement empêcher l'inobservation du traité ?

Enfin on est allé jusqu'à racheter à grands frais les Anglois, & à les tirer à prix d'argent des mains des Sauvages, de sorte que près de quatre cens sont à Quebec, prêts à s'embarquer pour Boston. Pouvoit-on plus sincérement réparer la violation du traité. Ces réflexions me

paroiſſent ſans replique.

Les Sauvages ſont donc ſeuls reſponſables du violement du droit des gens. Et ce n'eſt qu'à leur inſatiable férocité & à leur indépendance, qu'on peut en attribuer la cauſe. La nouvelle de cette fatale exécution, répandue dans les colonies Angloiſes, y a ſemé la déſolation & l'effroi au point qu'un ſeul Sauvage a bien oſé pouſſer la témérité juſqu'à aller enlever des priſonniers preſqu'aux portes d'Orange, ſans qu'on l'ait inquiété, ni dans ſon expédition, ni dans ſa retraite. Auſſi les ennemis n'ont-ils formé aucune entrepriſe contre nous dans les jours qui ont ſuivi la priſe du Fort. Rien cependant de

plus critique pour nous, que la ſituation où ſe trouvoit alors l'armée Françoiſe. Les Sauvages, aux Abnakis, & aux Nipiſtingues près, avoient diſparu, dès le jour même de leur malheureuſe expédition; douze cens hommes étoient occupés à la démolition du Fort, près de mille étoient employés à faire le tranſport des proviſions immenſes de bouche & de guerre dont nous étions emparés. A peine reſtoit-il une poignée de gens pour faire tête à l'ennemi, s'il avoit pris le parti de l'offenſive. Sa tranquillité nous fournit les moyens de conſommer notre ouvrage. Le Fort George a été détruit & renverſé de fond en comble, & les débris con-

ſumés par le feu. Ce ne fut que dans l'incendie que nous comprîmes la grandeur de la perte des ennemis. Il ſe trouva des Caſemates & des ſouterrains cachés remplis de cadavres, qui pendant quelques jours fournirent un nouvel aliment à l'activité des flammes. Pour notre perte, elle conſiſte dans vingt-un morts, dont trois Sauvages & dans environ vingt-cinq bleſſés. C'eſt tout.

Enfin le jour de l'Aſſomption je remontai en bâteau pour Montréal, par un tems des plus pluvieux & des plus froids. Ce voyage n'a été marqué que par la continuité des orages & des tempêtes qui faillirent à ſubmerger une de nos berges, & à faire

périr ses conducteurs. Mais les peines en ont été bien tempérées, non-seulement par la compagnie des autres Missionnaires, mais encore par celle de Mr. Fiesch, envoyé à Montréal en qualité d'otage. Cet Officier Suisse de naissance, & autrefois au service de la France, est un des plus honnêtes hommes qu'on puisse trouver. Il a servi dans son séjour au milieu de la colonie, la nation à laquelle il est lié avec une fidélité digne de tous les éloges.

Arrivé à Montréal, je comptois y prendre un repos nécessaire; mais les Sauvages y multiplierent si fort mes occupations, & toutes si peu consolantes pour mon

ministere, que je hâtai mon départ pour ma mission. J'avois une raison de plus de me presser; il s'agissoit d'acquitter la parole que j'avois donnée à Mrs. les Officiers Anglois, de ne point m'épargner dans ce village pour engager les Sauvages à la restitution du reste des Prisonniers. Il étoit tems d'y venir mettre la main à l'œuvre. Un de nos Canadiens échappé des prisons de la nouvelle Angleterre ne tarissoit point sur les mauvais traitemens qu'il y avoit essuyés, il rapportoit même qu'un Abnakis pris à l'action de Mr. de Dieskau, avoit péri de faim cet hiver dans les prisons d'Orange. Cette nouvelle ébruitée auroit pu faire périr

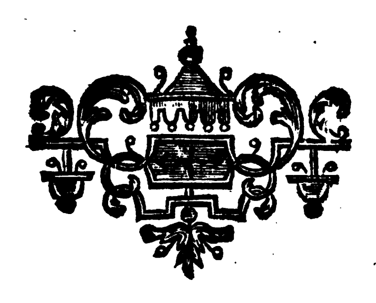
bien des innocens. Je suis venu à bout de l'ensévelir dans un silence profond qui a favorisé le départ de tous les Anglois injustement détenus dans les fers.

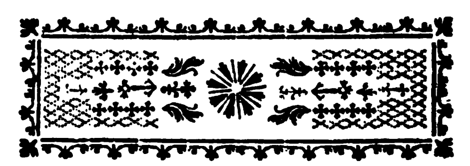
Voilà l'histoire fidelle de tous les événemens qui ont signalé la campagne qui vient de se terminer, vous y avez vu avec satisfaction que la valeur françoise s'y est soutenue avec éclat, & a opéré des prodiges : mais vous avez dû aussi vous appercevoir que les passions par-tout les mêmes, produisent par-tout les mêmes ravages, & que nos Sauvages, pour être Chrétiens, n'en sont pas plus irrépréhensibles dans leur conduite. Leur vie errante & vagabonde n'est

pas une des moindres causes de leurs malheurs. Abandonnés à eux-mêmes, & aux prises avec leurs passions, sans être soutenus même par le secours d'aucun exercice extérieur de religion, ils échappent durant la plus grande partie de l'année aux empressemens du zéle le plus actif, qui condamné durant ce long terme à la plus triste inaction, est réduit à ne pouvoir former en leur faveur que des vœux presque toujours inutiles & superflus. Peut-être le Dieu des miséricordes éclairera-t-il un jour ces malheureux, sur les dangers de leur étrange façon de vivre, & fixera-t-il leur instabilité & leurs courses; mais si c'est là un événement qu'il est bien per-

mis à un Missionnaire de souhaiter, il n'est pas en sa puissance de le ménager.

J'ai l'honneur d'être, &c.





MEMOIRE

HISTORIQUE

Sur un Missionnaire distingué de l'Amérique méridionale.

LE Pere *Castagnares* nâquit le 25 Septembre 1687 à Salta, Capitale de la Province du Tucuman. Son ardeur pour les missions se déclara de bonne heure, & le fit entrer chez les Jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la mission des *Chiquites*. Pour arriver chez ces peuples, il fallut par-

courir plusieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes & difficiles, coupés de rochers affreux & de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés. Il parvint enfin chez les *Chiquites*. Ce pays est extrêmement chaud, & par la proximité du soleil ne connoît qu'une seule saison qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du midi s'éleve par intervalles, il occasionne une espece de petit hyver; mais cet hyver prétendu ne dure gueres de suite qu'une semaine, & dès le premier jour que le vent du Nord se fait sentir, il se

change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat. Le froment & le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe & même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise est l'extrême difficulté de la langue des *Chiquites* qui fatigue & rebute les meilleures mémoires. Le P. Castagnares, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au P. Suarez l'an 1720, pour pénétrer

dans le pays des *Samuques*, (peuple alors barbare, mais aujourd'hui Chrétien) dans l'intention de les convertir & de découvrir la riviere du *Pilcomayo*, pour fàciliter la communication de la mission des *Chiquites* avec celle des *Guaranis* qui habitent les rives des deux fleuves principaux. Ces deux fleuves sont le Parana & l'Urugay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au Pilcomayo, il coule des montagnes du Pérou, d'Occident en Orient, presque jusqu'à ce qu'il décharge ses eaux dans le grand fleuve du Paraguay : & celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville *de los Corientes*.

Les Supérieurs avoient or-

donné aux Peres Patigno & Rodriguez de sortir du pays des *Guaranis* avec quelques canots & un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption; & de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du *Pilcomayo.* Ils exécuterent ponctuellement cet ordre, & remonterent le fleuve l'espace de quatre cens lieues, dans le dessein de joindre les deux autres Missionnaires des *Chiquites*, de gagner en passant l'affection des infideles qui habitent le bord de ce fleuve, & de disposer insensiblement les choses à la conversion des barbares.

Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir : mais le Pere Castagnares eut la constance de suivre toujours le même projet ; il ne se rebuta point & espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense. Les *Samuques* se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le Pere étoit à l'habitation de St. Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout-à-coup à la peuplade de St. Jean-Baptiste, éloignée de St. Joseph de treize lieues, près de cent personnes, partie *Samuques*, partie *Cucutades*, sous la conduite de leurs Caciques, demandant d'être mis au nombre des Cathécu-

menes. Quelle joie pour les Miſſionnaires & leur néophytes ! Auſſi quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de ſi loin, & qui ſe préſentoient d'eux-mêmes ! On baptiſa dès-lors les enfans de ces barbares. Mais parce que pluſieurs des adultes tomberent malades, le Pere Herbas, Supérieur des Miſſions, jugea à propos de les récon-duire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade à laquelle ils donna par avance le nom de S. Ignace.

Le Supérieur voulut ſe trouver lui-même à la fondation, & prit avec lui le Pere Caſtagnares, qui voyoit avec des tranſports de joie que de ſi heureux préparatifs

commençoient à remplir les plus ardens de ses vœux. Les Peres mirent quarante jours à gagner les terres des *Samuques* ; avec des travaux si excessifs que le Pere Supérieur plus avancé en âge ne les pût supporter, & qu'il y perdit la vie. Castagnares d'une santé plus robuste, & moins avancé en âge, résista à la fatigue, & pénétra avec les *Samuques* qui le suivoient, & quelques *Chiquites* jusqu'aux *Cucutades*, qui habitent le bord d'un torrent, quelquefois presqu'à sec, & qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est-là qu'est aujourd'hui située l'habitation de St. Ignace des *Samuques*. Il posa les premiers fondemens, & ayant perdu

ſon compagnon, il ſe vit preſque accablé des travaux qui retomboient tous ſur lui ſeul. Il avoit à ſouffrir les influences de ce rude climat, ſans autre abri qu'une toile deſtinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, & s'accoutumer à leur nourriture qui n'eſt que de racines Sauvages. Il s'appliqua ſur-tout à les humaniſer dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit gueres moins difficile que d'apprivoiſer des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les forces de la grace applaniſſent toutes les difficultés, & rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu & du prochain.

Tel étoit celui du Pere Castagnares. Par sa douceur, son affabilité, sa prudence, & par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares, il gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de St. Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé Missionnaire & le faisoient penser à établir si bien cette fondation, que les Indiens n'y manquassent de rien; & ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le Pere se trouvoit seul, & qu'il auroit fallu leur faire cultiver

la terre & leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoit-là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours & des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ses peines, & lui faisoit trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses Néophytes. Un *Samuque*, dont il n'avoit pas été question jusques-là, alloit de tems en tems dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commendât, ou qu'on l'en priât, tuoit un sanglier, & alloit le mettre à la porte du Missionnaire; se retiroit ensuite, sans de-

mander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, & sans même attendre aucun remercîment. L'Indien fit au Pere trois ou quatre fois ces présens désintéressés.

Une chose manquoit à cette habitation; chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avoit été privé jusques là de salines. Mais on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des *Zatheniens*. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer & éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence pour voir si de-là l'on ne découvriroit rien de ce qui étoit si

ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée, environnée de bruyeres. La chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverser ces bruyeres pour aller se baigner. En entrant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte d'une espece de verre, il enfonça sa main, & la retira pleine d'un sel à demi-formé. L'Indien satisfait appella ses compagnons; & le Missionnaire en étant informé prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent & les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le pere Castagnares entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite Eglise: &, pour remplir le projet

général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensémencer ; mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat, & souvent le Pere arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, & il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les *Chiquites* faisoient leur part de l'ouvrage ; mais ils disparurent tout-à-coup, & s'en retournerent chez eux. *Leur éloignement nous fit beaucoup de peine*, dit-un des Missionnaires, *parce qu'ils avoient soin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point apperçus avant leur*

éloignement de la crainte excessive que les Samuques *ont de ces animaux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus feroces. Ainsi nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, & à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait.* Ce fut alors qu'arriva une avanture assez plaisante. Les *Zathéniens* avec quelques *Samuques* & les *Cucutades*, se liguerent pour faire une invasion dans la peuplade de St. Joseph. Ils en étoient déja fort près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches paissoient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux & leurs seules traces qu'apperçurent

les *Zathéniens* leur cauſerent tant de frayeur , que bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande & la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompit les projets du Pere Caſtagnares; mais quoiqu'il fut ſans ſecours , & dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt ſa ſanté dont il faiſoit un ſi bon uſage. Il ne fut pas plutôt remis & convaleſcent qu'il ſe livra à de plus grands travaux.

Il eſt un point de reſſemblance entre les hommes apoſtoliques & les anciens Conquérans. Ceux-ci ne pou-

voient apprendre qu'il y eût à côté de leurs états d'autres régions indépendantes, ſans brûler du déſir de les aſſervir & d'en augmenter leur empire. Et les hommes Apoſtoliques qui parcourent des contrées infidelles, quand ils ont ſoumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Evangile, ſi on leur dit qu'au-delà il eſt une nation, chez qui le nom de Jeſus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter ; il faut que leur zele ſe ſatisfaſſe, & qu'ils aillent y répandre la lumiere de l'Evangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne ſert qu'à les animer davantage : ils ſe croient trop heureux, ſi au

prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques ames à l'ennemi du salut. C'est ce qui détermina le P. Castagnares à entreprendre la conversion des *Terenes* & des *Mataguais*.

Sa mission chez les *Terenes* n'eut pas de succès, & il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de S. Ignace. Delà il songea à faire l'importante découverte du *Pilcomayo* dont nous avons déja parlé, & qui devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigé soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre & voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange ré-

ſolution ! Le pieux Miſſionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverſer plus de trois cens lieues de pays qui n'étoient habités que de nations féroces & barbares. Il connoiſſoit la ſtérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes ſeulement & une très-modique proviſion de vivres il oſa tenter l'impoſſible. Il voyagea dix jours, traverſant des terres inondées, dans l'eau juſqu'à la poitrine, ſe nourriſſant de quelques dates de palmiers, ſouffrant nuit & jour la perſécution des inſectes qui l'épuiſoient de ſang ; il lui falloit ſouvent marcher pieds nuds dans des marécages couverts d'une herbe dure & ſi tranchante qu'elle ne faiſoit

qu'une plaie de ses pieds, qui teignoit de sang les eaux où il passoit. Il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces & manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de S. Ignace.

Son repos y fut court. La soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les Barbarés nommés *Mataguais*. Un Espagnol dont le nom étoit *Acozar*, sincérement converti par les exhortations du Missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis & l'évidence du danger. Ils arriverent : les Barbares les reçurent bien. Mais il y avoit chez une nation avancée dans les terres, un Ca-

cique ennemi déclaré des Missionnaires, de leurs Néophytes & de tout ce qui conduisoit au Christianisme. Ce perfide vint inviter le pere à fonder une peuplade chez lui. Le Missionnaire croyant l'invitation sincere vouloit s'y rendre ; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du Cacique, & qui ne manquerent pas d'avertir le Pere du danger auquel il alloit s'exposer.

Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque tems chez les premiers *Mataguais* qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle, il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au Cacique & à sa troupe. Il le renvoya enfin avec promesse qu'aussi-tôt qu'il auroit ache-

vé la Chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa nation pour s'y établir. Le Cacique dissimulé se retira avec ses gens. Le Pere se croyant en pleine sûreté envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la Chapelle, & les *Mataguais* qui lui étoient fideles pour les rapporter. Ainsi il resta presque seul avec *Acozar.* A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître Cacique retourna sur ses pas. Que voulez-vous, lui demanda le Pere ? Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré. mais il ne revenoit que pour remarquer si le Pere étoit bien accompagné ; & le voyant

presque seul, il alla sur le champ en donner avis à son Cacique qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le Pere avec une fureur infernale, & lui ôta sacrilégement la vie. Les autres Barbares firent le même traitement à *Acozar* qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de son Pere en Dieu. Aussitôt ils mirent la Croix en pieces : ils briserent tout ce qui servoit au culte divin, & emporterent triomphans tous les petits meubles du Missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou, pour mieux dire, le martyre du Pere Augustin Castagnares arriva le 15 Septembre 1744, la cinquante-septieme année de son âge.



LETTRE

DU P. BOURGEOIS,

Missionnaire de Pékin.

L'Année derniere (1772) il s'est élevé dans l'Empire plusieurs persécutions. Les Missionnaires des missions étrangeres en ont essuyé une dans Sutchuen où ils travaillent avec succès. Le Mandarin de ces cantons avoit arrêté quelques Chrétiens. Il en donna avis à l'Empereur qui répondit ces mots : *Cela suffit ; je le sais*. Les choses, suivant la jurisprudence de

l'Empire, devoient en rester là. Cependant le Vice-Roi du Sutchuen, je ne sais par quel motif, entreprit de pousser l'affaire. Ce Mandarin s'appelle *Koei Lin.* Il étoit actuellement à la tête des troupes qui sont occupées à faire la guerre aux *Miao tze* de ce pays-là, qui sont ce qu'étoient autrefois en France les révoltés des Cevenes. Ce Vice-roi écrivit apparemment à l'Empereur qu'il étoit probable qu'il y avoit des rebelles parmi les Chrétiens, & que dans les circonstances d'une guerre dangereuse, il étoit de la sagesse de les examiner sévérement. C'étoit prendre l'Empereur par l'endroit sensible. Car on craint toujours ici que les Chrétiens

ne soient pas des sujets fideles : & je ne sais pourquoi deux cens ans d'expérience ne rassurent pas à cet égard. L'Empereur donna sur le champ ordre aux grands Mandarins des Provinces du *Koei tcheou* & du *Sutchuen* de s'assembler sur les frontieres ; de faire subir aux Chrétiens arrêtés le plus rigoureux interrogatoire, & de l'informer de tout exactement. Les Mandarins s'assemblerent vers le mois de Mars : ils firent comparoître les Chrétiens chargés de chaînes. On n'épargna pas les tortures pour tirer d'eux la vérité. Un nommé *Kiang* qui étoit le Catéchiste de ces cantons avoit pris la fuite. On le cherche encore mainte-

nant dans tout l'Empire.

Les Mandarins après environ deux ou trois mois d'examen firent leur rapport à l'Empereur : ils convinrent de bonne foi que les Chrétiens ne ſont point comme ces ſociétés que l'eſprit de révolte forme ſi ſouvent dans l'Empire ; qu'ils n'amaſſent point d'argent à mauvaiſe intention ; qu'ils ne cherchent pas à faire un parti ; qu'ils prient trois fois le jour, & tous les ſept jours plus qu'à l'ordinaire ; qu'ils gardent des jeûnes pour ſe mortifier, &c.

Après un pareil début, on devoit s'attendre à des concluſions bien modérées. Jamais cependant on n'opina ici plus ſévérement contre les

Chrétiens. Les Mandarins demandent à l'Empereur que la Religion chrétienne soit mise désormais au rang des mauvaises sectes de l'Empire : que les Chrétiens soient arrêtés par-tout, & que sans autre forme de procès les Chefs soient étranglés, & le simple Chrétien, après avoir reçu cent coups de *pantze*, envoyé en exil à trois cens lieues ; qu'arrivé au lieu de son exil, il en reçoive encore trente ; que les Mandarins subalternes qui n'ont pas recherché avec soin les Chrétiens, soient abaissés de deux degrés, & que les voisins, qui n'ont pas dénoncé leurs voisins chrétiens, soient condamnés irrévocablement à trente coups de *Pantze*. L'Em-

pereur ayant reçu cette requête l'envoya ſur le champ au Tribunal des crimes, ſelon l'uſage.

Tandis que le *Hingpou* l'examinoit, la Juſtice divine pourſuivoit déja *Koei lin*, Vice-roi du Sutchuen. Il fut accuſé auprès de l'Empereur de n'avoir pas ſoin des troupes, à la tête deſquelles il ſe trouvoit; qu'il les avoit envoyées contre l'ennemi, tandis qu'il étoit dans ſon Palais uniquement occupé à s'amuſer & à faire bonne chere. On lui reprochoit ſur-tout qu'un jour ayant appris que ſes troupes étoient entourées d'ennemis, ſans pouvoir avancer ni reculer, il avoit dit : laiſſez-les faire; quand elles auront faim, elles reviendront.

A ces nouvelles l'Empereur fut transporté de colere : il envoya sur le champ son premier Ministre dans le *Sutchuen* pour juger *Koei lin* selon la rigueur des loix. On s'attendoit qu'il seroit coupé en morceaux : mais le Ministre, ami secret de *Koei lin*, adoucit les choses, & ne le trouva pas si coupable. Il ne put néanmoins empêcher qu'il ne fût envoyé en exil à mille lieues, trois semaines après sa requête à l'Empereur pour faire bannir à trois cens lieues les Chrétiens du *Sutchuen*.

Cependant le Tribunal des crimes se disposoit à répondre à l'Empereur. Il le fit le 25 Août. Il mitigea le dispositif des grands Manda-

rins. Il ne mit point la Religion chrétienne au nombre des mauvaises sectes de l'Empire. Il ne fit pas droit non plus à la demande qu'ils avoient faite, qu'on punît les Mandarins qui n'avoient pas été assez vigilans, & qui dans la suite ne le seroient pas assez, à rechercher les Chrétiens. Il approuva tout le reste; excepté encore qu'il ne décerna point la peine de mort contre le nommé *Kiang* qui avoit disparu. *Quand il sera pris*, disent les Juges, *on l'examinera, puis on le jugera.*

L'Empereur confirma le même jour la sentence du Tribunal par ces deux mots courts, mais efficaces : Y Y : qu'il soit fait ainsi. Cette af-

faire fut si secrete que nous n'en sûmes rien que trois ou quatre jours après qu'elle fut finie, & que l'arrêt fut parti pour le Sutchuen. Nous ignorons encore comment il a été exécuté. Ce qui nous inquiete le plus, c'est qu'il y étoit dit qu'on obligeroit les Chrétiens exilés à renoncer la foi avant leur départ. Dieu veuille qu'ils préferent la mort à l'infidélité. Nous ne cessons d'élever nos cœurs à cette intention vers le Dieu fort qui sait faire triompher la foiblesse même au milieu des tourmens les plus rigoureux.

Une chose nous étonne : nous savons que M. Glazet, Prêtre des missions étrangeres, fut arrêté dans le Sutchuen, il y a deux ans, &

qu'il fut mis en prison. La distance des lieux ne nous a pas permis d'apprendre des nouvelles de ce généreux Confesseur de J. C. Nous comptions qu'il en seroit parlé dans cette occasion ; mais on n'en dit mot. Peut-être que l'Empereur ayant quelques égards pour nous qui sommes à Pékin à son service, ne veut pas qu'on parle d'un Européen dans ces procédures criminelles.

La persécution s'est approchée de nous. Une querelle survenue entre un jeune lettré chrétien & un idolâtre l'excita à *yu tcheou* qui n'est qu'à vingt-cinq lieues d'ici. Le Mandarin du lieu, soit dans l'espérance d'obtenir ous main une grosse somme

d'argent, soit par haine pour notre sainte Religion, ne garda aucun ménagement. Il fit prendre tous les Chrétiens qu'il put découvrir ; il les fit battre à plusieurs reprises. Il répétoit souvent dans les accès de sa colere qu'il ne seroit pas Mandarin de *Yu tcheou*, s'il ne venoit point à bout de détruire la Religion. Il auroit bien voulu que les grands Mandarins entrassent dans ses vues de destruction : il alla les trouver, il les pressa, mais la Providence qui a le cœur des hommes dans sa main, les disposa favorablement. Ils reçurent froidement le Mandarin ; ils ne voulurent point porter l'affaire, ni à l'Empereur, ni aux grands Tribunaux.

Tout ce que put faire le Mandarin de *Yu tcheou*, fut d'impliquer trois ou quatre Chrétiens de *Suen hoa fou* dans la persécution qu'il auroit voulu rendre universelle. Il les accusa ; ils furent arrêtés & battus. L'affaire n'alla pas plus loin. C'est ainsi que le mot de persécution retentit tous les jours à nos oreilles : heureux si celui d'apostasie n'y retentit jamais !

Au milieu de ces allarmes continuelles, le Seigneur ne nous laisse pas sans consolation. A soixante lieues de *Nant chang*, capitale du *Kian si*, il se forme une nouvelle Chrétienté. Le Missionnaire y baptise près de cent adultes, toutes les fois qu'il y va. Il me disoit derniérement

qu'il étoit enchanté de la foi & de la ferveur de ces nouveaux Chrétiens : il m'en raconta quelques traits : en voici un que j'entendis avec satisfaction. Une famille nouvellement convertie tomba malade tout-à-coup. De huit personnes dont elle étoit composée, il n'en resta pas une en état de servir les autres. Malheureusement dans cet endroit ni dans les lieux circonvoisins il n'y avoit point de Chrétiens. Les Payens les laisserent sans secours. Un Bonze fameux dans le pays, promit de les guerir tous, pourvu qu'on lui permit de faire ses superstitions, & qu'on lui donnât de l'argent. Le Chef de la famille peu instruit & ne connoissant pas

aſſez le mal qu'il alloit faire, consentit à tout. Le Bonze ſe logea devant la chambre des malades ; mit ſon idole ſur une table, & fit pendant quelques jours toutes ſortes de ſuperſtitions ſans aucun effet, ſi ce n'eſt que le mal empira. Cette nouvelle ſe répandit : elle parvint aux Chrétiens fervens dont je viens de parler, & qui étoient à vingt ou trente lieues de là. Au récit de ce qui ſe paſſoit, ils jetterent de grands cris de douleur. Jeunes & vieux, tous partirent à l'inſtant pour aller délivrer leurs freres coupables & ſi dangereuſement malades. Voyant le Bonze à la porte, ils ne purent s'empêcher de lui témoigner le ſouverain mépris qu'ils avoient

de son idole. Un d'eux la frappa d'une pipe qu'il tenoit à la main. Le Bonze frémit, & en se retirant, il fit mille sortileges sur le chemin par où les Chrétiens devoient s'en retourner: Cela n'aboutit à rien : mais ce Bonze, en arrivant à sa maison, trouva son fils rendant le dernier soupir. Les Chrétiens entrerent dans la chambre des malades ; & le plus ancien, vénérable vieillard, plein de cette foi qui fait les miracles, dit : » mes freres, qu'avez-» vous fait? Et qu'avons-nous » apperçu à votre porte ? » Avant tout, frappez-vous » la poitrine: demandez par-» don à Dieu, & espérez tout » de sa miséricorde. « En finissant ces paroles, ses yeux

tomberent ſur un enfant qui alloit mourir. Il s'avança, & fit ſur lui le ſigne de la croix avec de l'eau bénite. Les autres Chrétiens ſe mirent à génoux pour prier. L'enfant au lieu de guérir, parut plus mal : on s'écria ; il ſe meurt, & l'on ſe mit à pleurer. Le bon vieillard ne perdit point confiance : il reprocha à ſes freres leur peu de foi ; & faiſant le ſigne de la croix ſur l'enfant une ſeconde fois, il le guérit ſur l'heure Les autres malades guérirent auſſi, mais plus lentement.

Ce trait de charité m'en rappelle un qui eſt arrivé ſous mes yeux à Pékin. Un Eunuque avoit une maladie qui l'avoit fait chaſſer du Palais. Ce miſérable ne ſavoit où

ſe retirer, & n'avoit aucune reſſource. Deux bonnes veuves Chrétiennes le recueillirent, quoiqu'elles euſſent bien de la peine à vivre du travail de leurs mains. Jour & nuit elles en prenoient ſoin, & même elles retranchoient ſur leur nourriture afin de pourvoir à ſes beſoins. Leur intention étoit de le convertir. Après trois mois d'attentions & de ſoins elles s'enhardirent à lui dire un mot de la Religion. L'Eunuque infidele, comme ſi le démon s'en fût emparé, entra en fureur. Il vomit contre ſes bienfaitrices les injures les plus atroces, & ſortit bruſquement, en menaçant d'aller les accuſer d'être Chrétiennes. Elles ne répondirent pas un mot, &

vécurent dans la crainte pendant plus d'un mois. Alors l'Eunuque ayant mangé le peu qui lui reſtoit, fut encore contraint de recourir à leur charité. Il revint : elles le reçurent avec la même bonté. L'Eunuque ne put y réſiſter : il leur dit ; *il n'y a que la vraie* religion qui puiſſe vous inſpirer les ſentimens que je ſuis contraint d'admirer en vous depuis ſi long-tems. Inſtruiſez-moi ; je ſens que je mourrai bientôt. Je veux être Chrétien, & mourir comme vous dans la grace du Seigneur du Ciel. Elles l'inſtruiſirent ; il fut baptiſé, & peu de tems après il mourut dans de grands ſentimens de piété.

Pendant que je ſuis en train de vous raconter différens

traits qui concernent la Religion & dont je suis touché, je vais vous entretenir de ce qui arriva ici à une jeune personne de la famille Impériale. Cette jeune personne s'appelloit Marie, & descendoit directement de ces illustres Confesseurs de J. C. qui, sous *Yong tching* moururent pour la foi. Le P. Parennin a donné leur histoire dans les lettres édifiantes de 1724, Tome 18.

Quelque tems avant la fête du St. Sacrement, la jeune Marie eut la dévotion de se confesser. Comme elle n'avoit encore que 11 à 12. ans, elle vint à l'Eglise : passé cet âge, les personnes du sexe ne sortent plus. Après la confession, le Pere Missionnaire lui dit : je crois que par la

miséricorde de Dieu vous êtes bien avec lui ; mais vous êtes jeune ; ce pays-ci est plein de dangers pour la vertu ; qui sait si vous vous soutiendrez, & si un jour vous n'offenserez pas le bon Dieu mortellement ? je vous avoue que cette pensée me fait trembler pour vous.

Ne craignez pas, reprit la jeune Marie ; j'aimerois mieux mourir que d'offenser Dieu. Si cela est, ajouta le Missionnaire, je vous conseille de demander à la Sainte Vierge, que, si elle prévoit que vous deviez jamais faire un péché mortel, elle vous obtienne la grace de mourir dès à présent. A l'instant, cette jeune personne se tournant vers une image de la Sainte

Vierge qui étoit à l'oratoire du Pere, elle ſe mit à genoux, fit le *Ko teou*, c'eſt-à-dire, qu'elle frappa la terre de ſon front pour honorer la Sainte Vierge : elle pria un moment, puis elle dit au Miſſionnaire : ſoyez tranquille, mon Pere ; j'eſpere que la Sainte Mere m'exaucera ; elle ſortit bien contente, & le Pere, très-édifié.

Quelques jours après, il lui vint une petite enflure à la joue ; ce n'étoit rien en apparence : elle demanda à venir à l'Egliſe encore une fois. Quoique je fuſſe dans le ſecret, j'avois peine à me perſuader que cette eſpece de mal pût avoir des ſuites : je lui dis ce que j'en penſois. Elle ne répondit point, à

peine fut-elle de retour chez elle, que cette enflure qu'on ne craignoit pas, dégénéra tout-à-coup en un Cancer malin, qui en moins de vingt jours, malgré tous les soins qu'on put y apporter, lui mangea une joue toute entiere, un œil, la moitié du nés, la moitié de la bouche & de la langue. Elle faisoit horreur à voir; & d'ailleurs cette énorme plaie sentoit si mauvais qu'on ne pouvoit approcher. Elle soutint cet état avec une confiance angélique, & mourut pleine de joie & de consolation.

Peu de tems avant sa mort, sa tante, frappée d'une vertu si extraordinaire dans un âge si peu avancé, eut la pensée de se recommander à ses prie-

res. Ma fille, lui dit-elle, j'espere que le bon Dieu vous fera miséricorde ; ne m'oubliez pas auprès de lui ; priez-le de m'accorder la grace de le bien servir. Je ferai plus, reprit aussi-tôt la jeune fille : si, comme je l'espere, Dieu me met dans son Saint Paradis, je le conjurerai de vous joindre incessamment à moi. Ce n'est pas là ce que je demande, repliqua la tante avec émotion, sans penser à ce qu'elle disoit : vous êtes jeune, & vous n'avez pas eu beaucoup d'occasions d'offenser Dieu ; vous pouvez mourir avec confiance : mais moi, j'ai vécu long-tems ; j'ai bien des fautes à expier : ce que je demande, c'est seulement le tems de faire pénitence.

La jeune Marie ne dit plus rien. Sa Tante conçut qu'elle avoit obtenu plus qu'elle ne vouloit d'abord. Elle commença à mener une vie toute nouvelle. Quoiqu'elle fût d'un tempérament fort, elle mourut dans l'année.

Je ne puis vous exprimer, Monsieur, toute la consolation que ressentent les Missionnaires à la vue des exemples de vertu solide & de tendre piété que leur offrent souvent les nouveaux Chrétiens de ces terres étrangeres. En examinant la conduite admirable de la Providence sur ces nations, les Prédicateurs de l'Evangile sentent redoubler leur zele; ils brûlent du désir de reculer les limites de leur Mission, & d'aller au-delà pour

y faire connoître notre divin Sauveur. Nous ſommes ſur le point d'exécuter ce noble deſſein & établir bientôt une nouvelle Miſſion dans la Tartarie. En voici l'occaſion.

J'appris il y a quelques années qu'une famille chrétienne de Chantong, perſécutée par ſes maîtres idolâtres, avoit pris le parti de paſſer dans la Tartarie, au-delà de la grande muraille. Elle avoit ſi bien caché ſa fuite que depuis vingt ans & plus qu'elle avoit quitté la Chine, on n'avoit jamais pû ſavoir dans quelle contrée elle s'étoit fixée : on ſavoit ſeulement qu'elle s'étoit retirée en Tartarie.

L'état de cette pauvre fa-

mille, destituée de tout secours depuis si long-tems touchoit vivement tous les Missionnaires : mais comment l'assister dans ses besoins ? Un Européen ne peut pas passer la grande muraille. Toutes les fois que le Missionnaire Chinois alloit de ces côtés-là, je lui recommandois de s'informer avec soin si l'on n'auroit pas oui parler de cette famille abandonnée. Pendant plusieurs années nos soins & nos sollicitudes furent inutiles. Les Chrétiens, qui sont le long de la grande muraille, n'en savoient pas plus qus nous à cet égard.

L'an passé, 1772, le Missionnaire désespéroit déjà du succès de ses recherches, & il se disposoit à revenir à

Pékin, lorſque la Providence, qui a ſes momens, lui envoya de Jehol un Chrétien, nommé *Tſien ſiman.* Il apprit de lui que la famille en queſtion s'appelloit *Tchao*; qu'elle s'étoit avancée près de cent lieues dans la Tartarie; qu'elle s'étoit fixée dans un canton de *Ou la ha ta*; qu'elle s'étoit multipliée conſidérablement; qu'elle adoroit toujours le vrai Dieu, & qu'elle ſoupiroit ſans ceſſe après l'arrivée de quelque Miſſionnaire. Le Pere Paul *Lie ou* écoutoit tout cela avec une joie qui paroiſſoit ſur ſon viſage. Siman s'en apperçut, il lui dit, mon Pere, voudriez-vous aller ſi loin pour une ſeule famille! Sans doute, j'y irai, lui dit le Miſſion-

naire; j'y irai. Seulement il me faut un guide. Alors *Tſien ſiman* ſe ſouvint qu'il y avoit à *Jehol* un Chrétien qui s'enfonçoit ſouvent dans la Tartarie pour y commercer. Il le propoſa au Pere. Il fut arrêté ſur le champ qu'il iroit à *Ou la ha ta* donner avis à la famille des *Tchao* que le Miſſionnaire étoit arrivé ſur les frontieres ; que le premier de la onzieme lune il ſeroit à Jehol ; que là il attendroit de leurs nouvelles. L'exprès partit ; le Pere Paul continua ſes Miſſions : ſur la fin de la dixieme lune il approcha de *Jehol*, & le jour convenu, il attendoit avec impatience l'exprès qu'il avoit envoyé. Il arriva à point nommé, conduiſant avec lui le

le frere aîné des *Tchao*. Il venoit au nom de toute la famille inviter le Pere. La premiere entrevue fut touchante. Ce Chrétien, qui depuis si long-tems n'avoit point vû de Missionnaire, fondit en larmes : il se jetta à ses pieds, lui serra les genoux, lui dit les choses les plus touchantes. On eut bien de la peine à le faire relever. Dès le lendemain on partit avec joie pour *Ou ha la ta*.

Le chemin étoit long & difficile. Il falloit passer près de trente rivieres, & grimper bien des montagnes, avant que d'arriver. Mais rien ne coûte à un Missionnaire qui a connu le prix d'une ame.

Après deux ou trois jours de marche, le Pere Paul vit

de loin un jeune homme bien monté, qui venoit à lui. En passant vis-à-vis l'un de l'autre, ils se fixerent mutuellement; mais le jeune homme regardoit le Pere avec un air d'intérêt; cependant il s'éloignoit, lorsque tout à coup il tourna bride. Ayant atteint le nommé *Tchao*, il lui demanda; où allez-vous? *Tchao* répondit: nous allons dans le Royaume de *Gao nicou*. Le jeune homme lui dit: ne seriez-vous pas de la famille des *Tchao* de *Ou ha la ta*? oui, j'en suis, répondit, *Tchao*. Alors le jeune homme s'approchant plus près & baissant la voix, lui dit: celui qui vous précede, ne seroit-il pas le Pere Spirituel (c'est ainsi que les Chrétiens

appellent les Miſſionnaires.) *Tchao* qui ne connoiſſoit pas celui qui l'interrogeoit, ne voulut pas s'avancer; il lui demanda à ſon tour; & vous, qui êtes-vous? Je ſuis Chrétien, répondit le jeune homme, mon ſaint nom, c'eſt Simon. *Ho ſe te ouang*, qui demeure ici près à *Tſi kia eul*, m'envoie au devant du Pere pour le prier de deſcendre chez lui. *Tchao* raſſuré lui dit; c'eſt lui-même. Alors Simon mit pied à terre, s'avança promptement, & ſe proſterna ſelon l'uſage du pays pour ſaluer le Miſſionnaire, qui auſſi-tôt lui tendit la main & le releva.

On arriva bientôt chez *ho ſe te ouang*. C'eſt un vieillard plein de feu. A la vûe du

Miſſionnaire, il ne ſe poſſédoit pas de joie : il alloit, il venoit, il arrangeoit, il dérangeoit. Il ne ſavoit comment témoigner ce qu'il ſentoit au fond de ſon cœur. Le Pere Paul appella toute la famille : il lui parla de Dieu. Ces pauvres Chrétiens fondoient en larmes en l'écoutant. Après une inſtruction qui leur parut bien courte, le Pere les examina. Il trouva en eux de la foi, de la droiture, mais beaucoup d'ignorance. Excepté un fils de *Hoſè te Duang*, les autres ne ſavoient preſque rien. Il ne fut pas poſſible de les admettre aux Sacremens ; ce qui les toucha beaucoup. On prit des meſures pour les mettre en état de les recevoir au

retour du Pere : puis on continua ſa route vers *ou la hata.*

En ſortant de *Tſi kia eul*, il y a deux grandes chaînes de montagnes extrêmement élevées & preſque à Pic. Elles ſe reſſerrent inſenſiblement ; & après cinq ou ſix lieues, elles aboutiſſent à la fameuſe montagne de *Mao king ta pa*, à laquelle on donna une lieue de hauteur perpendiculaire. Mais il ſemble impoſſible d'aller en avant. *Mao king ta pa* étant en face, & les deux chaînes de montagnes venant ſe joindre à ſes côtés. Heureuſement la nature a laiſſé une pente entre *Mao king ta pa* & une des montagnes des côtés. C'eſt par-là qu'on peut s'échapper & continuer ſa route ; mais on ne le fait qu'a-

vec beaucoup de peines & de dangers. La pente eſt rapide & ſouvent ſi difficile qu'on ne ſait comment *s'en* tirer. Quelquefois elle eſt interrompue tout-à-coup ; ſoit que ce ſoit un jeu de la nature, ſoit que les roches & les terres ſe ſoient précipitées dans les abîmes, le chemin manque & l'on ne voit à ſes pieds que des profondeurs effrayantes. Cependant comme ce paſſage eſt abſolument néceſſaire pour aller d'un royaume à l'autre, les gens du pays ont imaginé des ponts ſinguliers qui ſont accollés à la montagne qui eſt alors à Pic. Il y a un de ces ponts qui eſt ſi élevé qu'on lui a donné le nom de Pont du Ciel ; en chinois, *Tien Kiao*.

Après plusieurs jours de marche, le Missionnaire arriva à *Tai ping tchoang*. Là le *Tchao* a un assez bel établissement; mais il n'est pas commode pour y faire les exercices de notre sainte Religion, parce qu'il est plein d'Idolâtres. Aussi les femmes & les enfans chrétiens étoient partis pour *Gang pang Keou*, qui est à dix lieues de là. Les hommes qui étoient restés, reçurent le Pere avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive. Après avoir entendu la sainte Messe, ils se rendirent tous à *Gand pang Keou*.

Le bon *Tchao se te ouang* envoya son second frere au devant du Missionnaire. Lui-

même ſuivit de près avec ſes enfans & ſes neveux : les femmes & les filles avoient fait quelques pas hors de la maiſon. L'entrée du Miſſionnaire fut accompagnée de tant de circonſtances qui attendriſſoient, qu'il m'a dit lui-même que la conſolation qu'il eut alors paſſoit de beaucoup les peines du voyage. La premiere choſe qu'il fit, fut de leur parler de Dieu. On pleuroit de joie en l'écoutant. On auroit voulu qu'il parlât les jours & les nuits entieres. Les Idolâtres, amis de la famille des *Tchao* vinrent prendre part à leur joie. Ils ſe joignirent à eux pour écouter le Miſſionnaire : on eſpere que pluſieurs ſe con-

vertiront. Dieu veuille donner ſa bénédiction à cette miſſion naiſſante.

Les Cathécumenes ſe préſenterent pour être baptiſés. En peu de tems on en mit vingt-cinq en état de recevoir le ſaint Baptême. Les anciens Chrétiens paſſoient le jour & la nuit auprès du Miſſionnaire & de ſon Catéchiſte pour apprendre ce qu'il faut ſavoir pour approcher avec fruit des Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie. En huit jours on en prépara une trentaine : les autres ſeront remis à l'année ſuivante.

Le Miſſionnaire, après avoir rempli toutes les fonctions de ſon miniſtere, penſa à ſon retour. Le *Tchao ſiman*

voulut l'accompagner jusqu'à *Tchol*. Trois ou quatre mois après, deux des *Tchao* vinrent à Pékin me remercier de ce que j'avois pensé à eux. Je fus enchanté de ce procédé & de leur reconnoissance. Je leur promis de ne les oublier jamais. En lisant ce récit, puissent les gens de bien s'intéresser auprès de Dieu pour la mission & les Missionnaires de Pékin.

A Pékin, le 18 Sept. 1773. le 3 de la huitieme lune, le 38 de Kien long.





LETTRE

D'un Missionnaire de Pékin.

A MONSIEUR ***

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'y réponds, comme vous le souhaitez, article par article. Vous m'assurez d'abord que vous voudriez être en état de pulvériser les objections que vous avez entendu faire contre la conduite des Missionnaires de Pékin, & que c'est

à cet effet que vous vous adreſſez à moi. Vous me faites enſuite le détail de tous les propos qui vous ont embarraſſé. Vous avez ſans doute trop d'eſprit pour ne pas ſentir le foible & le frivole de ces difficultés, & pour ne pas voir les ſolides raiſons qui les anéantiſſent. Mais puiſque vous voulez les tenir de moi, ces raiſons, je vais vous ſatisfaire. Je réduis à deux articles tout ce qu'on vous a objecté.

Premiérement, vous diſoit-on, *Eſt-ce la peine de traverſer les mers, pour aller peindre un Prince infidele; pour donner des leçons de Phyſique, de Mathématique, d'Aſtronomie*, &c. Il n'y a, Monſieur, qu'à demander

à ces Critiques, ſi, en liſant S. Paul, (*) ils n'ont pas vu qu'*il ſe faiſoit tout à tous, pour les ſauver tous*; & s'ils n'ont pas tiré de ce texte remarquable toutes les conſéquences qui en ſuivent naturellement. Car enfin le deſſein de ſauver les ames étant un deſſein digne de ce grand Apôtre, ſi, pour les ſauver, on cherche par des moyens licites & honnêtes à ſe rendre favorables ceux qui peuvent procurer un ſi grand avantage; ſi, pour réuſſir dans ce pieux projet, on parvient à exercer publiquement dans la Capitale d'un vaſte Empire & dans le Pa-

(*) Cor. Ch. 9. ✝. 22.

lais même de l'Empereur les ſaintes fonctions & les cérémonies ſacrées de l'Egliſe ; ſi par-là on augmente, on étend la multitude des Chrétiens ; ſi cet établiſſement dans la Capitale occaſionne le paſſage d'autres Miſſionnaires dans les Provinces, où, ſans être autoriſés par le Gouvernement, ils forment néanmoins des chrétientés aſſez nombreuſes & très-ferventes : croira-t-on que S. Paul refuſât de *ſe faire tout à tous* pour obtenir un ſi grand bien : lui, qui, pour procurer la ſubſiſtance de ſes coopérateurs, travailloit de ſes propres mains à faire des tentes, (*) craindroit-il d'em-

(*) Act. des Ap. 20. 34.

ployer la Peinture, les Mathématiques pour parvenir à des objets si supérieurs? ne diroit-il pas encore, & ne pouvons-nous pas dire comme lui : *Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous* ; & ajouter avec lui, *& tout ce que je fais, c'est pour l'Evangile, afin d'avoir part à ce qu'il promet. Omnia autem facio propter Evangelium, ut particeps ejus efficiar.* Un Prédicateur apostolique ne doit-il pas faire servir tout, ne doit-il pas rapporter tout au succès de la parole de Dieu qu'il annonce?

Vous voyez, Monsieur, que cette premiere objection est mince, & qu'elle ne mérite guere qu'on s'y arrête. Je viens à la seconde qui

eſt plus éblouiſſante, parce qu'elle eſt teinte des vives couleurs du zele & de la piété. *N'eſt-il pas*, vous ont-ils dit en gémiſſant, *n'eſt-il pas bien triſte & bien humiliant pour la haute dignité du ſacré Miniſtere, que ceux qui voient l'Empereur ne le voient qu'à titre d'arts & de ſciences ? Le zele apoſtolique qui eſt leur premiere & principale profeſſion, ne devroit-il pas animer leur courage & leur faire prendre hautement la défenſe de la Religion ; pour obtenir non ſeulement la révocation des Edits qui lui ſont contraires, mais encore la publication d'un autre Edit qui lui ſoit favorable.*

Voici, Monſieur, la réponſe que je vous fais à vous-

même sur cet objet, pour la rendre à ceux qui l'ont occasionnée.

Je sais qu'à votre retour en Europe, vous êtes allé en Angleterre & que vous avez reçu un bon accueil du Roi & de ses Ministres. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans ce Royaume des Prêtres catholiques qni, quoique déguisés, sont des Missionnaires pour entretenir les fideles attachés à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Dans le tems que vous étiez à Londres, auriez-vous conseillé à quelqu'un de ces Missionnaires d'y faire ce que vos Messieurs voudroient que l'on fît à Pékin ? & si l'un d'eux vous avoit consulté pour attaquer hautement de-

vant le Roi & ses Ministres tous les actes qui ont été faits contre la Religion catholique, & demander qu'on les cassât, & qu'on permit à tout Anglois de professer cette même Religion, comme étant la seule véritable ; que lui auriez-vous répondu ? Ne lui auriez-vous pas représenté que cette démarche seroit téméraire, qu'elle feroit beaucoup plus de mal que de bien, & que l'indiscrétion n'est pas une vertu ? Cependant quelle différence entre la liberté qu'on a en Europe de parler aux Souverains & la difficulté qu'il y a dans l'Orient de parler aux maîtres de ces vastes régions ! En Europe, on risqueroit d'être chassé de la Cour ou

de la Ville. A la Chine, résister à l'Empereur est un crime capital, digne de mort, & qui seroit capable de faire abolir à jamais le Christianisme dans ce grand Empire, comme il l'est dans le Japon.

Mais pour vous contenter, Monsieur, & ceux dont vous êtes l'interprete, je ne dois pas vous laisser ignorer que quelque difficile que soit ce qu'ils souhaitent, on l'a fait à la Chine, & qu'on est allé peut-être un peu plus loin. Au commencement du regne du présent Empereur, comme la persécution excitée sous *Y ont ching*, son prédécesseur continuoit, les Missionnaires remirent un écrit au Frere Castiglioni, Peintre de l'Empereur, pour être offert

à ce Prince en faveur de la Religion perſécutée alors à Pekin. L'Empereur reçut la ſupplique. Quel en fut l'effet ? Un renouvellement de perſécution ; la colere des Tribunaux contre les Chrétiens ; des arrêts de proſcription contre la Religion chrétienne affichés dans les carrefours, juſqu'aux portes de nos Egliſes : défenſe enſuite très-ſévere à Caſtiglioni de s'aviſer jamais de préſenter pareil écrit : & depuis ce temps, une autre perſécution étant ſurvenue, on fouilla exactement Caſtiglioni au Palais, pour voir s'il n'avoit point ſur lui quelque écrit ſemblable pour le préſenter à l'Empereur.

Vous voyez, Monſieur,

combien ces démarches étoient hasardeuses. Cependant les Missionnaires ne s'en contenterent pas. Dans le fort de la persécution, le même Frere Castiglioni se jetta aux pieds de l'Empereur pour implorer sa protection. Ce Prince, le visage plein de fureur, lui tourna le dos & demeura quelques jours sans venir à l'endroit où il prenoit plaisir à le voir peindre. En un mot, les Missionnaires n'ont jamais prêché plus hautement notre Religion sainte, & dans le Palais, & hors du Palais, que dans le temps même que le feu de la persécution étoit le plus allumé. En particulier, devant deux Ministres qui vinrent l'an 1746 le 22 Novembre dans l'Eglise des

Jésuites françois, par ordre secret de l'Empereur. Tous les Européens, Prêtres & Laïcs; Messieurs de la Propagande & les Jésuites convoqués par ces Ministres, se trouverent à cette entrevue. On parla hardiment pour la Religion de Jesus-Christ en présence de ces deux Grands, & l'on protesta que les Missionnaires n'étant à la Chine que pour la prêcher, ils ne pourroient plus y rester, si le Gouvernement leur fermoit la bouche. Ils remirent en même temps aux deux Ministres un mémorial en forme d'apologie pour être présenté à l'Empereur.

Ce fut le P. (*) Gaubil qui

(*) C'est le savant Missionnaire dont j'ai publié l'éloge dans le 31e tome des Lettres édifiantes; pages 2, 3. & suiv.

entreprit dans cette circonstance de prouver la nécessité d'embrasser le Christianisme, & qui fit sur un si beau sujet un long & pathétique discours. L'un de ces Ministres, fier & hautain, ennemi déclaré des Chrétiens, & que ni Prince, ni Grand n'osoit contredire, demeura dans cette occasion humilié & interdit. C'est celui qui a fait depuis une fin tragique, comme la plupart des persécuteurs de la foi. Car celui qui avoit fait obtenir la palme du martyre à Monseigneur *Sans*, Evêque de Mauricastre & aux Peres Dominicains ses compagnons, eut ordre en 1749 de se donner la mort : celui qui dans le *Yunan* avoit procuré un

aussi glorieux sort aux deux Jésuites , *Antoine Henriques* & Tristan *de Athemis* , a été réduit à l'état le plus vil & le plus méprisable : mais celui dont je parle ici , a été le plus sévérement traité. Un an après cette visite faite dans notre maison , il fut décapité sur un échafaud à la tête de l'armée. Après la mort de ce Ministre universellement haï , le Gouverneur de Pékin qui l'avoit accompagné lorsqu'il vint à notre Eglise , dit au Pere Gaubil : *Je vous ai trouvé dans cette entrevue un peu trop courageux.* Monseigneur , répondit le Missionnaire , *je m'offre à en dire autant à Sa Majesté ; & tous tant que nous sommes , nous serions ravis de plaider & de mourir*

mourir pour la Religion de J. C. en présence de l'Empereur & de sa Cour.

Enfin, Monsieur, l'esprit de l'Eglise n'est pas que pour procurer un bien particulier & peu assuré, l'on fasse un mal général, presque sûr, & probablement irréparable. Aussi les Papes ont-ils défendu à ceux qui se trouvent dans les terres du Grand-Seigneur, de travailler d'eux-mêmes à la conversion des Mahométans, dans la juste crainte que cette bonne œuvre n'attirât l'anéantissement entier de la Religion chrétienne dans la Grece & dans toutes les autres possessions du Prince Ottoman.

Que conclure de tout ce que je viens de rapporter ?

C'est qu'il faut attendre les momens du Seigneur : c'est qu'au lieu de blâmer témérairement les Ministres de l'Evangile de ce qu'ils n'ont pas tous les succès qu'on souhaiteroit, il faut louer Dieu de ce qu'ils se sont maintenus à Pékin ; de ce qu'au milieu des tempêtes qui s'élevent de temps en temps, ils y conservent tranquillement les débris de la Religion, à la faveur de quelques services qu'ils rendent au Prince, & que par là ils nourrissent la foible espérance qui reste, de rétablir un jour la même liberté de prêcher dans les Provinces qui étoit sous le regne de *Kang-hi*.

Au reste, Monsieur, je suis bien persuadé que ce

n'est que le zele qui vous a dicté ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & j'espere que le même zele vous fera goûter mes raisons, & vous en fera trouver encore d'autres pour nous défendre auprès de nos ennemis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Pékin, en 1750.

Fin du trente-troisieme Recueil.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le 33e. Recueil des Lettres Edifiantes & curieuses.

AVANT-PROPOS. pag. iij

L'Editeur rend compte des causes qui ont interrompu de sa part l'édition des Lettres des Missionnaires.
Il donne ensuite une notice de toutes les pieces qui composent ce Recueil.

Premiere Lettre du P. Benoit. 1

Présentation faite à l'Empereur de deux nouveaux Missionnaires. 2
Usage de faire des présens au Prince. Ce fut dans cette occasion un magnifique Télescope & une Machine pneumatique. 3
L'Empereur veut en savoir l'usage.

On en fit l'expérience dont il fut extrêmement satisfait. 9

L'Empereur, pour connoître l'habileté du Frere Pansi, lui fait faire le portrait d'un Page : il en est si content qu'il se fait peindre lui-même. C'est ce travail qui occupe la plus grande partie de cette Lettre. 17 & suiv.

Description de l'appartement de l'Empereur. 25 & suiv.

Diverses questions que fait l'Empereur. 51

Tchay Kong, *bâtiment où certains jours déterminés, l'Empereur sacrifie dans le temple du Ciel.* 69

Retraite & jeûne rigoureux pendant les trois jours qui précedent cette cérémonie, pour tous ceux qui y sont employés. 69 & suiv.

Seconde Lettre. 91

L'Empereur est à sa maison de plaisance, yven ming yven. *Conversation de ce Prince avec le P. Benoit, tandis qu'on le peignoit. Il lui fait beaucoup de questions, & prend plaisir aux réponses de ce Pere.* 92 & suiv.

Chang chou fang, *classe supérieure; établie uniquement pour les fils de l'Empereur. Ils y sont du matin jusqu'au soir avec des Maîtres. L'Empereur y va quelquefois pour s'assurer de leurs progrès.* 143

Troisieme Lettre. 150

Suite des questions de l'Empereur sur les phénomenes célestes. Elles marquent son goût pour les sciences & son habileté. 150
L'Empereur n'est que trois mois à Pékin: au printems il va à sa maison de plaisance: ensuite à la chasse en Tartarie. 180
Les planches qui représentent ses victoires, gravées en France, & ensuite imprimées à Pékin. 184
Expériences de la Machine pneumatique faites devant la Cour. 194 202
Ce qui concerne les repas de l'Empereur. 204

Lettre du Pere Roubaud Missionnaire chez les Abnakis.

Voyage du Pere à Montreal avec les députés des sauvages Abnakis. 210

Festin de guerre des Sauvages. 216
Nomination des Capitaines. 221
Dextérité des Sauvages à pêcher. 227
Compliment des Abnakis *à M. de Montcalm.* 229
Occupations de piété pour préparer les Sauvages aux combats. 233
Un Sauvage Outaouac *empêche le massacre de plusieurs Anglois.* 244
Combat sur le lac S. Sacrement. 248
Festin abominable des Outaouacs. 256
Yvresse sauvage & ses effets. 267
L'armée françoise marche pour assiéger le Fort George. 273
Serpent à sonnettes. 276
Obseques d'un Nipiftingue *faites à la maniere des Sauvages.* 286
Description du Fort George. 292
On dresse la premiere batterie. Joie des Sauvages quand elle joua. 306
Le Fort se rend. 323
Brutalité des Sauvages. 328
Le Pere Roubaud sauve un enfant qu'il retire des mains d'un Sauvage, & le rend à sa mere. 338 & suiv.

Mémoire historique sur le P. Castagnares, Missionnaire de l'Amérique méridionale. 358

Son voyage à la mission des Chiquites. 359
Description de ce climat. 360
Conversion des Samuques. 363
Découverte d'une saline. 369
Sauvages qui craignent les vaches autant que les tigres. 373
Fatigues incroyables pour aller découvrir le Pilcomayo. 375
Le Pere va chez les Mataguais. *Il y est massacré par un Cacique ennemi des Chrétiens.* 379

Lettre du P. Bourgeois Missionnaire de Pékin.

Persécution contre les Chrétiens. 381 & suiv.
Le persécuteur, Koei lin, *Viceroi du Sutchuen est envoyé en exil à mille lieues de là.* 387
Famille nouvellement convertie, secourue dans ses maladies par des Chrétiens qui viennent exprès de 20 ou 30 lieues. 394
Eunuque chassé du Palais, & re-

cueilli par deux veuves chrétiennes qui le nourrissent par le travail de leurs mains ; il les paye d'ingratitude & les menace de les dénoncer. Il sort & ayant consommé ce qui lui restoit, il retourne chez elles ; en est bien reçu, & se convertit touché de leur douceur & de leur charité. 397 & suiv.

Marie, jeune fille descendant des Princes qui moururent pour la foi sous Yon tching, demande à la sainte Vierge de mourir plutôt que d'offenser Dieu. Elle est exaucée. Après de grandes souffrances supportées avec une patience angélique, elle meurt dans l'année. 399 & suiv.

Famille chrétienne, qui maltraitée par ses maîtres idolâtres étoit passée dans la Tartarie, est retrouvée après 20 ans. Un Missionnaire chinois va la visiter ; en est reçu avec des transports de joie, & en 1772 on se dispose à y aller établir une mission à 100 lieues au delà de la grande muraille. 205 & suiv.

Lettre d'un Missionnaire de Pékin à M. ***

C'est une réponse à un homme du monde qui lui avoit mandé de Paris deux objections qu'il avoit entendu faire contre la conduite des Missionnaires de Pekin.

La premiere, que c'étoit un moyen peu convenable d'employer la Peinture, les Mathématiques, pour établir l'Evangile chez une Nation étrangere. 420

Le Missionnaire lui répond par un passage de saint Paul, qui se faisoit tout à tous pour les sauver tous. 421

La seconde, qu'il falloit attaquer hautement les Edits qui ont été rendus contre la Religion chrétienne & en demander un qui soit favorable. 424

On répond qu'une pareille conduite feroit abolir à la Chine tout le Christianisme, comme il l'est au Japon. 425

Que les Missionnaires n'ont jamais parlé plus haut pour la Religion, que lorsqu'elle étoit le plus violemment persécutée. 425

Que deux grands Seigneurs étant venus en 1746 dans la maison des Jésuites françois où tous les étrangers étoient convoqués, le Pere Gaubil avoit fait un discours très-fort en faveur de la Religion de J. C. & avoit ensuite présenté un mémorial pour être remis à l'Empereur. 430

Conclusion, qu'il faut attendre les momens du Seigneur, & ne les hâter que par la patience & la priere. 434

Fin de la Table.

A Nîmes de l'Imprimerie de PIERRE BEAUME, 1766.

